LA TABLE RONDE

DÉCEMBRE 1950

SOMMAIRE

LA RUBRIQUE DU MOIS





PROMENADES



DÉBATS

LA PERSONNALITÉ HUMAINE, LE JUSTE ET L'INJUSTE

« Vous ne m'intéressez pas ». C'est là une parole qu'un homme ne peut pas adresser à un homme sans commettre une cruauté et blesser la justice.

« Votre personne ne m'intéresse pas ». Cette parole peut avoir place dans une conversation affectueuse entre amis proches sans blesser ce qu'il y a de plus délicatement ombrageux dans l'amitié.

De même on dira sans s'abaisser : « Ma personne ne compte pas », mais non pas : « Je ne compte pas ».

C'est la preuve que le vocabulaire du courant de pensée moderne dit personnaliste est erroné. Et en ce domaine, là où il y a une grave erreur de vocabulaire, il est difficile qu'il n'y ait pas une grave erreur de pensée.

Qu'est-ce que le sacré dans l'homme?

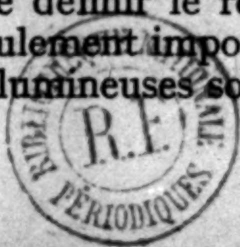
Il y a dans chaque homme quelque chose de sacré. Mais ce n'est pas sa personne. Ce n'est pas non plus la personne humaine. C'est lui, cet homme tout simplement.

Voilà un passant dans la rue qui a de longs bras, des yeux bleus, un esprit où passent des pensées que j'ignore, mais qui peut-être sont médiocres.

Ce n'est ni sa personne ni la personne humaine en lui qui m'est sacrée. C'est lui. Lui tout entier. Les bras, les yeux, les pensées, tout. Je ne porterais atteinte à rien de tout cela sans des scrupules infinis.

Si la personne humaine était en lui ce qu'il y a de sacré pour moi, je pourrais facilement lui crever les yeux. Une fois aveugle, il sera une personne humaine exactement autant qu'avant. Je n'aurai pas du tout touché à la personne humaine en lui. Je n'aurai détruit que ses yeux.

Il est impossible de définir le respect de la personne humaine. Ce n'est pas seulement impossible à définir en paroles. Beaucoup de notions lumineuses sont dans ce cas. Mais cette



notion-là ne peut pas non plus être conçue ; elle ne peut pas être définie, délimitée par une opération muette de la pensée.

Prendre pour règle de la morale publique une notion impossible à définir et à concevoir, c'est donner passage à toute espèce de tyrannie.

La notion de droit, lancée à travers le monde en 1789, a été, par son insuffisance interne, impuissante à exercer la fonction qu'on lui confiait.

Amalgamer deux notions insuffisantes en parlant des droits de la personne humaine ne nous mènera pas plus loin.

Qu'est-ce qui m'empêche au juste de crever les yeux à cet homme, si j'en ai la licence et que cela m'amuse?

Quoiqu'il me soit sacré tout entier, il ne m'est pas sacré sous tous rapports, à tous égards. Il ne m'est pas sacré en tant que ses bras se trouvent être longs, en tant que ses yeux se trouvent être bleus, en tant que ses pensées sont peut-être médiocres. Ni, s'il est duc, en tant qu'il est duc. Ni, s'il est chiffonnier, en tant qu'il est chiffonnier. Ce n'est rien de tout cela qui retiendrait ma main.

Ce qui la retiendrait, c'est de savoir que si quelqu'un lui crevait les yeux, il aurait l'âme déchirée par la pensée qu'on lui fait du mal.

Il y a depuis la petite enfance jusqu'à la tombe, au fond du cœur de tout être humain, quelque chose qui, malgré toute l'expérience des crimes commis, soufferts et observés, s'attend invinciblement à ce qu'on lui fasse du bien et non du mal. C'est cela avant toute chose qui est sacré en tout être humain.

Le bien est la seule source du sacré. Il n'y a de sacré que le bien et ce qui est relatif au bien.

Cette partie profonde, enfantine du cœur qui s'attend toujours à du bien, ce n'est pas elle qui est en jeu dans la revendication. Le petit garçon qui surveille jalousement si son frère n'a pas eu un morceau de gâteau un peu plus grand que lui cède à un mobile venu d'une partie bien plus superficielle de l'âme. Le mot de justice a deux significations très différentes qui ont rapport à ces deux parties de l'âme. La première seule importe.

Toutes les fois que surgit au fond d'un cœur humain la plainte enfantine que le Christ lui-même n'a pu retenir : « Pourquoi me fait-on du mal? », il y a certainement injustice. Car si, comme il arrive souvent, c'est là seulement l'effet d'une erreur, l'injustice consiste alors dans l'insuffisance de l'explication.

Ceux qui infligent les coups qui provoquent ce cri cèdent à des mobiles différents selon les caractères et selon les moments. Certains trouvent à certains moments une volupté dans ce

cri. Beaucoup ignorent qu'il est poussé. Car c'est un cri silencieux qui sonne seulement dans le secret du cœur.

Ces deux états d'esprit sont plus voisins qu'il ne semble. Le second n'est qu'un mode affaibli du premier. Cette ignorance est complaisamment entretenue, parce qu'elle flatte et contient elle aussi une volupté. Il n'y a d'autres limites à nos vouloirs que les nécessités de la matière et l'existence des autres êtres humains autour de nous. Tout élargissement imaginaire de ces limites est voluptueux, et ainsi il y a volupté en tout ce qui fait oublier la réalité des obstacles. C'est pourquoi les bouleversements, comme la guerre et la guerre civile, qui vident les existences humaines de leur réalité, qui semblent en faire des marionnettes, sont tellement enivrants. C'est pourquoi aussi l'esclavage est si agréable aux maîtres.

Chez ceux qui ont subi trop de coups, comme les esclaves, cette partie du cœur que le mal infligé fait crier de surprise semble morte. Mais elle ne l'est jamais tout à fait. Seulement elle ne peut plus crier. Elle est établie dans un état de gémissement sourd et ininterrompu.

Mais même chez ceux en qui le pouvoir du cri est intact, ce cri ne parvient presque pas à s'exprimer au dedans ni au dehors en paroles suivies. Le plus souvent, les paroles qui essaient de le traduire tombent complètement à faux.

Cela est d'autant moins évitable que ceux qui ont le plus souvent l'occasion de sentir qu'on leur fait du mal sont ceux qui savent le moins parler. Rien n'est plus affreux par exemple que de voir en correctionnelle un malheureux balbutier devant un magistrat qui fait en langage élégant de fines plaisanteries.

Excepté l'intelligence, la seule faculté humaine vraiment intéressée à la liberté publique d'expression est cette partie du cœur qui crie contre le mal. Mais comme elle ne sait pas s'exprimer, la liberté est peu de chose pour elle. Il faut d'abord que l'éducation publique soit telle qu'elle lui fournisse, le plus possible, des moyens d'expression. Il faut ensuite un régime, pour l'expression publique des opinions, qui soit moins par la liberté que par une atmosphère de silence et d'attention où ce cri faible et maladroit puisse se faire entendre. Il faut enfin un système d'institutions amenant le plus possible aux fonctions de commandement les hommes capables et désireux de l'entendre et de le comprendre.

Il est clair qu'un parti occupé à la conquête ou à la conservation du pouvoir gouvernemental ne peut discerner dans ces cris que du bruit. Il réagira différemment selon que ce bruit gêne celui de sa propre propagande ou au contraire le grossit. Mais en aucun cas il n'est capable d'une attention tendre et divinatrice pour en discerner la signification.

Il en est de même à un degré moindre pour les organisations qui par contagion imitent les partis, c'est-à-dire, quand la vie publique est dominée par le jeu des partis, pour toutes les organisations, y compris, par exemple, les syndicats et même les Églises.

Bien entendu, les partis et organisations similaires sont tout aussi étrangers aux scrupules de l'intelligence.

Quand la liberté d'expression se ramène en fait à la liberté de propagande pour les organisations de ce genre, les seules parties de l'âme humaine qui méritent de s'exprimer ne sont pas libres de le faire. Ou elles le sont à un degré infinitésimal, à peine davantage que dans le système totalitaire.

Or c'est le cas dans une démocratie où le jeu des partis règle la distribution du pouvoir, c'est-à-dire dans ce que nous, Français, avons jusqu'ici nommé démocratie. Car nous n'en connaissons pas d'autre. Il faut donc inventer autre chose.

Le même critérium, appliqué d'une manière analogue à toute institution publique, peut conduire à des conclusions également manifestes.

La personne n'est pas ce qui fournit ce critérium. Le cri de douloureuse surprise que suscite au fond de l'âme l'infliction du mal n'est pas quelque chose de personnel. Il ne suffit pas d'une atteinte à la personne et à ses désirs pour le faire jaillir. Il jaillit toujours par la sensation d'un contact avec l'injustice à travers la douleur. Il constitue toujours, chez le dernier des hommes comme chez le Christ, une protestation impersonnelle.

Il s'élève aussi très souvent des cris de protestation personnelle, mais ceux-là sont sans importance ; on peut en provoquer autant qu'on veut sans rien violer de sacré.

Le sacré est impersonnel,

Ce qui est sacré, bien loin que ce soit la personne, c'est ce qui, dans un être humain, est impersonnel.

Tout ce qui est impersonnel dans l'homme est sacré, et cela seul.

A notre époque, où les écrivains et les savants ont si étrangement usurpé la place des prêtres, le public reconnaît, avec une complaisance qui n'est nullement fondée en raison, que les facultés artistiques et scientifiques sont sacrées. C'est généralement considéré comme évident, quoique ce soit bien loin de l'être. Quand on croit devoir donner un motif, on allègue que le jeu de ces facultés est parmi les formes les plus hautes de l'épanouissement de la personne humaine.

Souvent, en effet, il est seulement cela. Dans ce cas, il

est facile de se rendre compte de ce que cela vaut et de ce que cela donne.

Cela donne des attitudes envers la vie telles que celle, si commune en notre siècle, exprimée par l'horrible phrase de Blake : « Il vaut mieux étouffer un enfant dans son berceau que de conserver en soi un désir non satisfait ». Ou telles que celle qui a fait naître la conception de l'acte gratuit. Cela donne une science où sont reconnues toutes les espèces possibles de normes, de critères et de valeurs, excepté la vérité.

Le chant grégorien, les églises romanes, *l'Iliade*, l'invention de la géométrie, n'ont pas été, chez les êtres à travers lesquels ces choses sont passées pour venir jusqu'à nous, des occasions d'épanouissement.

La science, l'art, la littérature, la philosophie qui sont seulement des formes d'épanouissement de la personne, constituent un domaine où s'accomplissent des réussites éclatantes, glorieuses, qui font vivre des noms pendant des milliers d'années. Mais au-dessus de ce domaine, loin au-dessus, séparé de lui par un abîme, en est un autre où sont situées les choses de tout premier ordre. Celles-là sont essentiellement anonymes.

C'est un hasard si le nom de ceux qui y ont pénétré est conservé ou perdu ; même s'il est conservé, ils sont entrés dans l'anonymat. Leur personne a disparu.

La vérité et la beauté habitent ce domaine des choses impersonnelles et anonymes. C'est lui qui est sacré. L'autre ne l'est pas, ou s'il l'est, c'est seulement comme pourrait l'être une tache de couleur qui, dans un tableau, représenterait une hostie.

Ce qui est sacré dans la science, c'est la vérité. Ce qui est sacré dans l'art, c'est la beauté. La vérité et la beauté sont impersonnelles. Tout cela est trop évident.

Si un enfant fait une addition, et s'il se trompe, l'erreur porte le cachet de sa personne. S'il procède d'une manière parfaitement correcte, sa personne est absente de toute l'opération.

La perfection est impersonnelle. La personne en nous, c'est la part en nous de l'erreur et du péché. Tout l'effort des mystiques a toujours visé à obtenir qu'il n'y ait plus dans leur âme aucune partie qui dise « je ».

Mais la partie de l'âme qui dit « nous » est encore infiniment plus dangereuse.

L'impersonnel accessible dans la solitude.

Le passage dans l'impersonnel ne s'opère que par une attention d'une qualité rare et qui n'est possible que dans la

solitude. Non seulement la solitude de fait, mais la solitude morale. Il ne s'accomplit jamais chez celui qui se pense lui-même comme membre d'une collectivité, comme partie d'un « nous ».

Les hommes en collectivité n'ont pas accès à l'impersonnel même sous les formes inférieures. Un groupe d'êtres humains ne peut pas faire même une addition. Une addition s'opère dans un esprit qui oublie momentanément qu'il existe aucun autre esprit.

Le personnel est opposé à l'impersonnel, mais il y a passage de l'un à l'autre. Il n'y a pas passage du collectif à l'impersonnel. Il faut que d'abord une collectivité se dissolve en personnes séparées pour que l'entrée dans l'impersonnel soit possible.

En ce sens seulement, la personne participe davantage du sacré que la collectivité.

Non seulement la collectivité est étrangère au sacré, mais elle égare en en fournissant une fausse imitation.

Le collectif et les fictions.

L'erreur qui attribue à la collectivité un caractère sacré est l'idolâtrie ; c'est en tout temps, en tout pays, le crime le plus répandu. Celui aux yeux de qui compte seul l'épanouissement de la personne a complètement perdu le sens même du sacré. Il est difficile de savoir laquelle des deux erreurs est pire. Souvent elles se combinent dans le même esprit à tel ou tel dosage. Mais la seconde erreur a bien moins d'énergie et de durée que la première.

Du point de vue spirituel, la lutte entre l'Allemagne de 1940 et la France de 1940 était principalement une lutte non entre la barbarie et la civilisation, non entre le mal et le bien, mais entre la première erreur et la seconde. La victoire de la première n'est pas surprenante ; la première est par elle-même la plus forte.

La subordination de la personne à la collectivité n'est pas un scandale ; c'est un fait de l'ordre des faits mécaniques, comme celle du gramme au kilogramme sur une balance. La personne est en fait toujours soumise à la collectivité, jusques et y compris dans ce qu'on nomme son épanouissement.

Par exemple, ce sont précisément les artistes et écrivains les plus enclins à regarder leur art comme l'épanouissement de leur personne qui sont en fait les plus soumis au goût du public. Hugo ne trouvait nulle difficulté à concilier le culte de soi et le rôle d' « écho sonore ». Des exemples comme Wilde, Gide ou les surréalistes sont encore plus clairs. Les savants

situés au même niveau sont eux aussi asservis à la mode, laquelle est plus puissante encore sur la science que sur la forme des chapeaux. L'opinion collective des spécialistes est presque souveraine sur chacun d'eux.

La personne étant soumise en fait et par la nature des choses au collectif, il n'y a pas de droit naturel relativement à elle.

On a raison quand on dit que l'antiquité n'avait pas la notion du respect dû à la personne. Elle pensait beaucoup trop clairement pour une conception tellement confuse.

L'être humain n'échappe au collectif qu'en s'élevant au-dessus du personnel pour pénétrer dans l'impersonnel. A ce moment il y a quelque chose en lui, une parcelle de son âme, sur quoi rien de collectif ne peut avoir aucune prise. S'il peut s'enraciner dans le bien impersonnel, c'est-à-dire devenir capable d'y puiser une énergie, il est en état, toutes les fois qu'il pense en avoir l'obligation, de tourner contre n'importe quelle collectivité, sans s'appuyer sur aucune autre, une force à coup sûr petite, mais réelle.

Il y a des occasions où une force presque infinitésimale est décisive. Une collectivité est beaucoup plus forte qu'un homme seul ; mais toute collectivité a besoin pour exister d'opérations, dont l'addition est l'exemple élémentaire, qui ne s'accomplissent que dans un esprit en état de solitude.

Ce besoin donne la possibilité d'une prise de l'impersonnel sur le collectif, si seulement on savait étudier une méthode pour en faire usage.

Chacun de ceux qui ont pénétré dans le domaine de l'impersonnel y rencontre une responsabilité envers tous les êtres humains. Celle de protéger en eux, non la personne, mais tout ce que la personne recouvre de fragiles possibilités de passage dans l'impersonnel.

C'est à ceux-là d'abord que doit s'adresser l'appel au respect envers le caractère sacré des êtres humains. Car pour qu'un tel appel ait une existence, il faut bien qu'il soit adressé à des êtres susceptibles de l'entendre.

Il est inutile d'expliquer à une collectivité que dans chacune des unités qui la composent il y a quelque chose qu'elle ne doit pas violer. D'abord une collectivité n'est pas quelqu'un, sinon par fiction ; elle n'a pas d'existence, sinon abstraite ; lui parler est une opération fictive. Puis, si elle était quelqu'un, elle serait quelqu'un qui n'est disposé à respecter que soi.

De plus, le plus grand danger n'est pas la tendance du collectif à comprimer la personne, mais la tendance de la personne à se précipiter, à se noyer dans le collectif. Ou peut-être le

premier danger n'est-il que l'aspect apparent et trompeur du second.

S'il est inutile de dire à la collectivité que la personne est sacrée, il est inutile aussi de dire à la personne qu'elle est elle-même sacrée. Elle ne peut pas le croire. Elle ne se sent pas sacrée. La cause qui empêche que la personne se sente sacrée, c'est qu'en fait elle ne l'est pas.

S'il y a des êtres dont la conscience rende un autre témoignage, à qui leur propre personne donne un certain sentiment de sacré qu'ils croient pouvoir, par généralisation, attribuer à toute personne, ils sont dans une double illusion.

Ce qu'ils éprouvent, ce n'est pas le sentiment du sacré authentique, c'en est cette fausse imitation que produit le collectif. S'ils l'éprouvent à l'occasion de leur propre personne, c'est parce qu'elle a part au prestige collectif par la considération sociale dont elle se trouve être le siège.

Ainsi c'est par erreur qu'ils croient pouvoir généraliser. Quoique cette généralisation erronée procède d'un mouvement généreux, elle ne peut pas avoir assez de vertu pour qu'à leurs yeux la matière humaine anonyme cesse réellement d'être de la matière humaine anonyme. Mais il est difficile qu'ils aient l'occasion de s'en rendre compte, car ils n'ont pas contact avec elle.

Dans l'homme, la personne est une chose en détresse, qui a froid, qui court chercher un refuge et une chaleur.

Cela est ignoré de ceux chez qui elle est, ne fût-ce qu'en attente, chaudement enveloppée de considération sociale.

C'est pourquoi la philosophie personnaliste a pris naissance et s'est répandue non dans les milieux populaires, mais dans des milieux d'écrivains qui, par profession, possèdent ou espèrent acquérir un nom et une réputation.

Les rapports entre la collectivité et la personne doivent être établis avec l'unique objet d'écarter ce qui est susceptible d'empêcher la croissance et la germination mystérieuse de la partie impersonnelle de l'âme.

Pour cela, il faut d'un côté qu'il y ait autour de chaque personne de l'espace, un degré de libre disposition du temps, des possibilités pour le passage à des degrés d'attention de plus en plus élevés, de la solitude, du silence. Il faut en même temps qu'elle soit dans la chaleur, pour que la détresse ne la contraigne pas à se noyer dans le collectif.

Si tel est le bien, il semble difficile d'aller beaucoup plus loin dans le sens du mal que la société moderne, même démocratique. Notamment une usine moderne n'est peut-être pas très loin de la limite de l'horreur. Chaque être humain y est continuellement harcelé, piqué par l'intervention de volontés

étrangères, et en même temps l'âme est dans le froid, la détresse et l'abandon. Il faut à l'homme du silence chaleureux, on lui donne un tumulte glacé.

Le travail physique, bien qu'il soit une peine, n'est pas par lui-même une dégradation. Il n'est pas de l'art ; il n'est pas de la science ; mais il est autre chose qui a une valeur absolument égale à celle de l'art et de la science. Car il procure une possibilité égale pour l'accès à une forme impersonnelle de l'attention.

Crever les yeux à Watteau adolescent et lui faire tourner une meule n'aurait pas été un crime plus grand que de mettre à une chaîne d'usine ou sur une machine de manœuvre payé aux pièces un petit gars qui a la vocation de cette espèce de travail. Seulement cette vocation, contrairement à celle de peintre, n'est pas discernable.

Exactement dans la même mesure que l'art et la science, bien que d'une manière différente, le travail physique est un certain contact avec la réalité, la vérité, la beauté de cet univers et avec la sagesse éternelle qui en constitue l'ordonnance.

C'est pourquoi avilir le travail est un sacrilège exactement au sens où fouler aux pieds une hostie est un sacrilège.

Si ceux qui travaillent le sentaient, s'ils sentaient que du fait qu'ils en sont les victimes ils en sont en un sens les complices, leur résistance aurait un tout autre élan que celui que peut leur fournir la pensée de leur personne et de leur droit. Ce ne serait pas une revendication ; ce serait un soulèvement de l'être tout entier, farouche et désespéré comme chez une jeune fille qu'on veut mettre de force dans une maison de prostitution ; et ce serait en même temps un cri d'espérance issu du fond du cœur.

Ce sentiment habite bien en eux, mais tellement inarticulé qu'il est indiscernable pour eux-mêmes. Les professionnels de la parole sont bien incapables de leur en fournir l'expression.

Quand on leur parle de leur propre sort, on choisit généralement de leur parler de salaires. Eux, sous la fatigue qui les accable et fait de tout effort d'attention une douleur, accueillent avec soulagement la clarté facile des chiffres.

Ils oublient ainsi que l'objet à l'égard duquel il y a marchandage, dont ils se plaignent qu'on les force à le livrer au rabais, qu'on leur en refuse le juste prix, ce n'est pas autre chose que leur âme.

Imaginons que le diable est en train d'acheter l'âme d'un malheureux, et que quelqu'un, prenant pitié du malheureux, intervienne dans le débat et dise au diable : Il est honteux de votre part de n'offrir que ce prix ; l'objet vaut au moins le double.

Cette farce sinistre est celle qu'a jouée le mouvement ouvrier, avec ses syndicats, ses partis, ses intellectuels de gauche.

Cet esprit de marchandage était déjà implicite dans la notion de droit que les gens de 1789 ont eu l'imprudence de mettre au centre de l'appel qu'ils ont voulu crier à la face du monde. C'était en détruire d'avance la vertu.

La notion de droit est spécieuse.

La notion de droit est liée à celle de partage, d'échange, de quantité. Elle a quelque chose de commercial. Elle évoque par elle-même le procès, la plaidoirie. Le droit ne se soutient que sur un ton de revendication ; et quand ce ton est adopté, c'est que la force n'est pas loin, derrière lui, pour le confirmer, ou sans cela il est ridicule.

Il y a quantité de notions, situées toutes dans la même catégorie, qui sont tout à fait étrangères, par elles-mêmes, au surnaturel, et sont pourtant un peu au-dessus de la force brutale. Elles sont toutes relatives aux mœurs de la bête collective, pour employer le langage de Platon, quand celle-ci garde quelques traces d'un dressage imposé par l'opération surnaturelle de la grâce. Quand elles ne reçoivent pas continuellement un renouveau d'existence d'un renouveau de cette opération, quand elles n'en sont que des survivances, elles se trouvent par nécessité sujettes au caprice de la bête.

Les notions de droit, de personne, de démocratie sont dans cette catégorie. Bernanos a eu le courage d'observer que la démocratie n'oppose aucune défense aux dictateurs. La personne est par nature soumise à la collectivité. Le droit est par nature dépendant de la force. Les mensonges et les erreurs qui voilent ces vérités sont extrêmement dangereux, parce qu'ils empêchent d'avoir recours à ce qui seul se trouve soustrait à la force et en préserve ; c'est-à-dire une autre force, qui est le rayonnement de l'esprit. La matière pesante n'est capable de monter contre la pesanteur que dans les plantes, par l'énergie du soleil que le vert des feuilles a captée et qui opère dans la sève. La pesanteur et la mort reprendront progressivement mais inexorablement la plante privée de lumière.

Parmi ces mensonges se trouve celui du droit naturel, lancé par le XVIIIe siècle matérialiste. Non pas par Rousseau, qui était un esprit lucide, puissant, et d'inspiration vraiment chrétienne, mais par Diderot et les milieux de l'Encyclopédie.

La notion de droit nous vient de Rome, et, comme tout ce qui vient de la Rome antique, qui est la femme pleine des noms de blasphème dont parle l'*Apocalypse*, elle est païenne

et non baptisable. Les Romains, qui avaient compris, comme Hitler, que la force n'a la plénitude de l'efficacité que vêtue de quelques idées, employaient la notion de droit à cet usage. Elle s'y prête très bien. On accuse l'Allemagne moderne de la mépriser. Mais elle s'en est servie à satiété dans ses revendications de nation prolétaire. Elle ne reconnaît, il est vrai, à ceux qu'elle subjugue d'autre droit que celui d'obéir. La Rome antique aussi.

Louer la Rome antique de nous avoir légué la notion de droit est singulièrement scandaleux. Car si on veut examiner chez elle ce qu'était cette notion dans son berceau, afin d'en discerner l'espèce, on voit que la propriété était définie par le droit d'user et d'abuser. Et en fait la plupart de ces choses dont tout propriétaire avait le droit d'user et d'abuser étaient des êtres humains.

Les Grecs n'avaient pas la notion de droit. Ils n'avaient pas de mots pour l'exprimer. Ils se contentaient du nom de la justice.

La loi non écrite n'est pas le droit naturel.

C'est par une singulière confusion qu'on a pu assimiler la loi non écrite d'Antigone au droit naturel. Aux yeux de Créon, il n'y avait dans ce que faisait Antigone absolument rien de naturel. Il la jugeait folle.

Ce n'est pas nous qui pourrions lui donner tort, nous qui, en ce moment, pensons, parlons et agissons exactement comme lui. On peut le vérifier en se reportant au texte.

Antigone dit à Créon : « Ce n'est pas Zeus qui avait publié cette ordonnance ; ce n'est pas la compagne des divinités de l'autre monde, la Justice, qui a établi de pareilles lois parmi les hommes. » Créon essaie de la convaincre que ses ordres étaient justes ; il l'accuse d'avoir outragé un de ses frères en honorant l'autre, puisque ainsi le même honneur a été accordé à l'impie et au fidèle, à celui qui est mort en essayant de détruire sa propre patrie et à celui qui est mort pour la défendre.

Elle dit : « Néanmoins l'autre monde demande des lois égales. » Il objecte avec bon sens : « Mais il n'y a pas de partage égal pour le brave et le traître. » Elle ne trouve que cette réponse absurde : « Qui sait si dans l'autre monde cela est légitime? »

L'observation de Créon est parfaitement raisonnable : « Mais jamais un ennemi, même après qu'il est mort, n'est un ami. » Mais la petite niaise répond : « Je suis née pour avoir part, non à la haine, mais à l'amour. »

Créon alors, de plus en plus raisonnable : « Va donc dans l'autre monde, et puisqu'il faut que tu aimes, aime ceux qui demeurent là-bas. »

En effet, c'était bien là sa vraie place. Car la loi non écrite à laquelle obéissait cette petite fille, bien loin d'avoir quoi que ce fût de commun avec aucun droit ni avec rien de naturel, n'était pas autre chose que l'amour extrême, absurde, qui a poussé le Christ sur la Croix.

La Justice, compagne des divinités de l'autre monde, prescrit cet excès d'amour. Aucun droit ne le prescrirait. Le droit n'a pas de lien direct avec l'amour.

Comme la notion de droit est étrangère à l'esprit grec, elle est étrangère aussi à l'inspiration chrétienne, là où elle est pure, non mélangée d'héritage romain, ou hébraïque, ou aristotélien. On n'imagine pas saint François d'Assise parlant de droit.

Si on dit à quelqu'un qui soit capable d'entendre : « Ce que vous me faites n'est pas juste, » on peut frapper et éveiller à la source l'esprit d'attention et d'amour. Il n'en est pas de même de paroles comme : « J'ai le droit de... », « Vous n'avez pas le droit de... » ; elles enferment une guerre latente et éveillent un esprit de guerre. La notion de droit, mise au centre des conflits sociaux, y rend impossible de part et d'autre toute nuance de charité.

Il est impossible, lorsqu'on en fait un usage presque exclusif, de garder le regard fixé sur le vrai problème. Un paysan sur qui un acheteur, dans un marché, fait indiscrètement pression pour l'amener à vendre ses œufs à un prix modéré, peut très bien répondre : « J'ai le droit de garder mes œufs si on ne m'offre pas un assez bon prix. » Mais une jeune fille qu'on est en train de mettre de force dans une maison de prostitution ne parlera pas de ses droits. Dans une telle situation, ce mot semblerait ridicule à force d'insuffisance.

C'est pourquoi le drame social, qui est analogue à la seconde situation, est apparu faussement, par l'usage de ce mot, comme analogue à la première.

L'usage de ce mot a fait, de ce qui aurait dû être un cri jailli du fond des entrailles, une aigre criaillerie de revendications, sans pureté ni efficacité.

La notion de droit entraîne naturellement à sa suite, du fait même de sa médiocrité, celle de personne, car le droit est relatif aux choses personnelles. Il est situé à ce niveau.

En ajoutant au mot de droit celui de personne, ce qui implique le droit de la personne à ce qu'on nomme l'épanouissement, on ferait un mal encore bien plus grave. Le cri

des opprimés descendrait plus bas encore que le ton de la revendication, il prendrait celui de l'envie.

La notion de personne est suspecte.

Car la personne ne s'épanouit que lorsque du prestige social la gonfle ; son épanouissement est un privilège social. On ne le dit pas aux foules en leur parlant des droits de la personne, on leur dit le contraire. Elles ne disposent pas d'un pouvoir suffisant d'analyse pour le reconnaître clairement par elles-mêmes ; mais elles le sentent, leur expérience quotidienne leur en donne la certitude.

Ce ne peut être pour elles un motif de repousser ce mot d'ordre. À notre époque d'intelligence obscurcie, on ne fait aucune difficulté de réclamer pour tous une part égale aux privilèges, aux choses qui ont pour essence d'être des privilèges. C'est une espèce de revendication à la fois absurde et basse ; absurde, parce que le privilège par définition est inégal ; basse, parce qu'il ne vaut pas d'être désiré.

Mais la catégorie des hommes qui formulent et les revendications et toutes choses qui ont le monopole du langage, est une catégorie de privilégiés. Ce n'est pas eux qui diront que le privilège ne vaut pas d'être désiré. Ils ne le pensent pas. Mais surtout ce serait indécent de leur part.

Beaucoup de vérités indispensables et qui sauveraient les hommes ne sont pas dites par une cause de ce genre ; ceux qui pourraient les dire ne peuvent pas les formuler, ceux qui pourraient les formuler ne peuvent pas les dire. Le remède à ce mal serait un des problèmes pressants d'une véritable politique.

Dans une société instable, les privilégiés ont mauvaise conscience. Les uns le cachent par un air de défi et disent aux foules : « Il est tout à fait convenable que vous n'ayez pas de privilèges et que j'en aie. » Les autres leur disent d'un air de bienveillance : « Je réclame pour vous tous une part égale aux privilèges que je possède. »

La première attitude est odieuse. La seconde manque de bon sens. Elle est aussi trop facile.

L'une et l'autre aiguillonnent le peuple à courir dans la voie du mal, à s'éloigner de son unique et véritable bien, qui n'est pas en ses mains, mais qui, en un sens, est tellement proche de lui. Il est beaucoup plus proche d'un bien authentique, qui soit source de beauté, de vérité, de joie et de plénitude que ceux qui lui accordent leur pitié. Mais n'y étant pas et ne sachant comment y aller, tout se passe comme s'il en était infiniment loin. Ceux qui parlent pour lui, à lui,

sont également incapables de comprendre et dans quelle détresse il se trouve et quelle plénitude de bien se trouve presque à sa portée. Et lui, il lui est indispensable d'être compris.

Le malheur est par lui-même inarticulé. Les malheureux supplient silencieusement qu'on leur fournisse des mots pour s'exprimer. Il y a des époques où ils ne sont pas exaucés. Il y en a d'autres où on leur fournit des mots, mais mal choisis, car ceux qui les choisissent sont étrangers au malheur qu'ils interprètent.

Ils en sont loin le plus souvent par la place où les ont mis les circonstances. Mais même s'ils en sont proches ou s'ils ont été dedans à une période de leur vie même récente, ils y sont néanmoins étrangers, parce qu'ils s'y sont rendus étrangers aussitôt qu'ils ont pu.

La pensée répugne à penser le malheur autant que la chair vivante répugne à la mort. L'offrande volontaire d'un cerf s'avançant pas à pas pour se présenter aux dents d'une meute est possible à peu près au même degré qu'un acte d'attention dirigé sur un malheur réel et tout proche, de la part d'un esprit qui a la faculté de s'en dispenser.

Ce qui, étant indispensable au bien, est impossible par nature, cela est toujours possible surnaturellement.

Le bien surnarel.

Le bien surnaturel n'est pas une sorte de supplément au bien naturel, comme on voudrait, Aristote aidant, nous le persuader pour notre plus grand confort. Il serait agréable qu'il en fût ainsi, mais il n'en est pas ainsi. Dans tous les problèmes poignants de l'existence humaine, il y a le choix seulement entre le bien surnaturel et le mal.

Mettre dans la bouche des malheureux des mots qui appartiennent à la région moyenne des valeurs, tels que démocratie, droit ou personne, c'est leur faire un présent qui n'est susceptible de leur amener aucun bien et qui leur fait inévitablement beaucoup de mal.

Ces notions n'ont pas leur lieu dans le ciel, elles sont en suspens dans les airs, et pour cette raison même elles sont incapables de mordre la terre.

Seule la lumière qui tombe continuellement du ciel fournit à un arbre l'énergie qui enfonce profondément dans la terre les puissantes racines. L'arbre est en vérité enraciné dans le ciel.

Seul ce qui vient du ciel est susceptible d'imprimer réellement une marque sur la terre.

Si on veut armer efficacement les malheureux, il ne faut mettre dans leur bouche que des mots dont le séjour propre se trouve au ciel, par-dessus le ciel, dans l'autre monde. Il ne faut pas craindre que ce soit impossible. Le malheur dispose l'âme à recevoir avidement, à boire tout ce qui vient de ce lieu. Ce sont les fournisseurs, non les consommateurs qui manquent pour cette espèce de produits.

Le critère pour le choix des mots est facile à reconnaître et à employer. Les malheureux, submergés de mal, aspirent au bien. Il ne faut leur donner que des mots qui expriment seulement du bien, du bien à l'état pur. La discrimination est facile. Les mots auxquels peut se joindre quelque chose qui désigne un mal sont étrangers au bien pur. On exprime un blâme quand on dit : « Il met sa personne en avant. » La personne est donc étrangère au bien. On peut parler d'un abus de la démocratie. La démocratie est donc étrangère au bien. La possession d'un droit implique la possibilité d'en faire un bon ou un mauvais usage. Le droit est donc étranger au bien. Au contraire l'accomplissement d'une obligation est un bien toujours, partout. La vérité, la beauté, la justice, la compassion sont des biens toujours, partout.

Il suffit, pour être sûr qu'on dit ce qu'il faut, de se restreindre, quand il s'agit des aspirations des malheureux, aux mots et aux phrases qui expriment toujours, partout, en toute circonstance, uniquement du bien.

C'est l'un des deux seuls services qu'on puisse leur rendre avec des mots. L'autre est de trouver des mots qui expriment la vérité de leur malheur ; qui, à travers les circonstances extérieures, rendent sensible le cri toujours poussé dans le silence : « Pourquoi me fait-on du mal? »

Ils ne doivent pas compter pour cela sur les hommes de talent, les personnalités, les célébrités, ni même sur les hommes de génie au sens où l'on emploie d'ordinaire le mot génie, dont on confond l'usage avec celui du mot talent. Ils ne peuvent compter que sur les génies de tout premier ordre, le poète de *l'Iliade*, Eschyle, Sophocle, Shakespeare tel qu'il était quand il écrivit *Lear*, Racine tel qu'il était quand il écrivit *Phèdre*. Cela ne fait pas un grand nombre.

Mais il y a quantité d'êtres humains, qui, étant mal ou médiocrement doués par la nature, paraissant infiniment inférieurs non seulement à Homère, Eschyle, Sophocle, Shakespeare, Racine, mais aussi à Virgile, Corneille, Hugo ; et qui cependant vivent dans le royaume des biens impersonnels où ces derniers n'ont pas pénétré.

Un idiot de village, au sens littéral du mot, qui aime réellement la vérité, quand même il n'émettrait jamais que des

balbutiements, est par la pensée infiniment supérieur à Aristote. Il est infiniment plus proche de Platon qu'Aristote ne l'a jamais été. Il a du génie, au lieu qu'à Aristote le mot de talent convient seul. Si une fée venait lui proposer de changer son sort contre une destinée analogue à celle d'Aristote, la sagesse pour lui serait de refuser sans hésitation. Mais il n'en sait rien. Personne ne le lui dit. Tout le monde lui dit le contraire. Il faut le lui dire. Il faut encourager les idiots, les gens sans talent, les gens de talent médiocre ou à peine mieux que moyen, qui ont du génie. Il n'y a pas à craindre de les rendre orgueilleux. L'amour de la vérité est toujours accompagné d'humilité. Le génie réel n'est pas autre chose que la vertu surnaturelle d'humilité dans le domaine de la pensée.

Au lieu d'encourager la floraison des talents, comme on se le proposait en 1789, il faut chérir et réchauffer avec un tendre respect la croissance du génie ; car seuls les héros réellement purs, les saints et les génies peuvent être un secours pour les malheureux. Entre les deux, les gens de talent, d'intelligence, d'énergie, de caractère, de forte personnalité, font écran et empêchent le secours. Il ne faut faire aucun mal à l'écran, mais il faut le mettre doucement de côté, en tâchant qu'il s'en aperçoive le moins possible. Et il faut casser l'écran beaucoup plus dangereux du collectif, en supprimant toute la part de nos institutions et de nos mœurs où habite une forme quelconque de l'esprit de parti. Ni les personnalités ni les partis n'accordent jamais audience soit à la vérité soit au malheur.

Alliance de la vérité et du malheur.

Il y a alliance naturelle entre la vérité et le malheur, parce que l'une et l'autre sont des suppliants muets, éternellement condamnés à demeurer sans voix devant nous.

Comme un vagabond, accusé en correctionnelle d'avoir pris une carotte dans un champ, se tient debout devant le juge, qui, commodément assis, enfile élégamment questions, commentaires et plaisanteries, tandis que l'autre ne parvient pas même à balbutier ; ainsi se tient la vérité devant une intelligence occupée à aligner élégamment des opinions.

Le langage, même chez l'homme qui en apparence se tait, est toujours ce qui formule les opinions. La faculté naturelle qu'on nomme intelligence est relative aux opinions et au langage. Le langage énonce des relations. Mais il en énonce peu, parce qu'il se déroule dans le temps. S'il est confus, vague, peu rigoureux, sans ordre, si l'esprit qui l'émet ou qui l'écoute

a une faible capacité de garder une pensée présente à l'esprit, il est vide ou presque vide de tout contenu réel de relations. S'il est parfaitement clair, précis, rigoureux, ordonné ; s'il s'adresse à un esprit capable, ayant conçu une pensée, de la garder présente pendant qu'il en conçoit une autre, de garder ces deux présentes pendant qu'il en conçoit une troisième, et ainsi de suite ; en ce cas, le langage peut être relativement riche en relations. Mais comme toute richesse, cette richesse relative est une atroce misère, comparée à la perfection qui seule est désirable.

Le langage-prison.

Même en mettant les choses au mieux, un esprit enfermé dans le langage est en prison. Sa limite, c'est la quantité de relations que les mots peuvent rendre présentes à son esprit en même temps. Il reste dans l'ignorance des pensées impliquant la combinaison d'un nombre de relations plus grand ; ces pensées sont hors du langage, non formulables, quoiqu'elles soient parfaitement rigoureuses et claires et quoique chacune des relations qui les compose soit exprimable en mots parfaitement précis. Ainsi l'esprit se meut dans un espace clos de vérité partielle, qui peut d'ailleurs être plus ou moins grand, sans pouvoir jamais jeter même un regard sur ce qui est au dehors.

Si un esprit captif ignore sa propre captivité, il vit dans l'erreur. S'il l'a reconnue, ne fût-ce qu'un dixième de seconde, et s'est empressé de l'oublier pour ne pas souffrir, il séjourne dans le mensonge. Des hommes d'intelligence extrêmement brillante peuvent naître, vivre et mourir dans l'erreur et le mensonge. En ceux-là l'intelligence n'est pas un bien ni même un avantage. La différence entre hommes plus ou moins intelligents est comme la différence entre des criminels condamnés pour la vie à l'emprisonnement cellulaire et dont les cellules seraient plus ou moins grandes. Un homme intelligent et fier de son intelligence ressemble à un condamné qui serait fier d'avoir une grande cellule.

Un esprit qui sent sa captivité voudrait se la dissimuler. Mais s'il a horreur du mensonge il ne le fera pas. Il lui faudra alors beaucoup souffrir. Il se cognera contre la muraille jusqu'à l'évanouissement ; s'éveillera, regardera la muraille avec crainte, puis un jour recommencera et s'évanouira de nouveau ; et ainsi de suite, sans fin, sans aucune espérance. Un jour il s'éveillera de l'autre côté du mur.

Il est peut-être encore captif, dans un cadre seulement plus spacieux. Qu'importe ? Il possède désormais la clef, le

secret qui fait tomber tous les murs. Il est au delà de ce que les hommes nomment intelligence, il est là où commence la sagesse.

Tout esprit enfermé par le langage est capable seulement d'opinions. Tout esprit devenu capable de saisir des pensées inexprimables à cause de la multitude des rapports qui s'y combinent, quoique plus rigoureuses et plus lumineuses que ce qu'exprime le langage le plus précis, tout esprit parvenu à ce point séjourne déjà dans la vérité. La certitude et la foi sans ombre lui appartiennent. Et il importe peu qu'il ait eu à l'origine peu ou beaucoup d'intelligence, qu'il ait été dans une cellule étroite ou large. Ce qui importe seul, c'est qu'étant arrivé au bout de sa propre intelligence, quelle qu'elle pût être, il soit passé au delà. Un idiot de village est aussi proche de la vérité qu'un enfant prodige. L'un et l'autre en sont séparés seulement par une muraille. On n'entre pas dans la vérité sans avoir passé à travers son propre anéantissement ; sans avoir séjourné longtemps dans un état d'extrême et totale humiliation.

C'est le même obstacle qui s'oppose à la connaissance du malheur. Comme la vérité est autre chose que l'opinion, le malheur est autre chose que la souffrance. Le malheur est un mécanisme à broyer l'âme ; l'homme qui y est pris est comme un ouvrier happé par les dents d'une machine. Ce n'est plus qu'une chose déchirée et sanguinolente.

Le degré et la nature de la souffrance qui constitue au sens propre un malheur diffère beaucoup selon les êtres humains. Cela dépend surtout de la quantité d'énergie vitale possédée au point initial et de l'attitude adoptée devant la souffrance.

La pensée humaine ne peut pas reconnaître la réalité du malheur. Si quelqu'un reconnaît la réalité du malheur, il doit se dire : « Un jeu de circonstances que je ne contrôle pas peut m'enlever n'importe quoi à n'importe quel instant, y compris toutes ces choses qui sont tellement à moi que je les considère comme étant moi-même. Il n'y a rien en moi que je ne puisse perdre. Un hasard peut n'importe quand abolir ce que je suis et mettre à la place n'importe quoi de vil et de méprisable. »

Penser cela avec toute l'âme, c'est éprouver le néant. C'est l'état d'extrême et totale humiliation qui est aussi la condition du passage dans la vérité. C'est une mort de l'âme. C'est pourquoi le spectacle du malheur nu cause à l'âme la même rétractation que la proximité de la mort cause à la chair.

On pense aux morts avec piété quand on les évoque seu-

lement avec l'esprit, ou quand on va sur des tombes, ou quand on les voit convenablement disposés sur un lit. Mais la vue de certains cadavres qui sont comme jetés sur un champ de bataille, avec un aspect à la fois sinistre et grotesque, cause de l'horreur. La mort apparaît nue, non habillée, et la chair frémit.

Le malheureux n'est pas entendu.

Le malheur, quand la distance ou matérielle ou morale permet de le voir seulement d'une manière vague, confuse, sans le distinguer de la simple souffrance, inspire aux âmes généreuses une tendre pitié. Mais quand un jeu quelconque de circonstances fait que soudain quelque part il se trouve révélé à nu, comme étant quelque chose qui détruit, une mutilation ou une lèpre de l'âme, on frémit et on recule. Et les malheureux eux-mêmes éprouvent le même frémissement d'horreur devant eux-mêmes.

Écouter quelqu'un, c'est se mettre à sa place pendant qu'il parle. Se mettre à la place d'un être dont l'âme est mutilée par le malheur ou en danger imminent de l'être, c'est anéantir sa propre âme. C'est plus difficile que ne serait le suicide à un enfant heureux de vivre. Ainsi les malheureux ne sont pas écoutés. Ils sont dans l'état où se trouverait quelqu'un à qui on aurait coupé la langue et qui par moments oublierait son infirmité. Leurs lèvres s'agitent et aucun son ne vient frapper les oreilles. Eux-mêmes sont rapidement atteints d'impuissance dans l'usage du langage par la certitude de n'être pas entendus.

C'est pourquoi il n'y a pas d'espérance pour le vagabond debout devant le magistrat. Si à travers ses balbutiements sort quelque chose de déchirant, qui perce l'âme, cela ne sera pas entendu ni du magistrat ni des spectateurs. C'est un cri muet. Et les malheureux entre eux sont presque toujours aussi sourds les uns aux autres. Et chaque malheureux, sous la contrainte de l'indifférence générale, essaie par le mensonge ou l'inconscience de se rendre sourd à lui-même.

Seule l'opération surnaturelle de la grâce fait passer une âme à travers son propre anéantissement jusqu'au lieu où se cueille l'espèce d'attention qui seule permet d'être attentif à la vérité et au malheur. C'est la même pour les deux objets. C'est une attention intense, pure, sans mobile, gratuite, généreuse. Et cette attention est amour.

Parce que le malheur et la vérité ont besoin pour être entendus de la même attention, l'esprit de justice et l'esprit de vérité ne font qu'un. L'esprit de justice et de vérité n'est

pas autre chose qu'une certaine espèce d'attention, qui est du pur amour.

Par une disposition éternelle de la Providence, tout ce qu'un homme produit en tout domaine quand l'esprit de justice et de vérité le maîtrise est revêtu de l'éclat de la beauté.

La beauté est le mystère suprême d'ici-bas. C'est un éclat qui sollicite l'attention, mais ne lui fournit aucun mobile pour durer. La beauté promet toujours et ne donne jamais rien ; elle suscite une faim, mais il n'y a pas en elle de nourriture pour la partie de l'âme qui essaie ici-bas de se rassasier ; elle n'a de nourriture que pour la partie de l'âme qui regarde. Elle suscite le désir, et elle fait sentir clairement qu'il n'y a en elle rien à désirer, car on tient avant tout à ce que rien d'elle ne change. Si on ne cherche pas d'expédients pour sortir du tourment délicieux qu'elle inflige, le désir peu à peu se transforme en amour, et il se forme un germe de la faculté d'attention gratuite et pure.

Autant le malheur est hideux, autant l'expression vraie du malheur est souverainement belle. On peut donner comme exemples, même dans les siècles récents, *Phèdre*, *l'École des Femmes*, *Lear*, les poèmes de Villon, mais bien plus encore les tragédies d'Eschyle et Sophocle ; et bien plus encore *l'Iliade*, le Livre de Job, certains poèmes populaires ; et bien plus encore les récits de la Passion dans les Évangiles. L'éclat de la beauté est répandu sur le malheur par la lumière de l'esprit de justice et d'amour, qui seul permet à une pensée humaine de regarder et de reproduire le malheur tel qu'il est.

Toutes les fois aussi qu'un fragment de vérité inexprimable passe dans des mots qui, sans pouvoir contenir la vérité qui les a inspirés, ont avec elle une correspondance si parfaite par leur arrangement qu'ils fournissent un support à tout esprit désireux de la retrouver, toutes les fois qu'il en est ainsi, un éclat de beauté est répandu sur les mots.

Tout ce qui procède de l'amour pur est illuminé par l'éclat de la beauté.

La beauté est sensible, quoique très confusément et mélangée à beaucoup de fausses imitations, à l'intérieur de la cellule où toute pensée humaine est d'abord emprisonnée. La vérité et la justice à la langue coupée ne peuvent espérer aucun autre secours que le sien. Elle n'a pas non plus de langage, elle ne parle pas ; elle ne dit rien. Mais elle a une voix pour appeler. Elle appelle et montre la justice et la vérité qui sont sans voix. Comme un chien aboie pour faire venir des gens auprès de son maître qui gît inanimé dans la neige.

Justice, vérité, beauté, sont sœurs et alliées. Avec trois mots si beaux il n'est pas besoin d'en chercher d'autres.

Les deux cris.

La justice consiste à veiller à ce qu'il ne soit pas fait de mal aux hommes. Il est fait du mal à un être humain quand il crie intérieurement : « Pourquoi est-ce qu'on me fait du mal? » Il se trompe souvent dès qu'il essaie de se rendre compte quel mal il subit, qui le lui inflige, pourquoi on le lui inflige. Mais le cri est infaillible.

L'autre cri si souvent entendu : « Pourquoi l'autre a-t-il plus que moi? » est relatif au droit. Il faut apprendre à distinguer les deux cris et faire taire le second le plus qu'on peut, avec le moins de brutalité possible, en s'aidant d'un code, des tribunaux ordinaires et de la police. Pour former les esprits capables de résoudre les problèmes situés dans ce domaine, l'École de Droit suffit.

Mais le cri : « Pourquoi me fait-on du mal? » pose des problèmes tout autres, auxquels est indispensable l'esprit de vérité, de justice et d'amour.

Dans toute âme humaine monte continuellement la demande qu'il ne lui soit pas fait de mal. Le texte du *Pater* adresse cette demande à Dieu. Mais Dieu n'a le pouvoir de préserver du mal que la partie éternelle d'une âme entrée avec lui en contact réel et direct. Le reste de l'âme, et l'âme tout entière en quiconque n'a pas reçu la grâce du contact réel et direct avec Dieu, est abandonné aux vouloirs des hommes et au hasard des circonstances.

Ainsi c'est aux hommes à veiller à ce qu'il ne soit pas fait de mal aux hommes.

Quelqu'un à qui on fait du mal, il pénètre vraiment du mal en lui ; non pas seulement la douleur, la souffrance, mais l'horreur même du mal. Comme les hommes ont le pouvoir de se transmettre du bien les uns aux autres, ils ont aussi le pouvoir de se transmettre du mal. On peut transmettre du mal à un être humain en le flattant, en lui fournissant du bien-être, des plaisirs ; mais le plus souvent les hommes transmettent du mal aux hommes en leur faisant du mal.

La Sagesse éternelle pourtant ne laisse pas l'âme humaine entièrement à la merci du hasard des événements et du vouloir des hommes. Le mal infligé du dehors à un être humain sous forme de blessure exaspère le désir du bien et suscite ainsi automatiquement la possibilité d'un remède. Quand la blessure a pénétré profondément, le bien désiré est le bien parfaitement pur. La partie de l'âme qui demande : « Pour-

quoi me fait-on du mal? » est la partie profonde qui en tout être humain, même le plus souillé, est demeurée depuis la première enfance parfaitement intacte et parfaitement innocente.

Préserver la justice, protéger les hommes de tout mal, c'est d'abord empêcher qu'on leur fasse du mal. Pour ceux à qui on a fait du mal, c'est en effacer les conséquences matérielles, mettre les victimes dans une situation où la blessure, si elle n'a pas percé trop profondément, soit guérie naturellement par le bien-être. Mais pour ceux chez qui la blessure a déchiré toute l'âme, c'est en plus et avant tout calmer la soif en leur donnant à boire du bien parfaitement pur.

Il peut y avoir obligation d'infliger du mal pour susciter cette soif afin de la combler. C'est en cela que consiste le châtiment. Ceux qui sont devenus étrangers au bien au point de chercher à répandre le mal autour d'eux ne peuvent être réintégrés dans le bien que par l'infliction du mal. Il faut leur en infliger jusqu'à ce que s'éveille au fond d'eux-mêmes la voix parfaitement innocente qui dit avec étonnement : « Pourquoi me fait-on du mal? » Cette partie innocente de l'âme du criminel, il faut qu'elle reçoive de la nourriture et qu'elle croisse, jusqu'à ce qu'elle se constitue elle-même en tribunal à l'intérieur de l'âme, pour juger les crimes passés pour les condamner, et ensuite, avec le secours de la grâce, pour les pardonner. L'opération du châtiment est alors achevée ; le coupable est réintégré dans le bien, et doit être publiquement et solennellement réintégré dans la cité.

Le châtiment n'est pas autre chose que cela. Même la peine capitale, bien qu'elle exclue la réintégration dans la cité au sens littéral, ne doit pas être autre chose. Le châtiment est uniquement un procédé pour fournir du bien pur à des hommes qui ne le désirent pas ; l'art de punir est l'art d'éveiller chez les criminels le désir du bien pur par la douleur ou même par la mort.

La notion de châtiment est perdu.

Mais nous avons tout à fait perdu jusqu'à la notion du châtiment. Nous ne savons plus qu'il consiste à fournir du bien. Pour nous il s'arrête à l'infliction du mal. C'est pourquoi il y a une chose et une seule dans la société moderne plus hideuse encore que le crime, et c'est la justice répressive.

Faire de l'idée de justice répressive le mobile central dans l'effort de la guerre et de la révolte est plus dangereux que personne ne peut l'imaginer. Il est nécessaire d'user de la peur pour diminuer l'activité criminelle des lâches ; mais il

est affreux de faire de la justice répressive, telle que nous la concevons aujourd'hui dans notre ignorance, le mobile des héros.

Toutes les fois qu'un homme d'aujourd'hui parle de châtiment, de punition, de rétribution, de justice au sens punitif, il s'agit seulement de la plus basse vengeance.

Ce trésor de la souffrance et de la mort violente, que le Christ a pris pour lui et qu'il offre si souvent à ceux qu'il aime, nous en faisons si peu de cas que nous le jetons aux êtres les plus vils à nos yeux, sachant qu'ils n'en feront aucun usage et n'ayant pas l'intention de les aider à en trouver l'usage.

Aux criminels, le vrai châtiment ; aux malheureux que le malheur a mordus au fond de l'âme, une aide capable de les amener à étancher leur soif aux sources surnaturelles ; à tous les autres un peu de bien-être, beaucoup de beauté, et la protection contre ceux qui leur feraient du mal ; partout la limitation rigoureuse du tumulte des mensonges, des propagandes et des opinions ; l'établissement d'un silence où la vérité puisse germer et mûrir ; c'est cela qui est dû aux hommes.

Pour assurer cela aux hommes, on ne peut compter que sur les êtres passés de l'autre côté d'une certaine limite. On dira qu'ils sont trop peu nombreux. Ils sont probablement rares, mais pourtant on ne peut les compter ; la plupart sont cachés. Le bien pur n'est envoyé du ciel ici-bas qu'en quantité imperceptible, soit dans chaque âme, soit dans la société. « Le grain de sénevé est la plus petite des graines. » Proserpine n'a mangé qu'un seul grain de grenade. Une perle enfouie au fond d'un champ n'est pas visible. On ne remarque pas le levain mélangé à la pâte.

Mais comme dans les réactions chimiques les catalyseurs ou les bactéries, dont le levain est un exemple, de même dans les choses humaines les grains imperceptibles de bien pur opèrent d'une manière décisive par leur seule présence, s'ils sont mis où il faut.

Comment les mettre où il faut?

Beaucoup serait accompli si parmi ceux qui ont la charge de montrer au public des choses à louer, à admirer, à espérer, à rechercher, à demander, quelques-uns au moins résolvaient dans leur cœur de mépriser absolument et sans exception tout ce qui n'est pas le bien pur, la perfection, la vérité, la justice, l'amour.

Davantage serait fait si la plupart de ceux qui détiennent aujourd'hui des morceaux d'autorité spirituelle sentaient l'obligation de ne jamais proposer aux aspirations des hommes que du bien réel et parfaitement pur.

Les mots éclairants.

Quand on parle du pouvoir des mots il s'agit toujours d'un pouvoir d'illusion et d'erreur. Mais, par l'effet d'une disposition providentielle, il est certains mots qui, s'il en est fait un bon usage, ont en eux-mêmes la vertu d'illuminer et de soulever vers le bien. Ce sont les mots auxquels correspond une perfection absolue et insaisissable pour nous. La vertu d'illumination et de traction vers le haut réside dans ces mots eux-mêmes, dans ces mots comme tels, non dans aucune conception. Car en faire bon usage, c'est avant tout ne leur faire correspondre aucune conception. Ce qu'ils expriment est inconcevable.

Dieu et vérité sont de tels mots. Aussi justice, amour, bien.

De tels mots sont dangereux à employer. Leur usage est une ordalie. Pour qu'il en soit fait un usage légitime, il faut à la fois ne les enfermer dans aucune conception humaine et leur joindre des conceptions et des actions directement et exclusivement inspirées par leur lumière. Autrement ils sont rapidement reconnus par tous comme étant du mensonge.

Ce sont des compagnons inconfortables. Des mots comme droit, démocratie et personne sont plus commodes. A ce titre ils sont naturellement préférables aux yeux de ceux qui, même avec de bonnes intentions, ont assumé des fonctions publiques. Les fonctions publiques n'ont d'autre signification que la possibilité de faire du bien aux hommes, et ceux qui les assument avec bonne intention veulent répandre du bien sur leurs contemporains; mais ils commettent généralement l'erreur de croire qu'ils pourront d'abord eux-mêmes l'acheter au rabais.

Les mots de la région moyenne, droit, démocratie, personne, sont de bon usage dans leur région, celle des institutions moyennes. L'inspiration dont toutes les institutions procèdent, dont elles sont comme la projection, réclame un autre langage.

La subordination de la personne au collectif est dans la nature des choses comme celle du gramme au kilogramme sur une balance. Mais une balance peut être telle que le kilogramme cède au gramme. Il suffit qu'un des bras soit plus de mille fois plus long que l'autre. La loi de l'équilibre l'emporte souverainement sur les inégalités de poids. Mais jamais le poids inférieur ne vaincra le poids supérieur sans une relation entre eux où soit cristallisée la loi de l'équilibre.

De même la personne ne peut être protégée contre le collectif, et la démocratie assurée, que par une cristallisation

dans la vie publique du bien supérieur, qui est impersonnel et sans relation avec aucune forme politique.

Le mot de personne, il est vrai, est souvent appliqué à Dieu. Mais dans le passage où le Christ propose Dieu même aux hommes comme le modèle d'une perfection qu'il leur est commandé d'accomplir, il n'y joint pas seulement l'image d'une personne, mais surtout celle d'un ordre impersonnel : « Devenez les fils de votre Père, celui des cieux, en ce qu'il fait lever son soleil sur les méchants et les bons et tomber sa pluie sur les justes et les injustes. »

Cet ordre impersonnel et divin de l'univers a pour image parmi nous la justice, la vérité, la beauté. Rien d'inférieur à ces choses n'est digne de servir d'inspiration aux hommes qui acceptent de mourir.

Au-dessus des institutions destinées à protéger le droit, les personnes, les libertés démocratiques, il faut en inventer d'autres destinées à discerner et à abolir tout ce qui, dans la vie contemporaine, écrase les âmes sous l'injustice, le mensonge et la laideur.

Il faut les inventer, car elles sont inconnues, et il est impossible de douter qu'elles soient indispensables.

SIMONE WEIL.

LE "BEAU MONDE"

Le « beau monde », c'est celui de l'aristocratie whig au XVIIIe siècle, une classe encore fortement attachée aux grands domaines terriens d'où elle tire sa puissance, tenant entre ses mains robustes les destinées de l'Angleterre à laquelle, durant ce siècle, elle fournit presque tous ses hommes d'État. Sir Joshua Reynolds, Thomas Gainsborough, George Romney nous en ont conservé le charme racé et la grâce pleine de poésie. Leurs portraits de jeunes femmes rêveuses ou ironiques, d'enfants débordants de vie, de lords hauts en couleur dans le cadre de jardins ou de parcs aux profondes perspectives, barrées parfois par la masse imposante de la demeure seigneuriale, sont l'expression parfaite d'une civilisation à son apogée. Mais lord David Cecil ne s'arrête pas à ces aspects enchanteurs. En suivant la carrière du jeune Melbourne, nous découvrons une réalité infiniment plus complexe et plus sombre.

Né en 1779, William Lamb qui devait devenir, après la mort de son frère aîné, deuxième vicomte Melbourne, paraît tout devoir à sa naissance. Or cette naissance est honteuse, car il est le fils de lord Egremont que lady Melbourne avait passionnément aimé. Après les années d'apprentissage, dont on lira le récit ici, il épouse en 1802 lady Caroline Ponsonby. Mariage malheureux. William cherche une consolation dans la politique, il siège au Parlement de 1806 à 1812 ; lady Caroline rencontre Byron, mais celui-ci l'abandonne bientôt. La conduite de sa femme est alors telle, qu'après l'avoir défendue contre les attaques d'une société qui flatte le vice, mais ne tolère pas le scandale, William se résigne à la séparation. Entre temps, il a repris son siège au Parlement et devient un grand homme d'État.

Toutefois, au plus profond de lui-même, il continue de souffrir du déséquilibre provoqué par les influences contradictoires qui s'étaient disputé sa jeunesse : le « beau monde » lui avait appris à mépriser les hommes sans lui enseigner la manière de s'endurcir le cœur.

William Lamb, quand il eut dix-sept ans, fit son entrée à Cambridge, mais ne lui voua jamais la même affection qu'à Eton. Il y négligea encore plus ses études. Les jeunes gens fortunés éprouvent toujours beaucoup de difficultés à travailler quand ils sont à l'université, surtout s'ils sont aussi doués que les Lamb pour le plaisir. Il faut n'avoir pas de sang dans les veines ou bien être affligés de scrupules maladifs pour pouvoir s'appliquer à des leçons alors qu'on fait son entrée dans le monde pour la première fois, jeune homme fait, ivre d'indépendance. William ne se donna même pas la peine de suivre le programme régulier des cours ; en compagnie de la jeunesse dorée de Cambridge, il passa quatre ans à festoyer, à converser, à se faire des amis, baguenaudant par la ville le

jour, attablé devant du porto la nuit. Cependant, il avait l'esprit trop actif pour vivre sans aucune occupation intellectuelle. Il lut beaucoup, sans méthode, et il est probable qu'il tira plus de profit de cette façon de faire que d'un cheminement docile dans les sentiers étroits des études purement universitaires. Son intelligence jeune et forte, heureuse de pouvoir se donner carrière, passa en revue les sujets les plus variés. Il n'aima jamais beaucoup les mathématiques, à la vérité. C'était une science trop inhumaine. Mais il lut un grand nombre d'auteurs classiques anciens et modernes, il dévora les livres d'histoire, il se plongea dans les problèmes mystérieux de la philosophie éthique. Dans le même temps que son esprit se meublait, son intérêt pour la chose publique allait grandissant.

Il ne savait pas encore appliquer son réalisme à l'étude d'objets qui se trouvaient en dehors du cadre de son expérience ; comme bien d'autres jeunes gens intelligents, tout ce qui était noblement idéaliste, osé, impraticable, l'attirait, les sentiments qui allument une flamme dans les âmes généreuses, les opinions qui visent à faire courir un frisson le long de l'échine des timides et des esclaves des conventions. Son héros, c'était Fox, son parti, la fraction extrémiste des Whigs. Il prophétisait avec une amère satisfaction, la ruine de son pays soumis au joug des misérables Tories. « Nous avons été pendant longtemps la première nation d'Europe, » remarquait-il dans une lettre à sa mère. « Dès maintenant nous avons perdu notre suprématie et nous serons bientôt la dernière. » Pour autant qu'il en puisse juger, ce qui vaudrait le mieux à l'Angleterre, ce serait d'être battue par les Français que dirigeait ce génie de Buonaparte. Dire que nos armées allaient peut-être le chasser d'Égypte ! C'était affreux. « J'ai été au désespoir lorsque j'ai appris que les Français avaient l'intention d'évacuer l'Égypte. J'espérais qu'ils auraient pu s'y maintenir malgré la subtilité de Canning et la bravoure de sir Sidney. » Canning, dont la verve de polémiste était alors à son apogée, attaquait durement ses adversaires dans l' « Anti-Jacobin ». Mais William ne pouvait pas faire grand cas de son intelligence. Il soutenait les Tories, ce devait donc être un imbécile.

Les aspects plus théoriques des opinions politiques de William, trouvèrent leur expression dans un morceau qu'il composa pour le concours de déclamation à l'université. William n'hésita pas à donner dans le sublime. « Le crime n'est une malédiction » dit la péroraison » que pour la période qui le voit triompher, mais la vertu, qu'elle soit ou non récompensée, est une bénédiction dont l'effet s'étend aux âges les plus lointains ». Ces réflexions édifiantes reçurent un accueil des plus flatteurs. Non seulement William remporta le prix, mais le grand Fox lui-même, choisit le passage en question pour le citer à la Chambre des communes. D'autres succès de William furent également portés devant le public. Il ne se contentait pas de lire des vers, il en écrivait, des traductions d'auteurs classiques, et des vers de circonstance dans le plus pur style du siècle d'Auguste, pleins d'allusions aux anciens et de solennelles banalités. En 1798, il fit ses premières armes de sati-

riste en croisant le fer avec Canning. Il fit publier une réponse à certains vers de « l'Anti-Jacobin ». Son poème circula dans les clubs et les salons de la capitale et tout le monde l'admira fort. Il n'était pas fameux. Mais, à cette époque comme aujourd'hui, la société londonienne était toute disposée à l'indulgence envers les œuvres littéraires de jeunes gens beaux et bien nés.

On ne se contenta pas d'applaudir à ses écrits, on l'invita à dîner. Ses *débuts* (1) intellectuels coïncidèrent avec ses débuts dans la société : pendant les vacances, il fit sa première apparition dans le *beau monde*(1) comme homme fait et cela entouré des circonstances les plus favorables qu'on pût rêver. Né dans son cercle le plus spirituel et le plus animé, il se trouva, sans aucun effort de sa part, élu à ses meilleurs clubs, invité à ses réunions les plus brillantes. Et il avait les talents voulus pour tirer tout le parti possible de ces avantages. Il est vrai qu'au premier abord, il ne produisait pas toujours bonne impression. Il avait un peu de la suffisance des jeunes hommes de son âge et beaucoup de leur timidité. Même les méthodes de lady Melbourne n'avaient pas pu le libérer de cette inhibition qui afflige les jeunes gens intelligents lorsqu'ils ont dix-neuf ans, la crainte de se rendre ridicule en public le hantait. Pour y échapper, il affectait d'exagérer encore les manières caractéristiques de sa famille, il se donnait des airs dédaigneux et hautains, comme s'il ne voulait pas condescendre à lutter pour la faveur d'un monde méprisé. Si on lui présentait un personnage avec lequel il pressentait qu'il ne s'entendrait pas, un anti jacobin, par exemple, il s'en allait ; de temps en temps, il essayait de surmonter sa nervosité en soutenant, avec une véhémence parfaitement inutile, quelque paradoxe fracassant. Mais tout cela n'était qu'apparence. Une conversation de quelques minutes suffisait à révéler qu'il était, en réalité, aussi simple, aussi compréhensif et aussi agréable que lady Melbourne. En très peu de temps, ce fut un des jeunes gens les plus lancés de Londres.

En réalité, la société whig était son domaine d'élection ; son mode de vie ménageant une place, à la fois aux loisirs et à l'activité, semblait fait pour lui. Le matin, il se levait tard, déjeunait solidement, et remontait Saint-James' Street pour aller flâner une heure ou deux à la fenêtre de son club, écoutant les nouvelles, observant le monde. Plus tard, c'était une promenade à cheval dans le Parc, ou une visite dans l'après-midi, puis, de retour au club, le souper se prolongeait jusqu'au petit matin, quatre ou cinq heures sonnaient, il était temps d'aller se coucher. William jouissait de tout cela. La musique et la danse en elles-mêmes ne lui plaisaient pas, elles n'étaient pas en faveur auprès des jeunes gens élégants d'alors. Mais il aimait à se trouver dans une réunion mondaine, quelle qu'elle fût. Et les dîners priés l'enchantaient tout particulièrement : des festins somptueux, succulents, avec douze services, puis l'heure agréable que l'on passe à boire entre hommes, puis vers minuit, les dames que l'on va rejoindre au

(1) En français dans le texte.

salon. Il remarqua que plusieurs des invités étaient toujours ivres, mais cela ne lui déplut pas. « Cela augmentait la gaieté des réunions » dit-il, « cela produisait de la diversité ». Après la session du Parlement, la vie mondaine se transportait à la campagne, les visites se prolongeaient pendant une semaine au plus à Petworth, à Bowood où les matinées se passaient en lecture pendant que les dames dessinaient ou jouaient de la harpe, puis c'étaient les après-midi consacrés aux sports et les soirs, après encore un repas monstre, le groupe des invités veillait jusqu'à trois heures du matin, jouant aux cartes, écrivant des vers, organisant des représentations théâtrales. Ces représentations mettaient la timidité de William à rude épreuve. A Inverary, il consentit à jouer le rôle de Léandre dans une farce, mais lorsqu'il lui fallut paraître en public adorné de la guirlande de roses et des flots de rubans cerise qui représentaient le seul costume possible pour son personnage, d'après le metteur en scène, il ne put jamais s'y résoudre. Les autres amusements par contre, le trouvaient plein d'un enthousiasme sans mélange. Nous voyons que pendant une de ces visites, il édita un journal humoristique, il composa des strophes pour l'album de Brummel et il était toujours prêt à causer avec n'importe qui. De si nombreux talents ne pouvaient manquer de le faire rechercher et bientôt il se lia d'amitié avec les causeurs les plus agréables de l'époque : Fox, Sheridan, Canning — il trouva qu'il gagnait beaucoup à être mieux connu — Rogers, M. Monk Lewis, Tom Moore.

Sa vie mondaine gravitait surtout autour de quatre salons : ceux de Carlton House, Holland House, Devonshire House et celui de sa mère. Ce n'était plus l'hôtel de Piccadilly qu'avait connu son enfance qui abritait ce dernier. En 1789, le duc d'York s'en était entiché et lady Melbourne, toujours prête à rendre service aux gens influents, avait consenti à l'échanger contre la résidence que le duc possédait à Whitehall, cette grande bâtisse grise, en pierre rustiquée, aujourd'hui le Scottish Office. Cependant, réinstallé par sa nouvelle maîtresse, le second hôtel Melbourne était tout aussi somptueux que le premier et la vie y était aussi brillante, aussi décousue, toujours au plus fort du tourbillon des mondanités. Tous les jours les messieurs y passaient en allant à la Chambre des communes ou à leur retour, tous les soirs le pavé de la cour résonnait sous les roues des carrosses qui amenaient la duehesse de Devonshire ou le prince de Galles pour le dîner. Pendant un an ou deux, il y avait eu un froid entre le prince de Galles et les Melbourne. Il pensait que ses amis devaient le suivre aveuglément dans tous les revirements de ses interminables querelles. Et lorsqu'il découvrit que lady Melbourne continuait à voir Mrs. Fitzherbert tombée en disgrâce, il rompit complètement avec elle. Mais en 1798, Mrs. Fitzherbert était pardonnée et le prince revenu à Melbourne House, plus déchaîné que jamais et dévorant avec une voracité que même William, pourtant habitué aux appétits de son temps, jugeait stupéfiante. Le prince le trouva fort à son goût et c'est pourquoi William allait si souvent à Carlton House. Il était rare qu'une semaine passât sans qu'il

traversât le Mall pour dîner dans ses salons clinquants ; le jeune homme demeurait là, observateur pénétrant, à écouter son hôte royal déverser pendant des heures un flot de paroles, exubérant, touchant à tout, et toujours dominé par un égoïsme insensé : tantôt il déblatérait contre ses parents, tantôt il se vantait de ses conquêtes amoureuses, recherchait les applaudissements des invités en imitant Mr. Pitt ou lord North avec un rare bonheur, et implorait leur sympathie en essayant de leur prouver, par des lamentations larmoyantes, qu'il était le plus malheureux des hommes. C'était très amusant ; c'était aussi très instructif. A Carlton House, William s'initia pour la première fois à l'art qui devait lui valoir par la suite ses succès les plus retentissants, l'art de bien vivre avec les personnages de sang royal. Lady Melbourne ne s'en tint pas là : elle lui apprit à les diriger dans le sens de leur propre intérêt. Un soir, tandis que le prince était en train de dîner à Melbourne House, on vint dire que George III avait été victime d'une tentative d'assassinat, alors qu'il assistait à une représentation au théâtre Drury Lane. Le prince, toujours satisfait quand il arrivait un malheur quelconque à ses parents, se préparait à continuer tranquillement son dîner. Mais, immédiatement, lady Melbourne se rendit compte qu'il lui fallait aller prendre des nouvelles. Cela le rendrait populaire, cela le ferait bien voir du roi, et de toute façon, c'était une question de correction, il ne pouvait s'en dispenser. Il résista, elle insista, cajola et demanda la voiture. Il se décida enfin à partir de très mauvais gré. Mais minuit n'était pas sonné qu'il venait la remercier de son conseil. Certes, William, en apprenait autant à rester chez lui qu'à parcourir le monde et par-dessus le marché, son éducation de futur politicien se poursuivait.

La fréquentation de Holland House et de Devonshire House était très instructive aussi, et la sagesse qu'on y acquérait, plus délicieuse encore. Ces deux maisons représentaient, chacune dans son genre, l'apogée de la civilisation whig. En elles, tout ce qui la rendait digne de passer à la postérité, trouvait son expression la plus achevée. A Holland House, c'était l'aspect intellectuel, viril, qui dominait. Lady Holland était une femme divorcée ; elle avait abandonné son premier mari, sir Godfrey Webster pour s'enfuir avec lord Holland. En conséquence, bien qu'elle fût acceptée par le cercle accommodant de lady Melbourne et de la duchesse de Devonshire, les dames plus strictes ne la reçurent jamais, et la société que l'on rencontrait chez elle était surtout masculine. Tous les soirs, les messieurs avaient l'habitude de traverser les champs verdoyants de Kensington pour venir dîner à Holland House et y passer la nuit. Le séjour n'y était pas sans inconvénients. Il pouvait y faire un froid épouvantable, entre autres, et la table du dîner était toujours entourée par des convives si nombreux qu'il fallait s'arranger pour manger les bras collés au corps. De plus, lady Holland elle-même était, à bien des égards, une femme agaçante, capricieuse, autoritaire et terriblement égoïste qui cultivait délibérément d'innombrables manies qu'elle s'attendait à voir accepter par tous. Elle changeait ses invités

de place au milieu d'un repas, elle chassait ceux qui s'étaient mis de l'odeur, elle coupait la parole, elle prenait une crise de nerfs pour un coup de tonnerre, elle faisait appeler tout à coup dans son boudoir un étranger extrêmement gêné pour qu'il lui parle et la distraie pendant que son page, Edgar, à genoux devant elle et les mains glissées sous sa jupe, lui frictionnait les jambes pour soulager ses rhumatismes. Malgré cela, elle savait bien recevoir, sa conversation était intelligente, sans charme et agressive ; elle possédait la vitalité irrésistible qui anime et soutient une réunion. Cependant, c'était pour lord Holland que l'on allait chez eux. Avec ses sourcils noirs et broussailleux, la lourde silhouette de son oncle, Charles Fox — un de ses contemporains a dit : « Dans un gilet blanc, lord Holland a l'air d'un turbot qui se tiendrait sur la queue » — il possédait aussi la culture de ce dernier, sa *bonhomie* (1), l'exquise urbanité de ses manières. Il était peut-être un peu lointain — il fallait bien l'être pour vivre avec lady Holland — mais il semblait que cela fît ressortir davantage la bonne humeur imperturbable et contagieuse qui était le rayon de soleil illuminant toutes les réunions qui avaient lieu chez lui. Il est certain que la vie à Holland House avait un charme extraordinaire ; on disait qu'il n'y avait rien de comparable en Europe. Cela tenait pour une part à lord Holland, pour une part au cadre, à la majestueuse demeure du XVIIe siècle en briques rouges, avec ses pièces aux boiseries peintes, chargées de souvenirs historiques, cela tenait surtout à la conversation. Lady Holland se plaignait que seuls les hommes vinssent la voir, elle se plaignait presque de tout. Mais en réalité, c'est à cela que la conversation chez elle devait son caractère unique. C'est grâce à cela qu'elle était imprégnée de cette vigueur intellectuelle qu'on ne trouve généralement que dans les cercles exclusivement masculins. Le ton en était libre et plein de scepticisme, les sujets, sérieux et érudits. Les soirs, dans la longue bibliothèque, doucement éclairée l'hiver par les bougies, toute fraîche l'été de l'air qui passait sur les fleurs du jardin avant de pénétrer par les fenêtres ouvertes, se déployaient avec une aisance et une intensité qui n'auraient jamais pu être atteintes dans le tourbillon de la vie londonienne, la force, le raffinement et l'ampleur de la culture whig ; on passait de la politique à l'histoire, de l'histoire à la littérature, aux lettres de Mme de Sévigné, à la personnalité de Buonaparte ; et puis lord Holland faisait rire tout le monde en imitant lord Chatham — c'était un mime encore plus extraordinaire que le prince de Galles — et puis l'un ou l'autre soulevait un problème d'érudition et prenant un gros in-folio sur les rayons, vérifiait un renseignement. Les invités étaient tous remarquablement cultivés. Il y avait quelques *habitués* (1) : Mr. Allen, le bibliothécaire, érudit et péremptoire, les yeux étincelants derrière ses lunettes, toujours prêt à rompre des lances en faveur de l'athéisme, Sidney Smith, le plus humain des ecclésiastiques, pétillant comme un feu de joie de plaisanteries, de bon sens et d'éclats de rire tonitruants, le

(1) En français dans le texte.

sardonique Rogers, le spirituel Luttrell. Mais la plupart des sommités de l'époque s'y retrouvaient à un moment ou à un autre, hommes d'État, écrivains, artistes, étrangers de marque. Lord et lady Holland étaient toujours aux aguets pour découvrir de nouveaux talents et la réputation de William lui valut très vite une invitation. « William Lamb, un nouveau génie qui monte, dîne ici pour la première fois ce soir », note lady Holland dans son Journal en 1799. Il produisit la même impression que d'habitude, « plaisant, encore que très hautain » et plus tard « intelligent, et agréable ; il gagnera beaucoup lorsqu'il aura renoncé à son amour de la bizarrerie ». De son côté, il les appréciait fort. A Holland House, il découvrait une vie intellectuelle plus profonde que celle qu'il pouvait trouver chez lui. Désormais, chaque fois qu'il vint à Londres, il trouva le temps d'y venir faire une visite. Avec les années, il devint un *habitué* (1) en titre et la mort seule interrompit ces relations.

Malgré cela, on peut se demander s'il ne se plaisait pas encore plus à Devonshire House. Là, c'était l'épanouissement des aspects féminins de la civilisation whig. Le duc, guindé et timide, préférait agir à sa guise et ne se mêlait point aux invités ; aussi la vie mondaine, chez lui, gravitait-elle autour de la duchesse, de sa sœur lady Bessborough et de son amie lady Elizabeth Foster. Chacune, dans son genre, possédait un charme rare, surtout la duchesse ; belle, expansive, toute rayonnante d'une ardente douceur à laquelle nul cœur ne pouvait résister, elle semblait née pour éprouver et pour donner du plaisir. Du jour où elle eut atteint dix-huit ans, la grande maison qui regardait Green Park par-dessus sa cour d'honneur, fut le lieu où se réunissait tout ce que la société londonienne comptait de plus gai et de plus brillant. La vie n'y avait rien de l'ordre raisonné qui régnait à Holland House. Elle se passait au milieu d'un tourbillon éblouissant et confus de raouts, de bals, de parties de cartes, de billets écrits à la hâte, de lectures et de causeries entrecoupées. Mais elle était unique aussi, à sa manière. Il est bien rare, en effet, de trouver un vrai palais habité par une vraie princesse, une position sociale splendide et romantique occupée par des personnages aussi prestigieux qu'elle. De plus, à Devonshire House, les grâces étaient portées à leur point de perfection. C'était l'incarnation du XVIII[e] siècle exquis de Gainsborough, toute élégance aisée, regards langoureux et soiries aux teintes évanescentes. Son atmosphère était avant tout faite de personnalités. La conversation particulière aux dames de Devonshire House était conduite en *tête à tête* (1) dans un boudoir retiré, ou bien murmurée au coin d'un sofa dans l'animation et le mouvement d'une soirée ; ce qui en faisait l'agrément, c'était une gaieté charmante, une sympathie intime, une rapide intuition des nuances. Leur culture — car elles étaient cultivées aussi — allait avec tout le reste, c'était affaire d'enthousiasme et de sensibilité. Elles lisaient des poèmes, en écrivaient, écoutaient volontiers la musique, appréciaient l'analyse subtile des émotions et

(1) En français dans le texte.

des caractères, *la Nouvelle Héloïse, les Liaisons dangereuses.* En politique, elles en tenaient pour l'idéal, pour l'honneur, la liberté et le progrès. Par-dessus tout, elles prisaient la chaleur et la délicatesse de sentiment, elles abhorraient le cynisme, la vulgarité et la dureté. Tout le monde parlait doucement à Devonshire House, souriait souvent, riait peu, exprimait sa désapprobation si besoin était, par une allusion ou par une simple intonation. Leurs relations, moins sensibles, les critiquaient, prétendaient qu'elles étaient sentimentales et peu sincères, se moquaient de leurs expressions exagérées toutes parsemées de locutions françaises, de leurs inflexions roucoulantes, extasiées, « le ton traînant de Devonshire House ». Mais en réalité la duchesse et sa sœur, en tout cas, n'avaient absolument rien d'artificiel, au contraire. Elles semblaient affectées parce qu'elles étaient désinvoltes, une situation privilégiée leur avait toujours permis d'extérioriser leur naturel délicat et passionné avec une entière liberté. Impulsives, spontanées, sans frein, elles suivaient en toute chose l'humeur du moment, l'inspiration du cœur. Elles dansaient jusqu'à l'aube, jouaient avec frénésie, s'affligeaient ou se réjouissaient avec un égal manque de retenue. Chez elles, l'affection pour leurs amis, leurs parents, était toujours portée au paroxysme, tandis qu'elles s'abandonnaient à l'amour avec un mépris total des contraintes. L'amour était en vérité, leur vocation, le centre et le ressort de leurs vies. Depuis la prime jeunesse jusqu'au seuil de la vieillesse, les dames de Devonshire House avaient toujours une affaire de cœur en train, allant du flirt le plus léger au drame le plus atroce de la passion. Car leurs privilèges ne les préservaient pas de la souffrance. Comment cela eût-il été possible, d'ailleurs, emportées comme elles l'étaient par toutes les bourrasques du désir, et sans l'ombre de contrôle sur elles-mêmes? La vie du cœur ne donne pas le bonheur dans ce monde si rude. Elle compliquait singulièrement toute la vie de Devonshire House. Lady Elizabeth Forster, sans mari et sans argent, vivait grâce aux ressources de son esprit, et, plus intrigante que ses amies, était parvenue à être non seulement l'amie de la duchesse, mais la maîtresse du duc. Et bien qu'un tact toujours en éveil leur permît de vivre tous ensemble sans éclat notoire, la tension n'en était pas moins constante et encore aggravée par les vicissitudes des amours trépidantes de la duchesse. A la fois somptueuse et désordonnée, frivole et tragique, la vie à Devonshire House ne laissait pas un moment de détente à l'esprit ; sous la surface brillante, un tumulte d'aspirations ardentes et de jalousie, de drame et d'intrigue, d'espoir dévorant et d'impuissance accablée bouillonnait sans cesse. Mais la source de ses agitations était en même temps le principal secret de son charme. Car cela signifiait que cette vie était animée par ce trouble délicieux des sentiments qui est l'apanage des sociétés dont l'amour est la grande affaire. C'était l'amour qui insufflait son ardeur aux arts mondains que ses habitants pratiquaient avec une telle perfection, c'était l'amour qui parait l'atmosphère dont ils étaient baignés du doux éclat charmeur des sentiments romantiques et de la grâce voluptueuse.

Aussitôt, William s'y trouva dans son élément. Son tempérament et son goût pour la société féminine devaient l'un et l'autre le porter vers l'amour, et ses tendances naturelles avaient été encouragées par la tradition de sa famille. Nous savons qu'il avait eu déjà quelques aventures. Comme les autres jeunes gens de son groupe, il tenait la chasteté pour un état dangereux et il semble bien qu'il ait pris, fort tôt, des mesures afin de parer aux risques qu'elle présente. Mais ce ne fut jamais un *habitué* (1) en titre du *demi-monde* (1) de la Régence comme ses frères. Il était à la fois trop sensible et trop raffiné pour prendre beaucoup de plaisir à ses orgies bruyantes, de même qu'aux séductions tapageuses de ses sirènes. Raison de plus pour qu'il aimât Devonshire House. Et il l'aima. A côté de sa féminité profondément civilisée, même celle de lady Melbourne paraissait fruste ; tout ce qu'il y avait en lui de poésie et de délicatesse blasée se sentit attiré comme vers quelque chose qu'il avait toujours attendu. Ce n'était pas la duchesse elle-même qui lui plaisait si fort. A l'époque où il atteignait l'âge d'homme, les innombrables vicissitudes de son existence l'avaient déjà marquée, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même, mélancolique, absorbée, la silhouette empâtée. William la trouva bienveillante, mais distraite. Il ne succomba pas davantage aux charmes insinuants de lady Elizabeth Forster. Mais il fut aussitôt attiré par lady Bessborough, et il n'y a rien là qui puisse surprendre. Car, bien que sa puissance de séduction ne fût pas aussi irrésistible que celle de la duchesse à son printemps, elle était d'une qualité plus rare et plus durable. Ses lettres si captivantes, aussi bien que son portrait — avec son regard oblique, sa bouche amusée, pensive, son indicible distinction — proclament qu'elle fut une des créatures les plus exquises qui eussent jamais vécu, unissant la même générosité débordante que sa sœur et une délicatesse de sentiment que des années de vie dissolue ne purent ternir, à une intelligence brillante, toujours en éveil, à une instinctive subtilité née du cœur qui lui permettait de comprendre tous les états d'âme et les pensées de ses amis. Hélas ! ses dons ne lui apportèrent pas le bonheur, non plus qu'à la duchesse. Elle manquait de ces qualités plus solides qui font parvenir sans encombre les lady Melbourne de ce monde à la prospérité. Elle avait le cœur trop tendre, elle ne se maîtrisait pas assez pour pouvoir adopter une ligne de conduite ferme et s'y tenir, ni vis-à-vis d'elle-même ni vis-à-vis des autres, si bien que son existence se passa en une série d'aventures sentimentales qui la laissèrent brisée et qu'elle mourut perdue de réputation sans avoir pu satisfaire le plus cher désir de son cœur. « Il faut que j'écrive ce que je n'ose dire à personne » note-t-elle au soir de sa vie. « J'aurais honte si ce n'était pas si ridicule... à 51 ans je suis courtisée, adulée, je reçois des déclarations d'amour... pendant 36 ans, toute une longue vie, j'ai entendu et parlé ce langage, pendant 17 ans de cette vie j'ai aimé presque jusqu'à l'idolâtrie l'homme qui m'a sans doute le moins aimé parmi tous ceux qui

(1) En français dans le texte.

en faisaient profession, bien qu'autrefois j'en aie jugé tout autrement. » Lord Granville ! Elle lui avait consacré sa vie, elle l'avait aidé dans sa carrière bien qu'il lui fallût pour cela piétiner ses propres opinions politiques, elle s'était contrainte jusqu'à devenir la confidente de ses infidélités ; malgré cela, il ne l'avait jamais appréciée à sa juste valeur et finalement, l'avait abandonnée pour épouser sa nièce. Toutefois, cela ne devait se passer que bien des années plus tard ; quand William fit sa connaissance, lady Bessborough était encore enjouée. Il n'en fut jamais sérieusement amoureux, mais il se montra fort attentif auprès d'elle. A Londres, il fut bientôt établi qu'il faisait partie de sa cour de chevaliers servants attitrés. Il soupait constamment chez elle, à Cavendish Square, avec Sheridan, lord Holland et ses autres admirateurs, ou bien il faisait des séjours à sa villa de Roehampton où ils coulaient des jours délicieux tout aux promenades, aux conversations, aux lectures à haute voix. Un jour, à Brocket, il rencontra un autre membre de la famille. Toute une volée d'enfants en visite jouait dans la maison : les jeunes Devonshire et parmi eux, une petite créature menue, légère comme une elfe, avec des cheveux blonds tout bouclés, la fille de lady Bessborough, Caroline. C'était une enfant extraordinaire : parfois, diablotin déchaîné, elle galopait à travers champ sur un cheval monté à cru, l'instant d'après elle discourait sur la poésie ou la politique comme une femme de 40 ans, tout son être vibrant d'une vitalité intense qui subjuguait son entourage quel qu'il fût. Précocement sensible aux influences ambiantes, l'amour la préoccupait beaucoup. Les yeux noirs de William et son morceau de concours sur le progrès qu'elle avait si souvent entendu vanter lui semblèrent en faire un objet tout à fait digne de son choix ; elle s'en éprit violemment. Lui, de son côté, la trouva très attirante. Elle flattait le goût qu'il avait à la fois pour les petites filles et pour les personnalités divertissantes. Par moments, tandis qu'il écoutait, à demi allongé dans un fauteuil, le torrent de son bavardage charmant, inattendu et insolent, un intérêt plus sentimental se mêlait à son amusement. Dans quatre ou cinq ans, elle promettait d'être une perfection, plus irrésistible parce que plus originale encore que sa mère. Des visions d'avenir infiniment séduisantes passaient, fugitives, devant ses yeux rêveurs. « Parmi toutes les jeunes filles de Devonshire House » remarqua-t-il, mi-rieur, mi-sérieux à un de ses amis « c'est celle-là qu'il me faut. » En attendant, il avait 21 ans, elle en avait 14, et il lui fallait terminer ses études. En 1799, ses quatre années de Cambridge s'achevèrent, mais lady Melbourne trouvait que ce n'était pas encore suffisant. L'aristocratie whig était très exigeante pour l'instruction. Elle envoyait couramment ses enfants faire leur tour d'Europe après la fin de leur scolarité. Mais durant les guerres napoléoniennes, cela n'était plus possible, aussi la mode s'établit-elle d'envoyer les jeunes nobles dont l'intelligence semblait capable de s'orner davantage dans l'une des universités du nord qui étaient réputées à l'époque, pour être à l'avant-garde de la pensée philosophique et scientifique. Dans le courant de l'hiver de 1799, William et Frédéric se rendirent donc à Glasgow

pour y passer deux ans ; ils y logèrent chez un philosophe distingué, le professeur Millar. Quel contraste extraordinaire avec le luxe et le raffinement de la société qu'ils venaient de quitter! Graves, studieux et provinciaux, les commensaux efflanqués du professeur Millar partageaient méthodiquement leur temps entre d'austères délassements et des études assidues. Cependant, les Lamb se jetèrent dans cette vie si nouvelle avec leur habituel entrain teinté d'ironie. « Dans cette maison, il n'est question que d'études », écrit Frédéric à sa mère. « Mais, au dehors, il y a tout autant de paresse, d'ivrognerie etc... que dans la plupart des universités. Le matin, nous déjeunons à neuf heures et demie, mais je suis réveillé par un mathématicien, bête, stupide et lourdaud qui me sort du lit à huit heures. Durant la journée, nous sommes rarement hors de la maison ou des salles de conférences pendant plus d'une heure, après le souper, qui se termine à onze heures passées, nous continuons généralement à travailler jusqu'à deux heures, ou presque. Nous avons congé le samedi et le dimanche ; le lundi, ce sont les interrogations sur les conférences de Millar. Millar lui-même est un joyeux luron et le plus madré renard que j'aie jamais vu. Toutes les dames ici sont affligées d'une démangeaison de briller en philosophie et en science et je n'ai encore jamais eu l'occasion de rencontrer un pareil assemblage de buses. William leur cite des vers toute la journée, mais je ne crois pas qu'il ait encore produit grande impression. » Réciproquement, ni elles, ni le lieu où il vivait, ne firent une profonde impression sur lui. « La ville est abominable, c'est une des plus sales que j'aie jamais vues, » dit-il. « Quant à la société et aux manières, je ne crois pas qu'elles diffèrent beaucoup de celles qu'on peut trouver dans n'importe qu'elle petite ville de province. » Cependant, il se mit en devoir de tirer tout le parti possible des quelques compensations qui s'offraient à lui dans son nouvel entourage. Il dîna en ville chez les négociants de l'endroit où il apprécia vivement l'habitude locale de servir le cognac avec le repas, il donna libre cours à sa passion de la controverse dans un club d'orateurs où l'on remarqua ses « répliques étincelantes et caustiques » et il se plongea dans l'étude de la pensée philosophique du professeur Millar. Si bien que lorsqu'il vint en vacances à Londres, il ne parlait que de cela. Lady Holland en fut mécontente et lord Egremont qui prenait à sa carrière un intérêt nettement paternel, ne cacha pas son inquiétude. Il estimait que ce serait terrible si William devenait un doctrinaire pédant. Lady Melbourne fit part de ces craintes à William qui les écarta aussitôt. En vérité, personne n'avait moins de dispositions que lui pour devenir un doctrinaire. De plus, enrichi comme il l'était de toute l'expérience pratique de l'humanité acquise à Melbourne House, il n'était nullement impressionné, sauf pour les sujets purement intellectuels, par le dogmatisme naïf et péremptoire de l'intelligentsia bourgeoise avec laquelle il était en relation. La vie lui avait appris — c'est l'avantage de se trouver au cœur des événements — à ne jamais séparer la pensée de l'expérience, à juger les théories d'après leurs incidences pratiques. Ses opinions politiques étaient peut-être un peu

extravagantes, il n'en savait pas moins que les hommes d'Etat sont des êtres humains et non l'incarnation des institutions. Par conséquent, il écoutait aimablement ses compagnons, mais dans son for intérieur, il les jugeait avec une ironie qui n'aurait pas manqué de les déconcerter s'ils l'avaient soupçonnée. « Aucun lieu n'est parfait » dit-il à lady Melbourne, « et la vérité c'est que les universités écossaises ont tout ce qu'il faut pour rendre un homme vaniteux, suffisant et pédant. C'est évidemment ce qui se produit quand on étudie beaucoup... Nous avons deux jeunes gens à la maison qui s'imaginent que chacun d'eux est plus sage que Platon et Aristote mis ensemble et qui demandent d'un air dubitatif et dédaigneux si Pitt est vraiment un bon orateur ou si Fox connaît bien la politique. Cela leur passera avec le temps quoique, tout de même, l'un d'eux ait 23 ans et qu'il ait séjourné en France depuis la Révolution... l'autre est un Irlandais qui a mon âge environ ; il ne savait rien avant de venir ici l'an dernier, et pense par conséquent, que personne ne sait rien en dehors d'ici... On ne peut pas avoir à la fois les avantages de l'étude et ceux de la connaissance du monde. Ce qu'il faut, c'est que ni l'un ni l'autre ne prenne trop d'emprise sur nous et pour y parvenir, le mieux est de changer souvent de lieu, de société et de compagnons. »

Ces mots témoignent d'une rare maturité de jugement chez un jeune homme de 21 ans. Et William était vieux pour son âge. Lady Melbourne, le voyant arriver à Londres pour jouer enfin sur la scène du monde le rôle actif auquel elle l'avait préparé avec tant de soin, put se dire que sa besogne était accomplie. Elle avait bien des raisons d'en être satisfaite. Dans l'ensemble, il était tout ce que d'après elle, un jeune homme devait être : élégant, agréable, assuré. Peut-être un peu trop assuré : William n'avait rien perdu de l'intransigeance de sa jeunesse, il proclamait toujours trop haut son mépris de la bêtise. Et ses manières laissaient à désirer. « Bien que je tienne votre habileté en très haute estime » écrit-elle à lady Holland, au sujet de ses fils, « je crois que même pour vous, ce serait une tâche bien malaisée que de leur donner ce qu'on appelle un vernis. » Cependant lady Melbourne, comprenait fort bien son mépris et les manières, pour elle, avaient beaucoup moins d'importance que la position qu'elles exprimaient. La position de William lui semblait tout à fait satisfaisante. Le contraire eût été assez étrange, car c'était, à peu de chose près, la même que la sienne. Son esprit malléable n'avait pas pu résister à l'influence d'une doctrine inculquée de façon aussi continue et aussi persuasive. William avait remarqué très tôt que s'il était en désaccord avec sa mère, c'était généralement à lui que les faits donnaient tort. « Ma mère était la femme la plus sagace que j'eusse connue » disait-il souvent, plus tard « tant qu'elle a vécu, elle m'a maintenu dans le droit chemin ». Son cynisme ne le rebutait pas. Les jeunes gens intelligents aiment le cynisme quand il est présenté sous des dehors agréables. Ils se sentent grâce à lui hardis et avertis à la fois, il les persuade de leur supériorité vis-à-vis du troupeau timide et crédule de l'humanité moyenne. Comme celles

de lady Melbourne, les conceptions de William étaient réalistes et rationnelles, il appréciait beaucoup les plaisirs du monde et très peu ses habitants ; il était résolu à s'adapter sans intransigeance à la vie afin de la passer de manière aussi agréable que possible et sereinement convaincu que les idéalistes — les Whigs de Fox étant toujours mis à part — étaient des imbéciles ou des hypocrites. Avec l'exubérance de la jeunesse, il exprimait ces opinions plus catégoriquement qu'elle ne l'eût fait. « Je n'aime pas les dissidents » lui déclara-t-il, « ils sont plus zélés et par conséquent plus intolérants que l'Église établie. Leur seul but est d'atteindre à la puissance. S'il faut que nous ayons une religion d'État, qu'elle soit au moins tiède, et indifférente... La tolérance est le seul principe valable et juste, et j'entends la tolérance envers toute opinion qui puisse jamais être professée. » Lady Melbourne n'avait pas l'habitude de généraliser ainsi, elle avait une façon très simple de montrer quelles étaient ses opinions religieuses : elle n'allait jamais à l'église. Mais elle aurait approuvé sans restrictions les paroles de William.

Et malgré tout, elle n'était pas complètement satisfaite de son œuvre. Les opinions, le comportement de son fils ne laissaient rien à désirer, mais il y avait, dans son caractère, des facettes qui la déconcertaient, ce que dans ses rares moments d'impatience, elle appelait « sa paresse et son égoïsme. » Les mots n'étaient peut-être pas très justes, mais ils avaient un sens. Cachée sous l'apparente docilité de William, une force latente défiait lady Melbourne. Cette force résultait d'une tendance opposée de sa personnalité. L'éducation l'avait refoulée, mais sans pouvoir la faire disparaître. Le romantique et le philosophe se heurtaient toujours dans les profondeurs de son subconscient, influant sur ses réactions, compromettant son équilibre. De temps en temps, ils remontaient à la surface et les interlocuteurs les entrevoyaient, dans le cours de la conversation, car il lui arrivait de fondre brusquement en larmes, ou de se laisser aller à des élans d'enthousiasme capricieux. Plus significatifs encore les mouvements de révolte qui, de loin en loin, le dressaient contre son entourage familial. Il n'y avait pas là de quoi surprendre. Malgré ses charmes, la vie à Melbourne House avait un fort vilain côté. Son animalité cruelle, son utilitarisme avide ne pouvaient que blesser une âme sensible. D'ailleurs, dans cet âge où l'on avait son franc-parler, personne ne l'ignorait. Un ami de George Lamb lui cria, au plus fort d'une querelle entre étudiants, à Cambridge : « Ta mère est une putain. » George l'étendit par terre d'un coup de poing, mais il ne pouvait pas ignorer que l'insulte contenait une part de vérité. William dut s'en rendre compte de bonne heure aussi. Et bien qu'en théorie, il ne prisât guère la chasteté, lorsqu'un garçon sensible apprend une telle chose sur le compte de sa mère, cela ne peut manquer de le troubler, surtout si, comme William, son tempérament le porte à ressentir vivement le charme de l'innocence. D'autre part — et là, tous ses frères étaient de son avis — il était irrité par l'âpreté des ambitions que lady Melbourne nourrissait pour ses enfants ; ils proclamaient véhémentement qu'ils désiraient conduire leur carrière à leur gré. William aimait

moins encore la cruauté de ses sarcasmes et avec la franchise habituelle à leur famille, il le lui dit : « Tout le monde a des travers dont aucune quarantaine ne peut débarrasser, » lui écrit-il. « Il faut se résigner à les supporter, il n'y a pas d'autre solution... quant à la façon qu'a Lewis de les redresser à force de railleries — et, soit dit en passant, vous avez parfois tendance à l'imiter — cela ne fait que les ancrer davantage et par-dessus le marché, la personne ainsi ridiculisée se met à vous haïr. » Le ton de cette réprimande est amère. En fait, aucune de ces causes d'irritation n'était bien grave en elle-même. Mais elles s'accumulaient en lui pour créer un secret malaise qui est la preuve la plus flagrante de son déséquilibre intérieur. Son état d'esprit lorsqu'il sortit de la prime jeunesse était tout à fait insolite pour un homme de son âge. Sauf en politique, il était résolument partisan de la prudence, de l'inaction et de la tolérance résignée. Il était joyeux, mais pas optimiste. Sous ses dehors imperturbablement sereins, il cachait les germes d'un désenchantement précoce.

Ses premiers contacts avec le monde avaient encore accentué cette tendance. La société whig était très divertissante, mais elle n'incitait pas aux illusions sentimentales. Même la vie à Devonshire House avait son revers ; à Carlton House et dans *le demi-monde* (1) c'était le revers qu'on voyait le plus. Lorsque William y pénétra, il conservait encore quelques lambeaux de l'idéalisme ingénu de la jeunesse. Il les perdit bien vite, et il en souffrit. Une fois, saisissant une plume, il épancha ses sentiments dans des vers à un ami :

Une année a passé — une année de joies et de peines —
Depuis que nous avons rejeté loin de nous le nom d'enfant,
Ce nom que, dans quelque heure sombre de l'avenir,
Nous regretterons en soupirant de ne pouvoir reprendre.
Inconnue la vie, inconnues les dispensations de la Fortune
Nous nous sommes lancés dans le monde, avec toutes ses angoisses,
Ces angoisses dont les affres, d'ici l'an nouveau,
Je le sais, je le sens, ne seront pas les dernières.
Mais nous acclamions l'aurore éclatante de notre liberté
Et nous rejetions le joug si longtemps supporté;
Ivres des joies que peut donner la pensée,
Et la pensée seule, dit-on, nous commençâmes à vivre,
Avec une capricieuse fantaisie, les charmes brillants du plaisir,
La force généreuse du vin, et les bras caressants de la beauté
Toutes ces joies attendues allaient naître sous nos pas
Et jamais l'aile de la tristesse ne nous effleurerait.
Hélas! bientôt, trop tôt, c'est toute la vérité qui se dévoile,
Trop tôt apparaît ce théâtre de lumière et d'ombre mêlées!
Nous voyons que ceux qui goûtent toutes les délices
Connaissent aussi toutes les détresses;
Qu'à chaque instant une nouvelle misère naît;
Que chaque heure, quelque part dans le monde, est une heure de deuil

(1) En français dans le texte.

L'œuvre du malheur n'est jamais achevée,
Et la plainte de la souffrance monte avec le soleil.
Bien heureux si, à l'éveil radieux de notre virilité,
Nous n'avons pas tout à fait oublié l'enfant candide;
Si, en perdant ce nom, nous n'avons pas perdu
Quelque vertu du cœur, plus merveilleuse encore,
La douce bonté, la sincérité loyale,
La généreuse droiture de la jeunesse pleine de foi,
Et ce cœur tendre que les hommes appellent faiblesse,
Qui accueille toute parole et y croit.
Auprès de la flamme ardente de ces vertus, combien pâles et morts
Sont les tristes dons de l'esprit.

Il se laissait rarement aller à de tels états d'âme et personne, dans la société ne semble les avoir remarqués. Mais ils laissaient des traces ; son malaise persistait et s'en trouvait accru.

En vérité, il avait sujet d'être mal à l'aise. Bien qu'elle ait amorti leur choc, l'éducation n'avait rien fait pour concilier ces deux tendances opposées de sa nature. Si une partie de lui-même était toujours attirée par l'idéal, le romanesque, l'autre partie n'ignorait pas que, dans la réalité, l'intérêt personnel et les satisfactions matérielles étaient les plus puissants ressorts du monde. A mesure que les années passaient, le conflit était encore compliqué du fait que ses sympathies de cœur et d'idéal entraient en lutte. Les êtres qui lui étaient les plus chers étaient tous contre l'idéal. Cependant, il continuait à suivre l'appel de son imagination avec autant de véhémence qu'auparavant. Il était dans une impasse.

Cela ne le tourmentait pas beaucoup. La vie était agréable, il savait s'adapter. De plus, par degrés insensibles, il était parvenu à un mode de pensée et d'action grâce auquel il pouvait esquiver les conséquences les plus inquiétantes de ces contradictions. Il ne brisa pas son élan instinctif vers l'idéal, il y avait en lui une intégrité rebelle qui le rendait incapable de nier ce qu'il ressentait profondément. Mais il abandonna moins encore le réalisme pour suivre l'appel de son cœur. D'abord, il aurait trouvé cela très sot : la raison lui disait que le point de vue de sa famille était juste. De plus, entrer directement en conflit avec lui aurait entraîné des scènes et il les avait en horreur. Déjà lorsqu'il était à Eton, il trouvait parfaitement insensé de prendre une attitude de défi au risque de se faire rosser. Par conséquent, il fit comme à Eton, il transigea ; il adopta une position de neutralité désinvolte qui lui permettait de jouir du monde dans lequel il vivait tout en évitant celles des activités qui blessaient le plus violemment ses sentiments. Il se refusa à l'ambition, à la lutte sordide pour les places et le pouvoir, il conduisit sa vie privée suivant les règles les plus strictes de la délicatesse et de l'honneur et il dit toujours sa façon de penser sans tenir compte de l'opinion publique. Par contre, il s'apprit à tolérer les opinions des autres, il vécut la vie qu'on attendait de lui et concentra surtout ses affections et ses intérêts sur les plaisirs qu'il pouvait trouver dans son cercle de famille. La vie de société, les affaires publiques retinrent de plus

en plus son attention, tandis que ses émotions étaient presque exclusivement consacrées à ses affections personnelles. Ces dernières permettaient en quelque sorte aux deux aspects de sa nature de s'accomplir. L'amour pour un être vivant, c'était à la fois quelque chose de réel et de romanesque. Il devint le ressort le plus puissant de sa vie. Quant au reste, bien qu'il se laissât volontiers aller à philosopher, il ne croyait pas qu'il eût une valeur quelconque. En pensée, c'était un sceptique, en action, un hédoniste. Mettant de côté les problèmes graves, il jouissait sans arrière-pensée du présent et se prenait aussi peu au sérieux qu'il le pouvait. C'était fort bien pendant un temps. Il était facile de réussir dans le rôle d'un hédoniste en 1800, au sein de la société whig, si l'on était aussi recherché et aussi gai que William. Sa faculté d'adaptation lui rendit les mêmes services que pendant ses années d'école : il continua d'être heureux. Mais il n'en paya pas moins ce bonheur très cher. Son équilibre intérieur était précaire. La dissonance fondamentale qui subsistait en lui mettait en péril l'harmonie de l'ensemble. Ce sentiment d'insécurité était augmenté par le fait que son éducation avait faussé son jugement. Malgré toute sa sagacité et son affection, il est dommage que lady Melbourne eût été sa mère. La conception de la vie du jeune homme, stable, devait reposer, en partie du moins, sur ses sentiments idéalistes. Les opinions de lady Melbourne et plus encore son exemple l'incitaient à s'en méfier. Avec ses façons discrètes et habiles, elle était parvenue à discréditer les meilleurs sentiments de son fils aux yeux de ce dernier. Et même s'il ne se rendait pas compte de ce qui le causait, il éprouvait constamment une impression de malaise.

La philosophie qu'il avait adoptée pour faire face aux difficultés de sa position ne lui valait rien non plus. Il n'est pas naturel d'être matérialiste à 23 ans quand on est tout vibrant de sentiments idéalistes. Et les efforts que William était obligé de faire pour demeurer sceptique et résister à l'impulsion de sa nature, provoquèrent en lui une sorte de refoulement. Il adopta entre autres une attitude de défense beaucoup trop marquée. Peu en sécurité dans son petit ilôt de neutralité quiète, le désir de le protéger contre toute invasion devint une obsession. Son horreur des ennuis se fit de plus en plus forte et il en vint à consentir pratiquement n'importe quel sacrifice pour éviter une scène désagréable, pour reculer une décision difficile. Son attitude vis-à-vis de ses proches s'en trouva même modifiée et cependant il attachait un prix immense à ces rapports. Bien que toujours parfaitement prévenant et généreux pour les petites choses, la pensée de s'écarter par affection ou par amour de la ligne qu'il s'était tracée, ne l'effleurait même pas ; il eût encore moins consenti à prendre la responsabilité de guider quiconque dans la vie. Une politique éclairée de « vivre et laisser vivre » était celle qu'il avait adoptée pour ses relations sociales.

Mais, il y avait plus grave ; son éducation eut un effet capital et désastreux sur lui. Elle entrava le développement de ses facultés les plus précieuses, de ses facultés intellectuelles. La nature l'avait

destiné à devenir ce phénomène rare : un observateur philosophique de l'humanité. Son détachement et sa curiosité, son honnêteté et sa perspicacité son sens de la réalité, et sa puissance de généralisation, tout cela se combinait pour former une intelligence qui, sans en avoir peut-être la qualité exceptionnelle, était du même ordre que celle de Montaigne ou de sir Thomas Browne, l'intelligence du botaniste qui, dans la jungle touffue des hommes et de leurs pensées, explore, observe, classifie. Mais pour être un penseur, il faut croire à la valeur de la pensée désintéressée. L'éducation de William avait détruit cette croyance avec toutes les autres et, ce faisant, avait brisé le ressort qui aurait mis en branle son énergie créatrice. L'étincelle qui aurait dû embraser le foyer ne luit jamais, si bien qu'à aucun moment il ne se sentit porté à faire les efforts nécessaires pour discipliner ses démarches intellectuelles, pour organiser ses réflexions décousues en un système de pensée cohérent. Il avait étudié bien des matières, mais aucune à fond ; ses idées étaient originales mais fragmentaires, éparpillées, elles manquaient de maturité. Cette absence de système signifiait, de plus, qu'il ne replaçait jamais ses connaissances et ses conceptions en ordre, selon une échelle des valeurs dûment choisie. Si bien que dans les recoins obscurs et encombrés de son esprit, l'or et le clinquant se trouvaient pêle-mêle : à côté de pensées fraîches et neuves traînaient des contradictions, des truismes et les restes des préjugés conventionnels de son rang et de sa situation. Même son scepticisme n'était pas logique : bien qu'il contestât la valeur de la vertu, il ne contesta jamais celle qui s'attache au vrai gentleman. Comme tant d'aristocrates, c'était un amateur.

Son hédonisme l'encouragea encore dans cette voie, car il le conduisit à suivre une ligne de pensée tant que cela lui était agréable et pas un instant de plus. Il refusa de s'assujettir à une discipline intellectuelle ingrate. D'ailleurs, la vie qu'il menait était trop remplie de délicieux plaisirs. Si la lecture ou la réflexion l'ennuyait, il y avait toujours une réception qui l'attendait et où il pouvait être parfaitement heureux, sans le moindre effort. De telles tentations étaient bien fortes pour un homme élevé dans l'atmosphère insouciante et désordonnée de Melbourne House, où personne n'était jamais tenu d'être méthodique ou consciencieux, où il se passait toujours quelque chose d'amusant. Si dans un tel lieu, la vertu était bien difficile à acquérir, le goût du plaisir venait tout seul.

Il suffisait de regarder autour de soi pour le satisfaire.

En vérité, c'est là qu'était le danger. A 21 ans, William était déjà un spectateur ; un spectateur plein d'entrain, à l'esprit vif, sensible à tous les frissons, à toutes les plaisanteries du drame, mais un peu à l'écart, sans aucun désir impérieux de s'y mêler lui-même. Il avait fait la paix avec le monde à des conditions avantageuses mais, néanmoins, c'était le monde qui avait remporté la première manche. Doué par la nature d'une des intelligences les plus remarquables de sa génération, il courait le risque de finir dans la société whig comme un homme à la mode charmant et inutile parmi tant d'autres.

C'était un risque, mais non pas une certitude : le caractère de William avait pris forme, mais il n'était pas coulé encore dans son moule définitif. Et les éléments rebelles bouillonnaient toujours en lui, cherchant une issue. Par moments, ainsi que nous l'avons vu, ils éclataient dans sa conversation : son idéalisme inspiré par Fox résonnait encore, sonnerie de cuivre discordante dans l'harmonie sinueuse de son scepticisme ; même son arrogance intellectuelle était le signe d'un esprit qui ne se résigne pas encore à accepter la vie telle qu'il la voit autour de lui. Des circonstances différentes, l'impulsion d'une nouvelle influence, et il y avait encore une chance qu'il puisse retourner la situation et dominer le monde, une chance que son énergie créatrice, rassemblant ses forces, brise les inhibitions provoquées par l'éducation et se rue à son accomplissement.

Il y avait encore une chance.

David Cecil

(Traduit de l'anglais par Denise Meunier)

RÉPONSE A JEANNE SANDELION

S'il faut en croire Jeanne Sandelion, et le livre qu'elle vient de faire paraître (1), les journaux auraient affirmé qu'elle s'est reconnue dans le personnage d'Andrée Hacquebaut, des *Jeunes Filles*. A l'époque où ce roman parut, j'ai dit ce qui en était : que, pour créer le personnage d'Andrée Hacquebaut, et ses lettres, j'avais travaillé d'après quatre modèles différents.

Quoi qu'il en soit, Jeanne Sandelion a assuré à Andrée Hacquebaut une « défense » qui est un des chapitres les plus brillants de son livre, parce que c'est une défense passionnée. Défense passionnée, défense inspirée. Mlle Sandelion y enfourche non le fameux « hippogriffe » nuptial, terreur de Costals, mais le manche à balai, sur lequel elle s'élance et bientôt batifole en pleines nuées, où j'ai, pour ma part, grand'peine à la suivre.

Mlle Sandelion cherche très curieusement à démontrer que le sadisme qu'elle prétend voir en Costals, à l'égard d'Andrée, « prouve que son indifférence pour Andrée n'est que relative : l'indifférence n'a pas cette cruauté, » et que le sentiment qu'elle lui inspire est plus riche que celui qui attache Costals à Solange, sa maîtresse et fiancée. « C'est l'envers d'un amour, écrit-elle. Ou la rage de ne pas l'éprouver. » En somme, Costals est un pauvre type — « Qu'il ne pleure pas sur elle, mais sur lui-même ! » — qui voudrait bien aimer Andrée, mais qui ne peut pas. Et cependant ce non amour est encore plus fort que l'amour qu'il croit éprouver pour Solange. Étrange façon, art tout féminin de retourner et d'embrouiller les situations

(1) Jeanne Sandelion, *Montherlant et les femmes*. Éd. Plon.

les plus claires ! Nous les retrouverons un jour chez Mlle Andriot, de *Celles qu'on prend dans ses bras.*

A voir l'estime et l'admiration vibrantes que Jeanne Sandelion porte à Andrée Hacquebaut, comment s'étonner que des journalistes l'aient identifiée à une héroïne qui est pour elle une vraie âme-sœur? Saisie de quelque chose qui ressemble à un saint délire, elle s'écrie, des lettres d'Andrée : « Ces admirables lettres, certaines dignes, oui, de l'immortalité ; dignes de la Religieuse portugaise et de Julie de Lespinasse ! » Et, d'Andrée elle-même : « Quelle noblesse est la sienne ! » Elle voit en Andrée une incarnation de Lilith : Lilith est, paraît-il, « l'égale d'Adam, celle en qui il redouta la rivale et dont il ne voulut pas, suppliant le Seigneur de lui donner une compagne plus asservie et moins sagace. » Car l'argumentation de Jeanne Sandelion sous-entend toujours qu'Andrée est, en beauté comme en intelligence, l'égale de Costals, et qu'au fond il en est dépité.

C'est qu'il faut, coûte que coûte, avoir le beau rôle, reprendre le beau rôle. Ainsi nous apprenons même qu'Andrée, dédaignée et ridiculisée dans le roman, aura de magnifiques revanches dans la vie. « Nous savons bien, écrit Jeanne Sandelion, qu'elle aura connu le grand, le noble amour dont elle rêvait. » Mais non, comment diable le saurions-nous?

L'étude sur Andrée finit par cette conclusion : « C'est à se demander si Montherlant n'a pas voulu, sciemment, incarner en Costals l'absurdité des humains ! » Et pourquoi? Parce que, « quand Costals rencontre la créature si visiblement créée pour lui (...), il ne sait pas la reconnaître ; bien pis, il la bafoue et la repousse, et s'en va chercher cette insipide Solange (...) O stupidité du mâle Costals, buté sur ses désirs, allant aux belles fleurs comme un bourdon aveugle et ne sachant trouver le miel là où il est (...), sur les lèvres d'une femme sans beauté, que le bonheur eût rendue belle. »

On lit cela, et on songe à Mme de Staël traînant Napoléon dans la boue, puis s'écriant pour finir : « Ah ! s'il avait voulu m'épouser ! » (rapporté par Roederer).

Hélas, Jeanne Sandelion, souvent par ailleurs si clairvoyante, s'aveugle aussitôt qu'il s'agit des *Jeunes Filles.* Pourtant la situation est bien simple, mais, cette situation,

l'auteur ne la regarde jamais en face. On ne fait pas sa maîtresse d'une femme qui, fût-elle jolie, vous déplaît physiquement (ou alors il faut être un drôle de vicieux). On peut avoir pour elle de la sympathie ou de l'amitié, mais cette sympathie ou cette amitié se cabrera et tournera à l'humeur quand la femme demandera autre chose que cela seul qu'on peut lui donner, demandera de l'amour et tout ce qui s'ensuit. Mlle Sandelion accuse Costals d'être incohérent et hypocrite avec Andrée, sans jamais paraître se rendre compte qu'une partie de ce qu'il lui dit est un tissu de blagues, et de blagues sans nul doute peu cohérentes entre elles, puisqu'il dit tout ce qui lui passe par la tête, son seul but étant de lui épargner la plus cruelle des blessures, qui serait de connaître la vérité.

Autre chose. Jeanne Sandelion met sans cesse en valeur la nostalgie qu'a Andrée d'une *fraternité* avec Costals. Elle cite tous les mots d'Andrée à Costals : « Je suis votre ami (ami au masculin)... » « Cette fraternité mystérieuse (...) Un frère très grand et très illustre, mais un frère malgré tout ». « Je suis votre frère. » Oui, seulement, ce frère est amoureux de Costals, veut coucher avec lui, s'offre à lui en long et en large : si c'est un frère, c'est un frère abusif. Mais la femme veut gagner sur les deux tableaux. Elle prétend être traitée en copain, « pas de fadaises ! », mais dans le même temps vous rappelle aigrement que vous ne lui offrez jamais de fleurs. Ici encore nous retrouvons Mlle Andriot.



Les intentions amicales et l'honnêteté de Jeanne Sandelion sont certaines. Pourtant, la lisant, je reste souvent rêveur : est-ce de moi qu'elle parle? Ainsi donc j'ai été impuissant à trouver l'amour total et durable, je n'ai « jamais mêlé l'âme à mes ébats amoureux », etc... Mais enfin, qu'en savent-ils, ces gens si péremptoires touchant une vie privée dont ils ne connaissent rien, ce qui s'appelle rien? C'est un spectacle comique que celui de toutes ces dames qui, comme l'héroïne de *Celles qu'on prend dans ses bras*, mettent avidement l'œil à la fissure pour voir ce qui se passe dans une vie

privée — dans une alcôve, — et, quand elles n'ont rien vu, inventent ; à moins, mieux encore, qu'elles ne fassent état de *confidences* que vous leur auriez faites, confidences inventées elles aussi de toutes pièces. (Je ne songe pas ici à Mlle Sandelion. A la différence des modèles de Mlle Andriot, Mlle Sandelion n'est ni mythomane, ni menteuse, ni perfide.)

« Si nous vous dénions ceci et cela, me diront peut-être ces dames, c'est que nous ne le trouvons pas dans votre œuvre ». D'abord, voire ; lisez mieux. On se fait d'un auteur une idée simplifiée et toute dans un certain sens, d'ailleurs fondée sur des textes. Mais ces textes ne sont pas seuls, et on ne lit que des yeux, on lit sans s'y arrêter d'autres textes moins voyants, moins nombreux ou moins longs, qui s'ouvrent de la façon la plus nette dans une direction tout autre.

Et puis, quand il n'y aurait pas ces derniers textes, pensez-vous que tout soit dans une œuvre? Si une vie est un peu pleine et va vite, l'œuvre est toujours en retard sur cette vie.

A côté des affirmations où Jeanne Sandelion — et bien d'autres avec elle — se trompent, en ne voyant pas ce qui est, il y a les affirmations qui découlent d'un autre principe : on voit bien ce qui est, mais on le juge, et je prétends qu'il n'y a pas à le juger.

Tout le long de son livre, Jeanne Sandelion ne pardonne pas à l'auteur ou à son héros (identifiés ici, justement) de préférer un type de femme qui n'est pas celui qu'elle préfère, elle. A vingt reprises est stigmatisée l'aberration de Costals (ou de votre serviteur), assez anormal pour aimer — et n'aimer que — les femmes très jeunes, jolies, peu farouches, sans prétentions, ni de coquetterie, ni intellectuelles, enfantines : daube-t-on assez sur le lapin en peluche de Solange, et l'attendrissement qu'il provoque chez le « cynique » Costals ! Voila encore une scène comique, aristophanesque. Devant l'assemblée des femmes, nous devons venir nous expliquer, justifier nos goûts sentimentaux et sensuels. Quoi donc ! sont-ce des goûts que la morale, que les lois condamnent? Non, ce sont les goûts les plus raisonnables, les plus sains, les plus répandus. C'est à peu près comme si nous étions sommés furieusement de nous disculper du fait que nous préférons le bourgogne au bordeaux.

Il ne s'agit pas que de type physique. Accusé, levez-vous ! Vous n'avez pas ressenti le besoin « d'une sorte d'ange gardien terrestre, (vous) étayant aux heures chancelantes ». Vous avez « été impuissant — volontairement, semble-t-il — à créer un amour ». « Vous n'avez pu trouver ni un amour ni un Dieu. » Vos héros « arrivent toujours à une impasse, à un pont qui mène les autres à une contrée merveilleuse, pleine de richesses, mais qu'eux ne franchissent jamais » (cette contrée merveilleuse est sans doute le pays des femmes qu'ils ne désirent pas, pense l'accusé, riant sous cape, mais gardant son sérieux, crainte d'être écharpé). Quelle différence il y a entre vous et Dieu, « qui, Lui, s'est donné aux hommes, et s'y donne éternellement ! » (l'accusé opine du bonnet : il reconnaît sans difficulté qu'il y a une grande marge entre lui et Dieu). Pour tout cela, accusé, nous concluons que vous êtes un pauvre type, et nous vous condamnons à être exposé au pilori sous un écriteau portant la mention : « Ma vie, sur le plan humain, a été un échec. »

L'accusé, qui est un peu simple, trouve que toute cette histoire reste toujours, en définitive, une histoire de bourgogne qu'il est défendu de préférer au bordeaux. Mais il trouve aussi qu'après tout il s'en tire à bon compte, parce que le procureur Sandelion a demandé les circonstances atténuantes, pour cause de « génie ». Ce mot de génie arrange l'affaire *in fine* : quelle pilule ne goberait-on pas, dorée de génie ! Et l'accusé, sa peine purgée, s'en retourne mener une vie qui ferait rêver l'assemblée des femmes, si elle pouvait l'y voir. Les insanités que disent sur vous les gens vous entourent d'épaisses fumées. Ce sont elles, ô l'aimable miracle ! qui vous cachent et vous mettent à l'abri. En d'autres termes, ayons toujours un os à faire ronger : *Montherlant et les femmes* est un de ces os. Tandis qu'on le ronge, on vous laisse en paix.

HENRY DE MONTHERLANT.

LA FACE DE MÉDUSE

Supposons que l'espèce des opposants ait entièrement disparu de l'U. R. S. S., où la dictature révolutionnaire est établie depuis plus de trente ans ; supposons même qu'elle ait disparu des « républiques populaires » qui n'ont disposé que d'un temps dix fois moins long pour convertir, terroriser ou éliminer ceux qui n'étaient pas d'accord. Nous devons bien admettre que l'espèce des opposants existait au lendemain du changement de régime, et qu'elle groupait non seulement les détenteurs des moyens de production capitalistes, non seulement la bourgeoisie aisée des professions libérales, des intellectuels et des techniciens qui participait plus ou moins largement aux conditions de vie de la classe privilégiée, mais encore un nombre important de « petits bourgeois », de paysans propriétaires, de salariés modestes des métiers commerciaux ou industriels. Dans les pays soumis au régime de la démocratie libérale, les électeurs qui refusent la révolution du type collectiviste soviétique constituent invariablement, la majorité du corps électoral : majorité des deux tiers, des cinq sixièmes, des neuf dixièmes ou même davantage. Dans les pays qui ont été affectés, ou sont affectés par le phénomène « fasciste », — c'est-à-dire par le phénomène qui rassemble des foules nombreuses autour de chefs et d'organisations de combat appliquant les méthodes révolutionnaires, imitées le plus souvent des méthodes communistes, à la lutte contre la menace communiste, — le « fascisme » mobilise autour de lui de nombreux éléments qui n'appartiennent à aucun degré à la classe capitaliste, et dont les conditions de vie sont médiocres, ou même misérables, ce qui est, au moins au premier abord, paradoxal, si l'on admet, comme l'analyse marxiste entend le démontrer, que le fascisme n'est dans son essence qu'une réaction de défense extrême et brutale du grand capitalisme aux abois (plus précisément du capitalisme d'industrie lourde, associé plus ou moins étroitement au féodalisme terrien des *junkers*).

Dans les démocraties de type anglo-saxon, le nombre de ceux qui souhaitent une transformation révolutionnaire de la société sur le modèle soviétique est extrêmement faible, même dans la classe des salariés de l'industrie. C'est ainsi que dans le système capitaliste, les capitalistes proprement dits — les possesseurs des moyens de production et de crédit, — même si on leur joint ceux qui sont associés à eux par les diverses formes de parasitisme, — écrivains, valets de chambre ou prostituées de luxe, — leurs mercenaires de l'armée et de la police et leurs serviteurs et complices dans l'appareil de l'État, ne sont qu'une faible minorité, alors que de larges majorités s'y montrent hostiles au collectivisme propagé par les partis communistes militants : hostilité dont témoignent le décompte des suffrages électoraux, le tirage des journaux des divers partis et toutes les manifestations de l'opinion.

Poussons les concessions à la thèse adverse aussi loin que possible. Admettons avec elle que l'opinion en régime capitaliste n'est libre qu'en apparence, que la servilité de la presse, du gouvernement, des administrations à l'égard des grands intérêts financiers, l'intimidation, les préjugés, les routines, les passions élémentaires habilement exploitées par les gens en place, toutes les formes de la mystification, la méconnaissance de la véritable nature du problème social où se trouvent tous ceux de qui la « conscience de classe » n'a pas été formée par les éducateurs révolutionnaires, faussent les données de la question. Nous pourrons conclure que ne sont pas communistes tous ceux qui devraient l'être, non pas que la majorité est communiste. Il y a peut-être dans le monde quelques centaines de milliers de capitalistes selon la stricte définition du terme ; il y a peut-être quelques millions d'hommes qui sont liés au capitalisme par des échanges de services tels qu'ils ont à perdre plus qu'à gagner à la destruction du régime capitaliste dans le monde. Il y a des centaines de millions d'hommes qui se refusent à aider le communisme militant dans son œuvre de destruction de ce système, à l'égard duquel ils devraient pourtant manifester une hostilité résolue, ou au moins de l'indifférence.

Admettons qu'un paysan propriétaire de dix hectares de terre qui le font vivre, et qui a entendu parler des kolkhozes, un boutiquier qui ne veut pas être dépossédé de son fonds de commerce au profit des magasins d'État, montrent une défiance agressive à l'égard de ces grandes nouveautés, qu'on leur propose. Mais celui-ci, qui est ouvrier de la métallurgie à Pittsburgh, cet autre, qui est employé de banque dans la Cité de Londres, ce troisième, qui écrit des romans, ce quatrième, qui soigne des malades (non pas même des malades

riches) dans un quartier de Paris, qu'ont-ils à craindre du communisme? Voilà des réformateurs qui, si on réduit leur doctrine à la définition la plus générale, se proposent de transférer à la collectivité, sous forme de propriété indivise, avec des régisseurs et des gérants salariés, les usines, les banques, les magasins, les exploitations agricoles. En quoi cela pourrait-il me contrarier, si je ne suis ni le fils ou le neveu, ni l'homme de main, ni la femme entretenue d'un des propriétaires actuels, et si l'on m'assure que dans le nouveau régime je pourrai tout aussi bien qu'avant, et même mieux qu'avant, recevoir mon salaire en fin de mois ou de semaine, louer un appartement, me procurer la chemise, le paquet de cigarettes ou la douzaine d'œufs dont j'aurai besoin? La question de savoir à qui appartiendront les métiers à tisser (ils ne sont pas à moi, de toutes façons) ou les champs de luzerne (dont le possesseur actuel m'injurie si j'y entre par mégarde) ou la poule (elle peut bien devenir bien de la nation ; l'essentiel est qu'elle ponde) ne me concerne en rien. Bien mieux : il est assez facile de me convaincre que la répartition actuelle de la propriété est injuste, qu'on pourrait accroître le bien-être général en réglant la production des richesses selon les besoins des hommes et non selon le profit de quelques-uns, qu'il n'y a rien de scandaleux, au contraire, à prétendre abolir le privilège qui permet aux possesseurs du capital de créer des entreprises productrices, de s'en réserver le droit, et d'y exploiter pour leur plus grand profit personnel le travail humain salarié. Je vais même plus loin en ce qui me concerne. J'admets avec les communistes que la disparition du régime actuel de la propriété est non seulement l'exigence de la justice, mais l'aboutissement normal des transformations de la société technicienne, que nous y sommes conduits par une chaîne d'événements irrésistibles et irréversibles, que le rapport de maître à serviteur maintenu par la société capitaliste entre une minorité de détenteurs du capital et la majorité de fournisseurs de travail est injustifiable et intolérable, qu'un jour viendra où ce rapport paraîtra aussi barbare que celui du maître à l'esclave auquel il s'est substitué. Je répète qu'un très petit nombre d'hommes est réellement intéressé à ce que ce rapport de maître à serviteur persiste : et pourtant un très grand nombre d'hommes, sont en lutte contre le communisme, prêts à prendre, en cas de besoin, les armes contre lui, prêts à exposer leur vie contre lui. Un très grand nombre d'hommes qui ne participent ni directement, ni indirectement, aux privilèges de l'ordre social que le communisme veut détruire, qui n'ont en principe rien à perdre à la nouvelle distribution des revenus sociaux que le communisme

veut pratiquer. Un très grand nombre d'hommes tiennent pour assuré que l'avènement d'un régime de forme collectiviste marxiste, et plus précisément de forme soviétique, dans le pays où ils vivent, serait la catastrophe suprême, que cette révolution dont on leur parle, et qui ne menace qu'une classe à laquelle ils n'appartiennent pas, et qui ne veut, en principe, rien leur prendre, et qui ne les menace que dans la mesure où, sans aucun intérêt personnel à le faire, ils s'opposent à elle, et qui ne demande qu'à les laisser tranquilles, et qui leur promet même un sort plus heureux que leur sort d'aujourd'hui, ne leur laisserait, si elle venait, d'autre choix qu'une résignation terrorisée et sans espoir, la bataille clandestine, la fuite ou le suicide.

Pourquoi? Pourquoi la révolution collectiviste fait-elle peur? Parce que le petit groupe tout-puissant des privilégiés de la révolution capitaliste, qui sont menacés dans leur situation de classe dominante, qui ont, eux, beaucoup à perdre à la révolution, ont réussi, par une propagande astucieuse, à convaincre des millions d'individus, parmi ceux que précisément ils exploitent, que les révolutionnaires sont l'ennemi commun? Cela est possible. Il y a donc eu mystification. Mais la mystification n'explique pas tout. Pour que les agents de la propagande des seigneurs du capitalisme aient réussi à convaincre des millions de dupes qu'une révolution dirigée en principe contre le privilège capitaliste et contre lui seul, acceptable en principe par tous ceux qui ne participent pas à ce privilège, menace l'humanité entière de ruines et de massacres horribles, écrasera l'humanité entière sous la tyrannie, violera jusqu'au secret des consciences, détruira en chacun l'asile de la dignité et de la liberté intimes, frappera à mort la culture qui est le bien commun de tous et fera des nations les plus heureuses et les plus fières autant de troupeaux d'esclaves abrutis et terrorisés, — il faut bien que cette propagande ait pris à quelque apparence de réalité ses arguments et ses exemples. Il n'est pas si facile, même pour le menteur le plus habile, de donner à celui qui n'est qu'un libérateur la figure d'un despote, à celui qui apporte une Bonne Nouvelle de fraternité la figure d'un meurtrier et de faire croire à tant de monde qu'un prédicateur évangélique a un couteau entre les dents. La crainte, ou l'horreur, ou la crainte mêlée d'horreur et susceptible d'engendrer une force de résistance désespérée, qui séparent aujourd'hui tant de gens du « communisme », font le jeu du capitalisme, je l'accorde. Elles sont exploitées par la propagande capitaliste. Je l'accorde encore. Au bénéfice des seuls capitalistes? Il se peut. Mais le fait est que cette crainte, cette horreur

existent, qu'elles sont dans la lutte engagée par le marxisme révolutionnaire pour la conquête du monde un des éléments déterminants de la situation des forces, et même l'élément principal (car la puissance de résistance que les « capitalistes » proprement dits pourraient apporter à cette conquête du monde serait négligeable, si une foule immense de non-capitalistes n'était associée aux « capitalistes » dans un anticommunisme déterminé). Le fait est que le visage pris par la révolution marxiste ou la promesse de révolution marxiste dans la société moderne est tel qu'il a donné naissance à des forces de répulsion à peu près aussi puissantes que sa force attractive, et que c'est là un phénomène que les calomnies et les mensonges d'adversaires habiles ne sauraient suffire à expliquer. Si le communisme fait peur, c'est, d'abord, parce qu'il a, à tort ou à raison, par nécessité ou sans nécessité, choisi pour la conquête, la conservation, l'établissement durable de son pouvoir, des méthodes telles qu'il devait en venir et en est venu en effet à présenter au monde une face terrifiante, une véritable face de Méduse : et l'on sait que si l'effet de la face de Méduse est de pétrifier par la crainte ceux qui la regardent en face, et par conséquent de briser certaines résistances, il peut être aussi de provoquer les hommes au combat et de susciter des Persée. La propagande anticommuniste a sans doute utilisé le massacre des anciennes classes dirigeantes russes par les vainqueurs de 1917, la « liquidation » des éléments hostiles au nouveau régime par la mort ou la déportation, la lutte antireligieuse, la destruction des mencheviks, la destruction des koulaks, la destruction des modérantistes, la destruction des gauchistes, la lutte implacable contre toutes les hérésies, l'épuration permanente, les peines extrêmement sévères frappant tout acte d'indiscipline, toute défaillance, tout relâchement dans le travail, la puissance de l'appareil policier, les camps de travail forcé, les déportations de minorités, les procès d'autoaccusation, l'interdiction de franchir les frontières, la protection de vastes régions de l'U. R. S. S. par le secret militaire, l'impossibilité radicale où se trouve tout citoyen soviétique de manifester une opinion défavorable au régime. Mais la propagande anticommuniste n'a pu utiliser ces arguments que parce qu'ils lui étaient donnés, parce qu'il y avait dans les informations officielles venues d'U. R. S. S., dans la presse d'U. R. S. S., dans les témoignages des évadés, — dans les écrits même des doctrinaires marxistes qui, à l'exemple de Marx lui-même, ont présenté la révolution du prolétariat, d'abord, comme un sanglant réglement de comptes, comme une guerre implacable menée avec tous les moyens de la guerre, — tout

ce qu'il fallait pour brosser un tableau assez noir. Il est, de ce point de vue, peu important que le nombre des victimes ait été grossi, à supposer qu'il l'ait été, que la violence froide et systématique de la répression ait été exagérée, à supposer qu'elle l'ait été. L'exagération, même si elle a été froidement calculée à des fins de propagande anticommuniste, n'a été *crue* que parce qu'elle était plausible, parce qu'elle bénéficiait de la disponibilité d'imaginations déjà frappées de panique, parce qu'il y avait autour de la Révolution en marche une zone de sombre mystère et d'épouvante.

La Révolution a semé la Terreur autour d'elle, en vertu d'une politique consciente et délibérée. D'abord, sans doute, parce que les hommes qui se considéraient comme responsables de l'avenir victorieux de cette Révolution estimaient nécessaire d'éliminer les périls énormes dressés sur leurs chemins par les moyens les plus rigoureux et les plus implacables ; il leur semblait qu'il fallait, sous peine de défaite, éliminer jusqu'à la possibilité même d'une opposition, obtenir de ceux qui marchaient avec eux la discipline absolue, obtenir des adversaires le silence — et tuer l'adversaire est encore le moyen le plus rapide et le plus sûr de le faire taire. Il y a d'abord dans la Révolution une dureté (justifiée ou non, il n'importe pour l'instant), une dureté soupçonneuse, impitoyable et sanglante qui est une dureté de guerre, d'état de siège, de cour martiale. Ce qui compte n'est pas le mobile de l'acte incriminé, mais son résultat objectif, l'équité du châtiment, mais sa valeur d'avertissement, le droit, mais le fait. Vaincre ou mourir. Être vaincu ou tuer. Le militant n'est qu'un instrument, comme le soldat. L'opposant n'est qu'un obstacle, comme l'ennemi. Il est sans doute raisonnable de considérer la lutte du parti du prolétariat pour la conquête du pouvoir comme une guerre et de lui adapter le « par tous les moyens » de la guerre, — en poussant au besoin ce « par tous les moyens » à son terme, en le délivrant de toute hypocrisie moralisante à la mode bourgeoise et des dernières entraves de la futile courtoisie chevaleresque. Mais si la Révolution est une guerre, il ne faut pas s'étonner de la voir prendre à la guerre son caractère inquiétant et fascinant de fête de la mort, de la voir participer à la légende sanglante de la guerre.

La Révolution s'offre aux hommes avec le visage d'une idole ambiguë, bienveillante, mais aussi redoutable, d'abord redoutable. Elle est promesse de bonheur pour une humanité malheureuse, promesse de justice pour une humanité opprimée, promesse d'une puissance, d'une richesse, d'une longévité quasi divines pour une humanité prisonnière des étroites

servitudes de sa condition terrestre ; mais elle est aussi promesse de revanche pour tout ce qui dans l'existence actuelle des hommes est échec et humiliation, promesse de privation et d'effort, de discipline et de combat, promesse de dureté, promesse de mort. La mort pour les exploiteurs, la mort pour ceux qui combattront dans le camp des exploiteurs. La mort pour ceux qui ne seront pas d'accord sur le but et les méthodes. La mort pour ceux qui, dans le camp des opprimés eux-mêmes, nuiront à la cause commune par tiédeur, par paresse, par excès de zèle ou par maladresse. La mort pour les traîtres, pour les saboteurs, pour les opposants de tout poil à qui on accole d'avance l'épithète de traîtres ou de saboteurs qui est certitude de mort. La mort. La mort. La mort. Le mot « Mort » est écrit en lettres flamboyantes devant les yeux des hommes comme le « Mané, Thécel, Pharès » devant les yeux du roi de Babylone. Parce qu'il possède une vertu magnétique plus puissante et plus mystérieuse que le mot « Liberté » ou le mot « Justice ». Parce qu'on ne mobilise pas la foule des hommes dans une grande aventure sans mettre en jeu son pouvoir fascinateur. Parce qu'il épouvante et parce qu'il attire. Parce que la Révolution puise son aliment aux sources terrifiantes du Sacré et parce qu'elle est la forme moderne, la forme « progressiste » du sacrifice humain.

Il importe peu, de ce point de vue, de savoir si la vertu terrifiante du mythe révolutionnaire agit en quelque mesure indépendamment de la volonté des meneurs du jeu, qui seraient menés eux-mêmes, ou si elle est utilisée froidement, et en pleine conscience, par des réalistes qui en ont pris la mesure et calculé les règles d'utilisation. Le fait est qu'il y a dans le phénomène révolutionnaire quelque chose qui est au delà de toutes les justifications scientifiques ou morales, de toutes les justifications par le résultat à atteindre, et qui répond aux besoins ténébreux du subconscient collectif : l'appel au mythe de la destruction, au rêve humain immémorial d'une vengeance à tirer de l'insatisfaisant ordre du monde.

Il s'agit de terroriser, certes. Mais s'il s'agissait seulement de terroriser, il n'est pas absolument certain que les avantages pratiques tirés de la Terreur l'emporteraient sur ses inconvénients. Il n'est pas absolument certain que le bénéfice retiré aujourd'hui par le communisme du fait qu'un très grand nombre d'hommes hésitent à s'opposer fermement à sa victoire, en considération des risques de mort qu'il y a à le faire, l'emporte sur le préjudice subi par ce même communisme, du fait qu'un grand nombre d'hommes ont été jetés dans l'anticommunisme le plus déterminé par horreur de la menace

communiste, sans avoir aucun privilège « capitaliste » à défendre personnellement. Il ne s'agit pas seulement d'intimider, de frapper de paralysie, de mettre en état de moindre résistance ceux qui sont susceptibles de résister au communisme. Il s'agit d'attirer au communisme ceux que tente une aventure parée des couleurs du risque, de la brutalité et de la violence, ceux qui envisagent la possibilité de descendre dans la rue, une mitraillette à la main, et de se servir de la mitraillette, comme un changement d'univers, une rupture enivrante de toutes les entraves sociales, une prodigieuse source d'exaltation poétique. La Révolution n'a pas seulement besoin de réduire à l'impuissance, de frapper de panique ceux qui ont peur. Elle a besoin aussi de recruter, d'assembler autour d'elle ceux qui attendent d'elle qu'elle leur donne les moyens de faire peur : « Tu seras cet homme qui avance, irrésistiblement sur les cadavres, dans la lumière d'un monde qui brûle. Tu seras cet homme qui possède le privilège d'anéantir ou d'épargner une existence humaine avec un tout petit geste du doigt sur la détente d'une arme, — comme les Césars romains au bord de l'arène pouvaient anéantir ou épargner une existence humaine en levant ou en abaissant le pouce. Tu goûteras le pouvoir de conduire vers la prison des troupeaux d'esclaves épouvantés. Tu seras le Destin lui-même. Tu goûteras les joies des dieux. »

De là résulte qu'il y a une éminente mauvaise foi dans le reproche de mauvaise foi que les communistes font si volontiers à leurs adversaires : « Nous vous parlons de l'abolition du privilège capitaliste, de la collectivisation des moyens de produire, de la naissance d'un monde où il n'y aura plus d'exploiteurs ni d'exploités, d'une immense aventure fraternelle qui réunira tous les hommes enfin égaux, enfin libres, dans la conquête des forces de la nature ; et vous nous répondez en invoquant les procès d'autoaccusation, la puissance du N. K. V. D., les « purges » et le travail forcé. Ce sont des arguments de diversion. » Ce sont peut-être en effet, en un certain sens, des arguments de diversion. Les anticommunistes combattent les communistes moins volontiers sur le terrain de l'abolition du privilège capitaliste que sur le terrain de la Terreur. Parce que sur le terrain de la Terreur ils se sentent plus forts, et parce qu'on porte le plus volontiers la discussion sur le terrain où on est le plus fort. Mais les anticommunistes sont mieux fondés encore à reprocher aux communistes une tactique de diversion. C'est aussi une diversion que de répondre par le procès de la plus-value capitaliste à qui vous parle de l'anéantissement de l'opposition en U. R. S. S. et de l'institution d'un nouvel esclavage par

l'asservissement des minorités politiques. L'anéantissement de l'opposition et l'asservissement des minorités politiques ne sont pas à côté de la question. Ils sont au cœur de la question même, car la question est celle d'une Révolution terroriste, radicalement terroriste parce que la terreur n'est pas seulement pour elle un moyen d'ailleurs contestable de remporter plus rapidement et plus facilement la victoire, mais le fond même de l'inconscient collectif sur lequel s'édifie l'appareil de la doctrine révolutionnaire, des justifications révolutionnaires. Parce que le communisme est Terreur avant d'être Justice, et parce qu'il n'invoque la Justice qu'autant que l'inconscient collectif a besoin d'être justifié devant la conscience, qu'autant que la Terreur a besoin d'être justifiée.

THIERRY MAULNIER.

LA NUITÉE

Cela s'était passé dans un coin perdu du sud montagneux de l'Espagne.

C'était une nuit de juin — une nuit de pleine lune ; son disque, suspendu au zénith, n'était pas bien grand, mais sa lueur, légèrement rosée, comme cela arrive souvent par des nuits chaudes, après les courtes averses diurnes, si fréquentes à l'époque de la floraison des lis, suffisait à répandre une telle clarté sur les versants des collines couvertes de petits arbres méridionaux, que le regard les discernait clairement jusqu'aux confins de l'horizon.

Un étroit vallon coupait ces collines. Et dans l'ombre, projetée par les hauteurs qui le dominaient, rompant le silence de mort de cette nuit déserte, bruissait de son rythme monotone un torrent de montagne, tandis que dans les airs planaient mystérieusement, se relayant sans cesse, s'éteignant et s'allumant tour à tour et jetant en cadence tantôt des feux d'améthyste, tantôt des feux de topaze, les vers luisants — les lucioles. Le versant opposé des hauteurs était moins escarpé et une route rocailleuse et vétuste longeait la base de ces collines. Non moins vétuste, plutôt primitive, apparaissait la petite ville de pierre nichée à leur pied, où pénétrait à cette heure assez tardive, au pas de son cheval bai qui boitait de l'avant droit, un cavalier marocain de haute stature, vêtu d'un ample burnous de laine blanche et coiffé d'un fez.

La petite ville paraissait morte et abandonnée, et elle l'était en effet. Le Marocain suivit d'abord une rue ombragée, bordée de maisons délabrées dont les carcasses de pierre montraient en guise de fenêtres des trous béants et noirs et dont les jardins situés à l'arrière étaient incultes et sauvages. Peu après, il devait déboucher sur une place éclairée, avec, au centre, un abreuvoir surmonté d'un auvent ; sur la droite, une église ornée d'une statue bleue de Madone surmontant le portail ; sur la gauche, quelques maisons plus modernes,

encore habitées, et, en face, tout au bout de la place, une auberge. Les autres maisons ne laissaient percer aucune lumière, mais là, les petites fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées et le Marocain qui commençait déjà à s'assoupir, s'éveilla, tira la bride et le cheval boiteux se mit à frapper plus vaillamment du sabot les pavés inégaux de la place.

A ce bruit, parut sur le seuil de l'auberge une petite vieille émaciée qu'on eût pu prendre pour une mendiante, surgit une fillette d'une quinzaine d'années, au visage rond, le front recouvert d'une frange, les pieds nus chaussés d'espadrilles et vêtue d'une petite robe légère couleur de glycine fanée, en même temps que se dressait sur ses pattes, jusque-là allongé sur le seuil de la porte, un énorme chien noir au poil ras et aux oreilles courtes et pointues. Le Marocain mit pied à terre, et le chien, comme pour montrer son animosité, fit un brusque mouvement en avant en fixant sur lui ses yeux étincelants et en découvrant ses redoutables crocs blancs. Le Marocain leva son fouet, mais la fillette prévint son geste en s'écriant avec effroi d'une voix sonore :

— Negra ! Qu'est-ce qui te prend?

Et le chien, baissant la tête, fit lentement demi-tour et alla s'étendre le museau contre le mur.

Le Marocain prononça un salut en mauvais espagnol et se mit à poser des questions : y aurait-il dans la ville un maréchal ferrant qui, le lendemain, pourrait examiner le sabot de son cheval ; où pourrait-il laisser sa monture pour la nuit ; y aurait-il du fourrage pour la bête et un souper pour lui-même? La fillette observait avec une vive curiosité sa grande taille et son petit visage très basané et piqué de petite vérole, jetant de temps en temps un regard inquiet sur le chien qui, bien que paisiblement couché, avait tout l'air d'être vexé, tandis que la vieille, qui était dure d'oreille, répondait hâtivement d'une voix criarde : oui, il y avait un maréchal ferrant ; le valet dormait à l'étable à côté de l'auberge, mais elle allait le réveiller immédiatement et lui donnerait du fourrage pour le cheval ; pour ce qui était du souper, elle espérait que le visiteur ne ferait pas le difficile : elle pouvait bien lui préparer des œufs au lard, mais il ne restait du dîner que quelques haricots froids et de la ratatouille de légumes... Et, une demi-heure plus tard, après avoir pris soin de son cheval avec l'aide du valet, un vieillard qui ne dessoulait jamais, le Marocain se trouvait déjà attablé dans la cuisine, mangeant goulûment son souper arrosé d'un vin blanc doré.

La maison de l'auberge était fort ancienne. Le rez-de-chaussée était séparé en deux par un long vestibule au fond duquel un escalier raide et étroit menait à l'étage supérieur : à gauche,

une vaste pièce à plafond bas contenait des lits de camp pour les gens du peuple, à droite, la cuisine aussi vaste et aussi basse servait en même temps de salle à manger ; son plafond et ses murs étaient couverts d'une épaisse couche de suie et ses toutes petites fenêtres étaient profondes en raison de l'épaisseur des murs ; on y apercevait un foyer dans le coin le plus éloigné, des tables et des bancs nus et grossiers, patinés par le temps, un sol pavé de carrelages irréguliers. La pièce était éclairée par une lampe à pétrole suspendue au plafond par une chaîne de fer noirci ; ça sentait la fumée et le lard brûlé. La vieille alluma le feu, réchauffa la ratatouille qui avait déjà tourné et se mit à faire des œufs au plat pendant que le visiteur avalait les haricots froids arrosés de vinaigre et d'huile d'olives verte. Il ne s'était pas débarrassé de ses vêtements, n'avait même pas ôté son burnous et se tenait assis, les jambes largement écartées, les pieds chaussés de gros souliers de cuir au-dessus desquels, son large pantalon, également en lainage blanc, était serré aux chevilles. Et la fillette, tout en aidant la vieille à le servir se sentait maintenant à chaque instant saisie d'un frisson de terreur provoqué tantôt par ses coups d'œil soudains et rapides, tantôt par la teinte bleutée de ses blancs d'yeux qui formaient un étrange contraste avec son visage sec et basané, cousu de petite vérole, aux lèvres violacées. D'ailleurs, indépendamment de tout cela, il lui inspirait une sorte d'effroi. Sa taille immense et sa carrure exagérée par son burnous faisaient paraître sa tête, coiffée d'un fez, d'autant plus petite. Aux deux coins de sa lèvre supérieure bouclaient des poils drus et noirs et de petites touffes de poils semblables parsemaient de place en place son menton. Il gardait la tête légèrement rejetée en arrière qui faisait ressortir encore davantage sa grosse pomme d'Adam tendue d'une peau olivâtre. La teinte presque noire de ses doigts effilés accentuait le ton blanchâtre de ses bagues d'argent. Il mangeait, buvait et ne disait mot.

Lorsque la vieille, après avoir réchauffé la ratatouille et préparé les œufs au plat, se laissa retomber avec lassitude sur le banc placé près du foyer éteint et lui demanda sur un ton aigu d'où il venait et où il allait, il se contenta de lui lancer un seul mot de sa voix gutturale :

— Loin !

Ayant englouti le ragoût et les œufs, il agita la cruche à vin déjà vide — la ratatouille contenait pas mal de poivre rouge ; la vieille fit un signe de tête à la fillette et lorsque celle-ci, ayant saisi la cruche, se précipita par la porte ouverte dans le vestibule noir où planaient et s'allumaient des vers luisants, il sortit de l'encolure de son burnous un paquet de

cigarettes, en alluma une et lança sur un ton toujours aussi bref :

— Ta petite fille?

— Ma nièce, une orpheline, cria la vieille qui se mit à raconter qu'elle avait toujours eu tant d'affection pour son frère défunt, le père de la petite, que par amour pour lui elle ne s'était jamais mariée, que c'était à lui qu'avait appartenu cette auberge, que sa femme était morte il y avait douze ans, et que lui-même l'avait suivi quatre ans plus tard, en laissant le tout en viager à elle, à la vieille, et que les affaires allaient bien mal dans cette petite ville abandonnée...

Le Marocain écoutait distraitement, tout en aspirant la fumée de sa cigarette, absorbé dans quelque pensée. La petite rentra en courant, portant une cruche remplie de vin, et le Marocain, lui lançant un regard, tira une si longue bouffée de son mégot qu'il brûla le bout de ses doigts noirs et pointus ; il ralluma prestement une nouvelle cigarette et, s'adressant à la vieille dont il avait remarqué la surdité, lui dit en scandant les syllabes :

— Cela me ferait plaisir si ta nièce me versait du vin de sa propre main.

— C'est pas sa besogne, coupa court la vieille qui passait facilement d'un interminable bavardage à de brèves apostrophes et se mit à crier avec colère : Il se fait tard, finis ton vin et va te coucher, elle va te préparer tout de suite ton lit dans la chambre d'en haut !

Jetant un regard de ses prunelles vives et sans attendre l'ordre, la fillette quitta la cuisine en courant et son pas rapide résonna sur les marches de l'escalier.

— Et vous, où est-ce que vous couchez toutes deux? demanda le Marocain en faisant légèrement glisser son fez en arrière pour dégager son front couvert de sueur. En haut, aussi?

La vieille lui cria qu'en été il y faisait trop chaud, que lorsqu'il n'y avait pas de clients — et à présent il n'y en avait presque jamais ! — elles dormaient dans l'autre partie du rez-de-chaussée — là en face — indiqua-t-elle en étendant la main vers le vestibule, et elle se lança à nouveau dans ses jérémiades : les affaires étaient bien mauvaises, tout était devenu tellement cher, et c'est pourquoi on était forcé de demander un bon prix aux voyageurs...

— Je partirai demain matin de bonne heure, fit le Marocain qui ne feignait même plus de l'écouter. Au réveil, tu ne me donneras que du café. Donc, tu peux calculer dès maintenant ce que je te dois et je m'en vais te régler. Voyons seulement où j'ai mis ma monnaie, ajouta-t-il en sortant de son burnous

une petite bourse en cuir rouge très souple ; il dénoua et desserra la courroie qui retenait son ouverture, répandit sur la table un petit tas de pièces d'or et se mit à faire semblant de les compter fort attentivement, tandis que la vieille se souleva même légèrement de son banc près du foyer, fixant les pièces avec yeux ronds.

En haut, il faisait sombre et extrêmement chaud. La fillette ouvrit la porte et pénétra dans une atmosphère noire et suffocante où les fentes des volets clos des deux fenêtres, aussi petites que celles du rez-de-chaussée, formaient autant de raies de lumière crue, contourna d'un mouvement souple la table ronde occupant le centre de la chambre, puis poussa la vitre et les volets qui s'ouvrirent tout grands sur une nuit rutilante de clair de lune et sur un ciel immense et lumineux, parsemé de quelques rares étoiles. On respirait mieux, et le bruit du torrent parvenait de la vallée. La fillette se pencha en dehors pour regarder la lune qui, encore très haute, était invisible de la chambre, puis jeta un coup d'œil en bas : là, le museau tendu vers elle, se tenait le chien qui cinq ans auparavant — un petit chien dévergondé — était venu d'on ne sait où chercher refuge à l'auberge ; il avait grandi sous ses yeux et s'était attaché à elle avec ce dévouement sans borne dont seuls les chiens sont capables.

— Negra, murmura la fillette, pourquoi ne dors-tu pas?

Le chien poussa un petit geignement plaintif et, levant brusquement son museau en l'air, se précipita vers la porte du vestibule restée ouverte.

— Arrière, allons ! ordonna la fillette d'un murmure précipité. Retourne à ta place !

Le chien s'arrêta en levant de nouveau le museau, et ses yeux s'allumèrent d'une petite flamme rouge.

— Qu'est-ce que tu veux? lui demanda affectueusement la fillette qui lui parlait toujours comme à un être humain. Pourquoi est-ce que tu ne dors pas, grosse bête? Est-ce la lune qui t'énerve?

Comme s'il brûlait d'envie de lui répondre, le chien tendit de nouveau son museau en l'air et fit entendre un petit geignement. La fillette haussa les épaules. Pour elle aussi le chien était le meilleur ami, le seul être vraiment cher au monde dont elle croyait toujours deviner les sentiments et les intentions. Mais cette fois-ci elle ne parvenait pas à comprendre ce qui troublait la bête et ce qu'elle voulait exprimer ; aussi, la menaçant du doigt, lui ordonna-t-elle d'un murmure qui voulait paraître sévère :

— Coucher, Negra ! Il faut dormir !

Le chien s'allongea et la fillette demeura encore un moment

à la fenêtre en pensant à la bête. Peut-être était-ce ce terrible Marocain qui l'inquiétait? D'habitude le chien accueillait les clients de l'auberge avec calme, ne prêtant aucune attention même à ceux qui faisaient figure de bandits ou de bagnards. Pourtant, il lui arrivait, sans raison apparente, de se jeter sur certains d'entre eux avec rage en poussant des hurlements terribles et alors elle seule pouvait le calmer. Après tout, son inquiétude et son excitation pouvaient avoir une autre raison — ne fût-ce que cette nuit de pleine lune, tellement chaude, sans le moindre souffle d'air. On entendait distinctement dans le silence extraordinaire de cette nuit le bruissement du torrent dans la vallée, le va-et-vient et les piétinements du bouc qui battait le sol de l'étable de son sabot, puis tout à coup une autre bête — était-ce le vieux mulet de l'auberge ou l'étalon du Marocain? — lui administra une bruyante ruade et le bouc poussa un bêlement si retentissant et si odieux qu'on eût dit que ce cri diabolique avait résonné dans l'univers entier. Et, d'un bond joyeux, la fillette quitta la fenêtre, ouvrit l'autre vitre ainsi que les volets. La pénombre de la pièce s'éclairait encore davantage. A part la table, elle contenait près du mur, à droite de l'entrée, trois larges lits, les chevets contre le mur, ayant pour toute couverture des draps de grosse toile. La fillette replia le drap du premier lit à partir de la porte et arrangea l'oreiller qui s'était soudainement, comme par magie, éclairé d'une lueur bleue tendre et translucide, — c'était une luciole qui s'était posée sur la frange de ses cheveux. Elle la chassa d'un geste de la main et la luciole, scintillant et s'éteignant tour à tour se mit à planer dans la la chambre. La fillette fredonna un petit air et se sauva de la pièce en courant.

Dans la cuisine, le dos tourné vers la porte, le Marocain était en conversation avec la vieille qu'il dominait de sa haute stature et lui disait quelque chose à voix basse mais sur un ton où perçaient l'insistance et l'irritation. Celle-ci secouait énergiquement la tête. Le Marocain haussa les épaules et se tourna vers la fillette avec une telle expression de méchanceté qu'elle recula d'un pas.

— Le lit est-il prêt? lui lança-t-il de sa voix gutturale.

— Tout est prêt, répondit la fillette rapidement.

— Mais je ne connais même pas le chemin. Conduis-moi.

— Je vais te conduire moi-même, dit la vieille avec humeur. Suis-moi.

La fillette écouta pendant quelques instants le pas lent et pesant de la vieille sur l'escalier raide et le bruit des grosses chaussures du Marocain qui la suivait, puis sortit de la maison. Le chien, couché devant le seuil, bondit sur ses pattes de

derrière et tout tremblant de joie et de tendresse lui lécha le visage.

— Allons, assez, laisse-moi tranquille, murmura la fillette, repoussant la bête d'un geste affectueux et s'asseyant sur le seuil. Le chien s'assit également sur ses pattes de derrière et la fillette, lui passant le bras autour du cou, attira sa tête vers elle, l'embrassa sur le front et se mit à se balancer de droite à gauche, tenant toujours la tête du chien serrée contre elle, tout en prêtant une oreille attentive aux pas lourds et au parler guttural du Marocain dans la chambre du premier. Il disait quelque chose à la vieille sur un ton devenu plus calme, mais elle ne pouvait distinguer ses paroles. Enfin il prononça d'une voix forte :

— Bon, bon, ça va ! Qu'elle m'apporte seulement un peu d'eau pour boire la nuit.

Et elle entendit le pas de la vieille descendant l'escalier avec précaution.

La fillette pénétra dans le vestibule et, venant à sa rencontre, lui dit d'un ton ferme :

— J'ai entendu ce qu'il disait. Non, je ne monterai pas. J'ai peur de lui.

— Des bêtises, des bêtises, cria la vieille. Crois-tu donc que je vais y retourner moi-même, avec mes pauvres jambes en pleine obscurité et sur cet escalier glissant, par-dessus le marché? Tu n'as pas à avoir peur de lui. Il est sot et s'emporte facilement, mais il est bon. Il ne faisait que répéter qu'il avait pitié de toi, que tu étais une pauvre fille sans dot et que personne ne te prendrait pour femme. Eh ! il a raison, qu'est-ce que tu as comme dot? Nous sommes complètement ruinées, tu le sais bien. Qui descend chez nous à présent, à part quelques mendiants?

— Pourquoi donc avait-il l'air si furieux quand je suis entrée? demanda la fillette.

La vieille eut l'air gêné.

— Pourquoi... pourquoi... grommela-t-elle. Je lui avais dit de se mêler de ses propres affaires... Alors il s'est vexé...

Puis, s'écriant avec colère :

— Va chercher de l'eau tout de suite et va la lui porter. Il a promis de te donner quelque chose pour ça. Vas-y, j'te dis !

Lorsque la fillette, portant une cruche pleine, pénétra en courant dans la chambre par la porte ouverte, le Marocain, déjà déshabillé, se tenait allongé sur le lit : la claire pénombre lunaire soulignait tout particulièrement ses yeux d'oiseau noirs et perçants, sa petite tête à cheveux bruns et ras et sa longue chemise blanche qui laissait dépasser ses pieds nus.

Sur la table, au centre de la pièce, brillait un grand revolver à barillet, au long canon ; sur le lit voisin ses vêtements formaient un monticule blanc... Tout cela avait quelque chose de terrifiant. La fillette, sans ralentir son allure, posa prestement la cruche sur la table, et ayant balbutié un souhait de bonne nuit, s'élança à toutes jambes vers la porte, mais le Marocain sauta à bas de son lit et la saisit par la main.

— Attends, attends, prononça-t-il vivement l'attirant vers le lit. Il se rassit et, sans lâcher sa main, poursuivit en chuchotant : assieds-toi à côté de moi une minute, assieds-toi, assieds-toi, écoute... écoute seulement...

La fillette, interdite, s'assit docilement près de lui, et il se mit à lui jurer d'une voix entrecoupée qu'il s'était follement épris d'elle et que pour un seul baiser il lui donnerait dix pièces d'or... vingt pièces... qu'il en avait là tout un petit sac...

Et, sortant d'en-dessous l'oreiller la petite bourse en cuir rouge il la desserra de ses mains tremblantes et vida son contenu sur le lit à côté d'elle tout en balbutiant :

— Tu vois, tout ce que j'ai... Tu vois?

Elle secoua frénétiquement la tête et se releva d'un bond. Mais il la rattrapa en un clin d'œil et, lui serrant la bouche de sa main d'acier la rejeta sur le lit. Avec une force désespérée elle arracha sa main et poussa un cri perçant :

— Negra !

Il lui comprima de nouveau la bouche et le nez et, de l'autre main s'efforçait de maîtriser ses jambes dénudées dont elle le frappait douloureusement au ventre, mais il entendit au même instant le hurlement du chien qui montait l'escalier en tourbillon. Bondissant sur ses pieds, le Marocain saisit le revolver sur la table, mais il n'eut pas le temps de trouver la gâchette du doigt lorsqu'il se sentit abattu sur le sol. Protégeant son visage contre la gueule du chien étendu sur lui de tout son long et l'inondant de son souffle enflammé, il fit un brusque mouvement et dans un suprême effort pour se dégager, se raidit en rejetant le menton en arrière, et le chien, d'un seul coup de croc mortel lui arracha la gorge.

IVAN BOUNINE
(Traduction d'Hélène Bayan).

UN MAUVAIS RÊVE

(Suite et fin) (1)

SECONDE PARTIE

CHAPITRE X

— Encore une qui ne sait pas où elle va, cinq minutes avant de prendre le train !

Le sous-chef passa vivement la tête à travers le guichet, mais il ne vit rien que le dos énorme d'un voyageur appuyé de l'épaule contre la cloison.

— Elle vous intéresse tant que ça? remarqua la jolie receveuse d'un air piqué. Peuh ! Trente ans au moins. Et des rides ! Naturellement, vous lui en donnez vingt.

Sans répondre, le sous-chef était allé jusqu'à la porte, et il revint vers le guichet avec un haussement d'épaules découragé.

— J'aurais donné vingt francs pour la revoir, dit-il. Je me demande même comment je ne l'ai pas vue partir tout à l'heure. Je l'ai observée tout le temps. Mademoiselle Barnoux, occupez-vous du public, madame Orillane va fermer son guichet un instant.

Il rapprocha sa tête des cheveux blonds, un peu plus qu'il n'était nécessaire, peut-être.

— Voyons : elle a demandé d'abord un billet de troisième pour Briançon, puis un billet de seconde pour Grenoble. C'est très simple au fond. A Dijon elle prendra le 892 qui lui permettra de rejoindre la grande ligne à La Roche. Et Dieu sait si nous pourrons jamais démêler sa véritable destination.

— Ça, par exemple, riposta la receveuse stupéfaite. Écoutez, monsieur Maunourette, je vous savais original, mais pas à ce point-là. Toujours vos romans policiers, alors?

— Je ne lis jamais de romans policiers, madame Orillane, on raconte ça dans le service, pour blaguer, à cause de mes anciennes

(1) Voir *La Table Ronde*, nos 34 et 35.

fonctions. Car j'ai appartenu deux ans à la brigade de police des chemins de fer, et je m'en fais gloire et honneur. Ça n'est pas que nous soyons tous des as, c'est entendu, mais on nous a appris d'abord à nous servir de nos yeux et de nos oreilles, pas moyen de soutenir le contraire. Et cette femme-là, je l'ai regardée, je vous prie de le croire, c'est comme si j'avais son signalement dans mon portefeuille, et la photographie par-dessus le marché.

— Monsieur Maunourette, vous me faites marcher ou quoi?

— Oh ! non. Jamais à propos du service. Que voulez-vous, le public n'a aucune idée des trucs de police. Quand un type médite un sale coup, madame Orillane, ça se marque au visage, vous pouvez le croire. Quelque chose de dur, qui ne trompe pas. Remarquez bien que ça ne peut pas suffire à envoyer quelqu'un coucher en prison, évidemment. Mais je vous répète, ce sont nos trucs à nous, des trucs qu'il est plus facile de débiner que de remplacer par d'autres.

— Alors, à votre avis, cette voyageuse...

— Hé bien ! celle-là, je la placerais dans une catégorie à part, voyez-vous. Le sale coup n'est pas fait, mais elle va le faire, et elle y pense depuis longtemps, tout est réglé, combiné, ajusté au quart de poil, comme on dit. Oh ! ça n'est qu'une supposition de ma part, remarquez bien, une... une intuition. Une idée pareille, ça ne donne souvent rien du tout, ça s'effondre. J'exercerais encore que je n'aurais pas été assez bête pour raconter ma petite histoire à l'inspecteur principal, vous pensez. J'aurais simplement pris note, ou j'aurais peut-être sauté dans le train, quitte à descendre en gare de La Roche.

— Ben, avec ces façons-là vous deviez coûter cher à l'administration, monsieur Maunourette. Et puis, vous me dites que la femme a dû combiner son affaire depuis longtemps. Alors, comment ne savait-elle pas encore, à la dernière minute, la destination qu'elle allait prendre !

— Encore une chose qu'on nous enseigne, madame Orillane, c'est l'a b c du métier. A force de tout combiner, de tout prévoir, les types finissent par faire des gaffes qui n'ont l'air de rien, qui sont énormes. Sans quoi les solitaires ne seraient jamais pris. Une supposition qu'avant d'aller rendre compte à l'inspecteur chef, je prépare ma conversation mot à mot, demandes et réponses, il y aura un moment où ça ne collera plus, je nagerai. Dans n'importe quel travail, madame Orillane, on doit faire sa part à l'improvisation, à la chance... Vingt dieux, la revoilà !

— Mademoiselle, disait la même voix qui avait un instant plus tôt retenu si puissamment l'attention de l'ancien inspecteur, est-il possible de changer la destination de ce billet? Ou du moins d'y prévoir un arrêt de vingt-quatre heures à Dijon?

— Mais madame, commença la receveuse qui venait de rouvrir son guichet, vous pourriez à l'arrivée vous entendre avec le contrôleur.

Un furieux coup de coude de M. Maunourette lui coupa la parole et presque le souffle.

— Vous prenez évidemment le 17 h. 57, madame, dit-il surgis-

sant brusquement au côté de la voyageuse stupéfaite. La modification que vous envisagez, continua-t-il dans cette langue si particulière, commune aux fonctionnaires courtois et dont la préciosité naïve est la même dans tous les pays du monde, exigerait votre passage à un guichet spécial. Or le temps passe. Je m'en vais vous accompagner jusqu'au train et prévenir le contrôleur...

Il revint quelques moments plus tard, rouge de colère.

— Sacrée garce ! Elle m'a glissé entre les doigts au moment du départ. Et pas un ancien copain à l'horizon, qu'est-ce que vous auriez voulu que je fasse? Je ne pouvais tout de même pas la signaler d'autorité au commissaire de La Roche.

— Écoutez, monsieur Maunourette, avouez que vous ne manquez pas d'imagination. L'autre jour, le type que vous aviez pris pour un gangster américain, Thérèse l'a revu dimanche, tirant derrière lui une grosse femme et quatre gosses, avec des cannes à pêche sur le dos. Renseignements pris, c'est un abonné de banlieue.

— Bon, bon, répliqua le sous-chef, admettons que j'ai eu tort de parler devant vous, ce sont des idées qui me passent, voilà tout, ça ne tire pas à conséquence.

Et d'un mouvement d'épaules, il exprima pour lui seul son profond mépris d'un ordre social indifférent aux véritables supériorités, rejetant sur des supérieurs ignares la responsabilité des prochaines catastrophes.

Elle était simplement descendue à contre-voie, puis remontant jusqu'à la tête du train, elle avait sauté dans le rapide de Genève qui démarrait. De toute manière, elle pourrait descendre à Dijon, reprendre là-bas l'express de Grenoble. Le regard de l'ancien inspecteur l'avait troublée. C'était le regard d'un imbécile, mais l'expérience de la vie l'avait depuis longtemps mise en garde contre une certaine espèce très commune d'imbéciles favorisés par la chance et qui, de gaffe en gaffe, déjouent les combinaisons les plus profondes.

Elle laissa ses bagages dans le premier compartiment venu, erra dans le couloir, finit par trouver un wagon de troisième vide, s'étendit à demi sur la banquette, regarda sans la voir glisser contre la vitre une banlieue lépreuse. Puis elle prit un papier dans son sac, le lut deux fois encore soigneusement et l'ayant déchiré en menus morceaux, les jeta par la portière. Un long temps elle resta ainsi, le visage fouetté par le vent humide, les yeux clos, jusqu'à ce que la brusque illumination d'une gare traversée à grande vitesse l'eût tirée de son rêve confus où ne flottaient, par un paradoxe assez singulier, que de vagues images de bonheur.

Elle n'avait pas revu Mainville depuis plusieurs jours et ne s'en inquiétait guère. Mieux valait qu'ils se fussent quittés un peu plus tôt qu'elle n'avait prévu. Désormais, elle ne reviendrait à lui qu'appelée. Car il l'appellerait. Peut-être refuserait-elle d'abord? Elle se lassa d'ailleurs vite de prévoir des événements qui lui paraissaient encore si lointains, séparés d'elle par cet abîme que son audace et son courage allaient combler.

Chose étrange, elle ne doutait point de venir à bout de l'acte

qu'elle s'était juré d'accomplir, et même cette sécurité profonde eût pu s'appeler d'un autre nom : la certitude de l'impunité. Pourtant elle n'imaginait rien au delà de cette besogne ténébreuse, accomplie dans les ténèbres. La nuit où elle allait entrer, d'un cœur résolu et calme, n'avait pas d'issue vers le jour. Pour la première fois, la prodigieuse vie intérieure, toujours repliée sur elle-même et qui, selon un mot ignoble du vieux Ganse, cuisait depuis dix ans dans son jus, cette vie mystérieuse partagée tour à tour entre le désespoir et l'exaltation, traversée de figures de cauchemar ainsi qu'un carrefour suspect, ce flot souterrain allait rompre l'obstacle sous lequel il creusait ses tourbillons, paraître au jour... Pour la première, et sans doute la dernière fois...

L'idée du crime ne lui causait nulle répulsion, nulle crainte, et le crime accompli, elle ne sentirait nul remords. C'était simplement une image monstrueuse entre tant d'autres, et qu'elle fût réalisée, la distinguerait à peine des images monstrueuses qu'elle avait senti grouiller en elle dès l'enfance et qui remplissaient déjà ses rêves. Deux fois au cours de sa vie elle avait cru rencontrer l'homme qui la délivrerait, le complice fraternel, et deux fois elle n'avait assuré sa prise, au prix de tant de ruses, que sur des aventuriers sans audace. S'ils avaient été autres, que leur eût-elle demandé au juste? Rien peut-être. Peut-être leur force eût-elle donné la paix à son âme tourmentée? Peut-être eussent-ils exorcisé ses démons? Elle avait cru un moment trouver chez Ganse, à défaut d'un maître, au moins un ami. Hélas ! Avec quelle avidité rageuse le vieil homme avait entretenu ses plaies vives, fouillé jusqu'au fonds, tiré d'elle la substance de ses meilleurs livres ! L'épuisement cérébral lui avait donné quelques mois d'une espèce de repos, d'anéantissement presque voluptueux que l'abus de la morphine avait prolongé encore un peu de temps. Puis cette crise de folie mystique où avait failli sombrer sa raison, les courses à travers le Paris secret, celui des faux prêtres, des faux mages, les messes grises ou noires, l'enfer ! Et tout à coup, ce petit Olivier avec son regard d'ange.

L'idée lui était venue le jour même où il lui avait révélé le nom de cette vieille femme avare qui lui mesurait chichement une maigre pension, alors qu'elle eût pu, d'une signature, lui faire une vie heureuse, libre, digne de lui, une vie enfin qui lui ressemblât.

Certes, elle eût pu l'écarter alors aisément. Mais son imagination, rompue au travail d'accumuler les documents vraisemblables autour d'un fait donné, si exceptionnel ou anormal qu'il fût, continua de travailler presque à son insu. L'image de la châtelaine devint peu à peu l'un de ces points fixes que recouvre et découvre tour à tour le songe flottant de la drogue, ainsi que la pointe d'un roc dans les remous de l'écume. Malheur à qui sert ainsi de repère au regard vide du serpent ! Il lui arrivait d'interroger son amant, jamais las d'ailleurs de lui parler de la maison grise, avec son mélange puéril de haine et de tendresse, et de se perdre aussitôt dans un flot de détails qu'elle finissait par écouter à peine. Mais lorsque le délicieux, l'onctueux pouvoir, pareil à une nappe

d'huile tiède, semblait sourdre de nouveau de sa nuque, couler le long de sa moelle, chaque image venait se dessiner sur l'écran avec une précision implacable. Un jour elle n'y tint plus, prit le train pour Grenoble, loua une bicyclette à Gesvres et vers le soir rôda longtemps autour de Souville. Elle y revint plusieurs fois jusqu'à ce que le pays lui fût devenu si familier qu'elle s'y replaçait d'elle-même sans fatigue, rien qu'en fermant les yeux.

Car dès ce moment, l'image du meurtre avait surgi de cette part de l'âme où rien ne distingue encore la volonté du désir ou même d'un sentiment plus obscur encore. Elle ne voyait pas seulement les deux vieilles femmes aller et venir au fond de la maison solitaire, ou dans ce décor campagnard dont une faculté supérieure à la mémoire retraçait chaque détail avec une précision diabolique, elle s'y voyait elle-même, non dans telle ou telle conjoncture imaginée à plaisir, mais dans toutes les circonstances de l'acte que rien désormais ne l'empêcherait d'accomplir, et ces circonstances une fois choisies comme par un mystérieux instinct ne variaient plus : le rêve s'élargissait et rayonnait autour d'elles sans y changer quoi que ce fût, comme par une sorte de cristallisation surprenante. Elle savait, d'une science infaillible, que cette cristallisation achevée, il ne lui resterait qu'à faire appel à sa volonté froide pour ce premier acte, pour ce premier geste qui déciderait de tous les autres. Cette certitude était à la fois douce et poignante, mais telle que, bercée par le mouvement monotone du train, elle n'hésita pas une seconde à fermer les yeux, sûre de ne pas manquer le prochain arrêt.

Elle ne sortit de son calme et profond sommeil qu'à l'entrée en gare de Dijon, changea de train comme elle l'avait prévu et s'endormit de nouveau paisiblement.

L'aube se levait dans un ciel hideux, ruisselant d'eau. La pluie cessa vers Bourg et la brume commença de monter de toutes parts sous un ciel couleur de saumure. Les premières pentes, seules visibles, fuyaient parmi ces fumées. Elle abandonna son projet d'emprunter l'autocar pour gagner Souville et résolut de descendre à Saint-Vaast. Sans quitter la gare, elle monta aussitôt dans le train omnibus de Bragelonne. Arrivée à la petite gare, ensevelie dans le brouillard de plus en plus épais, rien ne fut plus facile que de s'éloigner par un portillon sans présenter son billet, inutilisable depuis Saint-Vaast. Elle le déchira soigneusement, et par dessus le parapet le jeta dans les flots noirs et tournoyants de l'Yvarque.

La difficulté de l'acte qu'elle allait accomplir lui parut plus grande. Elle ne s'était jamais sentie peut-être, depuis du moins bien des jours, plus rusée, plus forte, plus capable d'aller jusqu'au bout du mensonge où elle entrait avec une crainte voluptueuse. Mais elle s'avisait tout à coup qu'elle ne sortirait plus de ce mensonge, que ce mensonge n'avait pas d'issue. Quelle que fût désormais la profondeur de ses combinaisons, ou peut-être en raison même de cette profondeur, de l'infaillible précision de ses calculs, une évidence sinistre l'assurait qu'ils seraient déjoués

l'un après l'autre, non par un adversaire plus habile, mais par un ennemi stupide, le plus stupide de tous, le hasard. Le hasard s'était déclaré contre elle, tout à coup, et cette minime part de chance, indispensable appoint de toute entreprise humaine, venait de s'évanouir en fumée. S'obstinerait-elle à jouer contre le sort une partie sans doute perdue d'avance? Ne suffirait-il pas encore de tourner le dos, de renoncer? Baissant les yeux, elle pouvait voir le quai solitaire où elle était descendue un moment plus tôt, la fumée de la locomotive qui l'avait amenée n'en finissait pas de se dissiper dans le ciel brumeux, tournait toujours au-dessus d'elle. Un pas en arrière, et le retour par n'importe quel express vers Grenoble ou Genève, qu'importe ! Mais ce que le lâche appelle désespoir porte en réalité un autre nom : la peur. La peur seule a de ces brusques renoncements. Quelle âme forte a jamais obéi à un pressentiment? La tristesse augurale qui accompagne ces sortes d'avertissements secrets semble, au contraire, sceller leur destin.

Elle traversa péniblement la place et, incapable d'aller plus loin, entra au Café de la Gare, avala coup sur coup deux tasses de café. Vêtue d'une robe noire extrêmement simple, presque pauvre, d'un manteau court, grossièrement chaussée, coiffée d'un béret de tricot qui couvrait entièrement ses cheveux ras, fraîchement coupés « à la garçonne », tout son bagage dans une minuscule valise de cuir, elle ne risquait guère d'attirer l'attention de personne, confondue entre tant d'autres silhouettes pareilles que le plus méfiant regarde sans les voir et dont il ne saurait conserver aucun souvenir. Seule la fatigue du voyage, en exagérant sa pâleur et en creusant ses joues, donnait à son regard un éclat, une profondeur si extraordinaires qu'elle se félicita d'avoir glissé dans son sac, à tout hasard, une paire de lunettes à monture de corne.

L'affreuse tristesse qui l'avait saisie un moment plus tôt ne se dissipait pas mais l'effort, d'ailleurs presque inconscient, de la volonté, l'avait transformée peu à peu. Elle n'en gardait qu'une impression presque physique de solitude, ou plus exactement encore, de vide. On a ainsi parfois, dans les mauvais rêves, l'illusion d'une marche interminable, de détours nombreux et compliqués suivis d'une fuite sans but à travers une foule muette qui s'écarte sur votre passage, maintient autour de vous une zone infranchissable d'attente et de silence. Certes, le remède à son angoisse, à toute angoisse était là, dans l'étroite poche doublée de peau, le sachet enfoui dans son corsage, un peu au-dessus de la ceinture. Depuis la veille au soir, l'aiguille de platine, dispensatrice de béatitude, restait à demeure dans un repli de sa peau : elle n'aurait qu'à y ajuster sa seringue pour sentir sourdre d'abord goutte à goutte, puis couler en elle la nappe d'oubli... Mais elle s'était promis de n'user cette fois qu'avec ménagement de ce premier accès d'euphorie qui réveille au fond de l'être on ne sait quelle petite bête sournoise, capricieuse, experte à toutes les trahisons. Pour ne pas céder à la tentation, elle finit par appeler la patronne.

— Madame, commença-t-elle de sa voix la plus unie, la plus

neutre, et aussitôt elle eut l'impression que doit connaître le lièvre chassé par les chiens en terrain découvert et qui, la dernière crête franchie, voit se lever de toutes parts l'épais taillis où il va se perdre, brouiller sa piste.

Car, bien avant la drogue, le mensonge avait été pour elle une autre merveilleuse évasion, la détente toujours efficace, le repos, l'oubli. Mensonge d'une espèce si particulière, on pourrait dire d'une qualité si rare, qu'il passait souvent inaperçu, même de ses proches, car seuls attirent l'attention, provoquent la colère ou le mépris ces mensonges grossiers, généralement maladroits, que la nécessité commande et qui ne sont le plus souvent qu'une dernière ressource, un moyen extrême employé à contre-cœur dans le seul but d'échapper au châtiment. Mais elle était de celles, moins rares qu'on ne pense, qui aiment le mensonge pour lui-même, en usent avec une prudence et une clairvoyance profondes, et d'ailleurs ne l'apprécient que lorsque le vrai et le faux s'y mêlent si étroitement qu'ils ne font qu'un, vivent de leur vie propre, font dans la vie une autre vie.

Le sentiment de sa solitude qui tout à l'heure semblait la frapper d'impuissance, l'exalta brusquement. Seule, soit! Seule au milieu de tant de pièges et de périls. Mais libre, aussi détachée momentanément du passé qu'un fruit tombé de l'arbre, plus libre qu'elle n'avait jamais été, depuis longtemps du moins, car rien ne saurait plus, au cours des quelques heures qu'elle allait vivre, limiter ou contrôler ses métamorphoses. La noire poésie intérieure, jamais révélée tout entière même aux plus intimes, allait pouvoir s'exprimer à sa fantaisie, selon le besoin ou l'inspiration du moment, sans autre règle que sa défense ou son plaisir. Loin de lui causer la moindre gêne, le regard un peu soupçonneux de la patronne où elle plongeait hardiment le sien, l'ébranlait jusqu'au fond de l'âme, semblait faire jaillir d'elle une source intarissable d'images et de paroles. Ainsi, la seiche poursuivie s'efface dans le nuage d'encre sorti de ses flancs.

— Madame, dit-elle, voulez-vous avoir la bonté de me donner l'annuaire de la ville?...

Elle fit mine de consulter le petit livre, le feuilleta d'un doigt discret, l'autre main à son front. La patronne restait debout, s'appuyant du ventre à la table et ne la quittant pas des yeux.

— Madame voyage sans doute? interrogea-t-elle enfin. Les affaires vont mal. Et puis la saison est passée.

— Oh! nous préparons déjà la prochaine. Nous devons commencer de bonne heure à cause de la concurrence. Ma maison n'est d'ailleurs pas encore connue ici. Nous n'avons jamais dépassé Saint-Étienne.

— Quel article?

— Bonneterie, lainages. Nous voudrions surtout trouver quelques collaboratrices débrouillardes. Il y a sûrement beaucoup à faire ici en été.

— Je pourrais peut-être vous indiquer...

— Oh! l'organisation proprement dite n'est pas mon affaire. L'inspectrice générale s'en occupe. Pour commencer, nous ne

travaillerons que les vallées de Valmajour et de Griendas. C'est moi qui ai eu l'idée de pousser jusqu'ici, à tout hasard. Vous voyez beaucoup de monde en août, me dit-on?

— Oui, pas mal. Mais si je comprends bien, madame...

— Mademoiselle... rectifia-t-elle avec un sourire triste.

— Mademoiselle ne visite pas la clientèle?

— Très peu. Il s'agit d'une entreprise toute nouvelle et qui a donné dans les Pyrénées des résultats extraordinaires. Nous organisons de grandes tournées de vente, en auto. C'est la vieille méthode des marchands ambulants, mais remise au point, rajeunie, avec des moyens exceptionnels. Nos voitures emportent toute une installation démontable qui permet de construire presque instantanément de jolies petites boutiques, charmantes, adorables, de vrais bijoux. Notez que nous vendons à des prix spéciaux, publicitaires. Le personnel est recruté sur place, au dernier moment, par la première vendeuse. Nous envisageons d'atteindre une clientèle bien plus régulière et plus étendue que celle des estivants. Notre organisation est calquée sur les entreprises similaires américaines. Son but est d'assurer à la femme, habitât-elle le plus humble village, les mêmes facilités qu'aux élégantes citadines, avec cet avantage que nous faisons nous-mêmes l'effort de choix et de discernement que rendent si difficile le désordre et la cohue des grands magasins de Lyon ou de Paris. Nous serons bientôt en mesure de fournir tout ce qui, de près ou de loin, ressortit à l'élégance féminine. Sur demande, grâce à nos procédés de mesure, nous nous chargeons de couper le vêtement sur le tissu choisi dans nos catalogues. Chacune de nos abonnées aura ainsi ses fiches, tenues à jour, depuis les bottines jusqu'au chapeau, son mannequin au complet, quoi! A chaque saison, une tournée de nos vendeuses leur permettra de fixer leur choix, et d'après des modèles encore inédits. La haute couture à la portée de toutes, voilà le but.

Le regard de la grosse dame, exagérément attentif, exprimait toujours la même curiosité mêlée de méfiance, tandis que son interlocutrice, incapable d'arrêter le fil de son étrange histoire, s'écoutait elle-même avec une impatience nerveuse qui lui mettait les larmes aux yeux derrière ses lunettes. Alors que son premier dessein était de passer partout inaperçue, coûte que coûte, pourquoi s'engager à fond dans cette fable stupide? Mais la tentation était trop forte, elle avait besoin de remuer des mensonges, n'importe lesquels, de dresser cette frêle défense entre elle et le danger inconnu, indéfini. Mais il semblait d'ailleurs que ses paroles se perdissent en une sorte de vain murmure, sans aucun écho.

— C'est une affaire considérable, remarqua la patronne; et en même temps son insupportable regard, entre les rares cils, alla des souliers mouchetés de boue au béret de laine.

— Oh! considérable pour d'autres que moi, dit Mme Alfieri. Je commence à peine, et les commencements sont très durs. Mais dans un an ou deux, je puis être nommée sous-inspectrice, toucher un pourcentage sur les affaires, me débrouiller quoi.

— Ma fille... commença la grosse dame.

— Votre fille? Est-elle aussi dans la partie?

— Justement. Oh ! c'est une artiste, elle a suivi des cours à Gap, travaillé dans une maison d'Avignon. Malheureusement, depuis la mort de son père, pauvre gosse ! elle n'a pu continuer dans son métier, rapport qu'il y a trop de morte-saison. Elle est dactylo chez Sauret, la grosse savonnerie de Marseille. Si des fois...

— Nous en reparlerons...

— Bien sûr... Et à propos, j'ai des chambres pas cher et des prix spéciaux pour les voyageurs de commerce : vingt francs par jour. L'hôtel ne paie pas de mine, mais la cuisine est à se lécher les doigts — toute au beurre. Pas la peine que vous alliez recevoir le coup de fusil au Moderne ou à Terminus. Resterez-vous longtemps?

— Un jour ou deux cette fois, pas plus. A moins que... J'ai rendez-vous avec une correspondante à Pougny.

— Quand ça?

— Ce matin, dit-elle, avant midi.

— Avant midi ! Mais, voyons, depuis octobre il n'y a plus qu'un service d'autobus, matin et soir.

— Tant pis. J'irai à bicyclette, voilà le ciel qui se nettoie. Je trouverai bien à louer une machine...

— Oui, au Garage du Centre, probable. Mais...

— Voyez-vous, reprit paisiblement Mme Alfieri, nous sommes gens de revue, vous et moi, j'aime autant vous parler franchement. A l'heure qu'il est, je ne peux pas négliger les petits profits, vous comprenez? Je fais le plus de route que je peux à bicyclette et la société me rembourse une voiture, ça ne fait tort à personne. Alors, entre nous, lorsque je reviendrai accompagnée de l'inspectrice...

— Bon. Inutile même de demander au garage ; j'ai ici la bicyclette de ma fille, une vieille bicyclette, pas brillante mais solide. Elle lui a servi encore il n'y a pas trois semaines, ainsi...

— Écoutez, madame... Madame?

— Madame Hautemulle...

— Écoutez, madame Hautemulle, la chose m'arrange très bien. Il s'agira simplement de nous mettre d'accord vous et moi, à cause de mon administration, pas vrai? A mon départ, vous mettrez les frais d'auto sur ma note, c'est vous qui me l'aurez procurée, nous n'y perdrons ni l'une ni l'autre. L'inspectrice, d'ailleurs, n'en demandera pas plus long, c'est une bonne femme. Et pour la location de la bicyclette, je vais toujours vous faire un dépôt, les affaires sont les affaires.

— Pensez-vous mademoiselle... Mademoiselle?

— Mademoiselle Irène.

— Hé bien ! mademoiselle Irène, gardez vos billets. Vous trouverez la machine toute graissée sous le hangar. Partez quand vous voudrez. Moi, faut maintenant que je finisse les chambres, mon garçon est en congé. La fiche est sur le comptoir, vous la remplirez sans faute, hein? la police est si tracassière, une vraie plaie.

Elle resta seule, le front entre les mains, tout étourdie de l'effort qu'elle avait fait, non pour imaginer, mais pour arrêter au contraire

le flot des mensonges qu'elle sentait prêts à jaillir d'on ne sait quelle plaie horrible de l'âme que sa récente angoisse venait de rouvrir sans doute. La pluie battait de nouveau les vitres, le sifflet d'une locomotive en manœuvre déchirait l'air de son appel funèbre, parfois prolongé comme une plainte, parfois bref, impérieux, désespéré, pareil au cri d'un être conscient, frappé de mort. Elle pressait ses tempes de ses doigts glacés pour réussir à mettre en ordre les images qui se succédaient avec une rapidité extraordinaire dans sa cervelle, mêlées à des chiffres, toujours les mêmes. De Leniers à Durançon, douze kilomètres, de Durançon à Ternier, vingt-cinq. Le col de Sermoise, sept. Total : quarante-quatre. Trois heures, quatre peut-être à cause des côtes...

L'arrivée de la patronne la tira brutalement de cette espèce de cauchemar. Mme Hautemulle descendait à reculons l'étroit escalier tournant, dont la rampe grinçait sous son poids. Parvenue à mi-chemin, elle dit d'un ton cordial :

— Décidément, mademoiselle Irène, je vous prépare la chambre 5, elle est plus chaude. S'il vient du monde, vous n'aurez qu'à donner un coup sur le timbre qui est là, près du perco, à deux pas.

Elle regrimpa pesamment, et Mme Alfieri se retrouva seule avec un soulagement immense. Elle tâta fébrilement son corsage, atteignit la pochette doublée de chamois, ajusta la seringue, l'emplit à tâtons sous la table. Ses mains tremblaient d'impatience, et le besoin, à l'instant d'être satisfait, redoublait de force, abolissait toute autre pensée. La chose faite, elle attendit, perdue dans le sentiment familier et pourtant toujours attendu, toujours nouveau, d'une déception vague, indécise, qui se fondrait tout à coup dans une impression de béatitude absolue, de facilité surhumaine, d'ailleurs, hélas ! trop vite évanouie.

Une à une, comme obéissant à on ne sait quel appel, quelle inspiration intérieure, les images un moment dispersées revenaient prendre leur place et leur rang, mais elle les reconnaissait à peine. Du moins paraissaient-elles avoir perdu tout contact avec cette part du cerveau qui conçoit, juge, raisonne, et vivre d'une vie propre, s'accordant entre elles selon les lois d'une logique particulière, sans rapport avec l'autre, analogue à celle des couleurs et des sons. Et lorsque enfin la faculté supérieure, encore obscure, reprit son travail, la pensée parut se conformer docilement à ce rythme étrange, baigner dans la même lumière douce où toute contradiction semblait se fondre. De nouveau, comme à Paris, au cours des longues nuits, si délicieuses qu'elles faisaient de l'insomnie un repos supérieur au sommeil — que le sommeil y eût paru comme la forme la plus grossière, presque inconcevable, du repos — elle sentit renaître en elle cette impatience passionnée de l'acte à accomplir, le sentiment d'une nécessité supérieure qui rendait l'idée même d'un échec absurde, l'impression physique du succès déjà obtenu, de l'entreprise réalisée.

Un seul scrupule — comme un minuscule point d'ombre : l'inutilité du mensonge qu'elle venait de commettre. La nécessité

d'accorder ce détail, insignifiant sans doute, mais irréductible, au plan si simple qu'elle avait formé, tellement simple qu'il lui semblait devoir déconcerter toute enquête en réduisant à l'extrême ce petit nombre de faits précis auxquels peut s'accrocher ordinairement la pesante chaîne des déductions policières. L'idée de ce plan lui était venue dès son premier voyage secret à Souville quelques mois auparavant — si l'on peut donner le nom de plan à une succession d'images presque hallucinatoires, si étroitement liées qu'elles s'étaient présentées depuis, toujours dans le même ordre, avec une précision sans cesse accrue. Et certes la volonté du meurtre n'était point tout à fait formée en elle — à ce qu'elle croyait du moins. Mais la pensée de la vieille octogénaire, déjà presque hors du monde, retenue par un lambeau de vie que le moindre effort devait suffire à rompre, lui devenait chaque jour plus insupportable, tandis que se multipliaient les scènes affreuses et puériles au terme desquelles le spectacle de son faible amant, effondré dans un sommeil d'enfant, la remplissait tout ensemble de honte, de dégoût, d'une pitié plus insupportable encore. « Rien ne peut se découvrir avant six mois au moins, » affirmait Mainville entre deux sanglots. Et lorsque l'épuisement de ses nerfs, à défaut de la drogue, lui donnait quelques heures de trompeuse rémission, elle voyait se lever dans les yeux hagards une sécurité si lâche qu'elle eût souhaité mourir. Par quelle diabolique contradiction intérieure n'avait-elle jamais pu connaître et posséder réellement le plaisir que dans l'arrachement, la torture de son orgueil crucifié? Non, la volonté du meurtre n'était pas alors née en elle, mais elle trouvait dans la vieille dame inconnue tout ce qui dans la personne même d'Olivier lui inspirait de la terreur ou du mépris, comme si la châtelaine de Souville eût été responsable vis-à-vis d'elle de l'humiliation dont elle tirait sa force et sa torture. Et cette illusion était devenue peu à peu si forte, l'obsession si tyrannique, que rien au monde ne l'eût détournée de son dessein, sitôt formé, d'aller voir de ses yeux, observer à loisir cette femme extraordinaire, qui ignorait alors jusqu'à son nom, et dont elle savait tant de choses, jusqu'à d'insignifiantes manies, jusqu'aux moindres épisodes, toujours les mêmes, de la monotone vie quotidienne.

Bien qu'elle n'eût rien décidé avant son départ, résolue seulement à s'en remettre au hasard, elle aurait volontiers couru le risque d'un entretien, d'une de ces discussions, tour à tour tendres ou cyniques, qu'elle savait nuancer à merveille selon l'interlocuteur ou les conjonctures, et qui l'avaient servie tant de fois. Mais un concours de circonstances, d'ailleurs assez singulières, l'en détourna. L'autocar dont le service n'est assuré que du printemps à l'automne, l'avait laissée vers midi au petit bourg de Dombasles, à cinq kilomètres de Souville. Abandonnant la route, sur les conseils d'un passant, elle s'égara dans les sentiers qui, piétinés par les troupeaux à chaque saison depuis des siècles, font parfois figure de voies carrossables, pour s'effacer bientôt sur le sol dur où rien ne les distingue plus du roc que la trace, à

demi effacée par la pluie, des fientes de la dernière saison. Une dernière confusion, que le crépuscule tombant rendait presque inévitable, lui fit commettre une erreur : au lieu d'aboutir à la place du village, elle se retrouva tout à coup à mi-côte, parmi les ajoncs et les bruyères. Les premières fenêtres s'allumaient au-dessous d'elle, et le bourg était là, si pareil à celui que les photographies rapportées par Olivier lui avaient montré si souvent, à toutes les heures du jour et de l'année, qu'elle eut cette sensation bizarre de moins le découvrir que le retrouver. Le clocher de l'église se dressait un peu sur sa droite, et au même instant la vieille horloge laissa tomber, sur la vallée déjà sombre, ses coups pesants qu'elle ne songea pas à compter. La solitude était profonde, le silence extraordinaire. Se retournant peu à peu, comme si elle eût eu conscience d'une présence invisible, elle aperçut à travers les taillis les deux montants de briques et la grille du parc où elle s'engagea, lentement d'abord puis plus vite, incertaine encore du parti qu'elle allait prendre.

Un bruit de pas, puis de voix, la fit se ranger sur la gauche derrière un massif de lauriers-roses. Elle s'y dissimulait à peine, toute prête à sortir de sa cachette si les nouveaux arrivants s'engageaient dans l'allée qu'elle venait de quitter. Ils n'en firent rien, prirent à travers la pelouse, passant à quelques pas, disparurent.

Elle les vit descendre la route en lacets vers le village et n'eut pas de peine à reconnaître la gouvernante accompagnée de Philomène. Un long moment la voix aiguë de la servante vint jusqu'à elle, portée par l'air sonore, puis s'affaiblissant par degrés, s'éteignit. Le silence ne fut plus troublé que par le balancement monotone des hautes branches invisibles et parfois le lourd envol d'une corneille déjà perchée pour la nuit et dont l'ombre, démesurément agrandie, glissait un moment sur la pelouse.

Elle s'était approchée peu à peu, sans autre précaution que de longer la ligne noire des arbustes. Au craquement des feuilles mortes sous ses hauts talons, au grincement du gravier, elle croyait voir à chaque seconde une fenêtre s'ouvrir, entendre un appel. Rien ne bougeait pourtant dans la haute maison grise, à présent si près d'elle qu'elle eût pu d'un saut gagner les marches du perron. La certitude que la vieille dame était seule en ce moment, bien seule entre ces hauts murs gris que la lumière du soir, encore visible, teintait de rose sale et funèbre, l'emplissait d'une mélancolie farouche. Où était-elle, à cette minute, l'étrange petite vieille, avec son sourire éteint, son regard ironique et glacé, telle qu'Olivier la lui avait tant de fois dépeinte, derrière laquelle de ces persiennes closes? Et tout à coup le souvenir lui revint qu'elle était sourde, si sourde disait Olivier que depuis des années, à l'insu de tous, elle écoutait avec ses yeux. Mais elle était si rusée qu'on ne s'en avisa que le jour où la vue commença de la trahir aussi. Sourde et presque aveugle, dans un coin de cette maison solitaire.

Elle était restée longtemps ainsi, debout, le cœur battant, ne s'apercevant même pas que la fraîcheur du soir glaçait ses jambes sous la robe légère. Puis elle était repartie comme elle était venue,

mais par l'autre extrémité du parc. La descente sur les roches glissantes que l'obscurité grandissante rendait dangereuse, l'avait lassée, moins sans doute que l'atroce dessein qui se formait en elle, accaparait toutes les forces de son être, ainsi qu'un fruit monstrueux de ses entrailles. Elle s'assit sur une grande dalle lisse, au bord du chemin des Gardes, à la place même où quelques mois plus tard... Deux heures après elle reprenait l'autocar à Dombasles, sans avoir tout au long de la route, d'ailleurs peu fréquentée, fait d'autre rencontre qu'un petit chevrier qu'elle entendit longtemps, sans le voir, siffler au milieu des ajoncs.

Depuis, cette pensée ne l'avait pas quittée qu'il eût suffi... Quoi de plus facile que de monter le perron, pousser la porte entr'ouverte et... Après ce premier pas décisif le choix eût été laissé, soit de fuir tout de suite, par un coup d'audace, et si invraisemblable que cela parût, elle aurait réussi sans doute à regagner cette nuit le parc sans avoir attiré l'attention de qui que ce fût, avec la certitude absolue de l'impunité, soit de se dissimuler jusqu'à la nuit dans quelque recoin de cette immense maison. La servante couchait là-haut sous les combles. L'appartement de la gouvernante était séparé de celui de sa maîtresse par toute l'étendue de la galerie du premier étage. Rien n'eût été plus aisé sans doute que de sortir, la besogne faite, car les clés de la porte principale devaient rester sur la serrure. Au besoin elle aurait ouvert une des fenêtres du rez-de-chaussée. L'important était d'aller vite. Et en cela elle voyait juste. Louis d'Olbreuse écrit quelque part dans ses *Mémoires* que la première, l'indispensable condition de sécurité pour un criminel est d'agir seul. Et la réussite est presque certaine, s'il garde assez de tête et de cœur, pour, ayant mûrement réglé tous les détails de l'acte, l'accomplir comme s'il n'eût pas été prémédité, ainsi les fous et les ivrognes que la police ne découvre jamais que grâce à des imprudences ultérieures. Dans le crime, comme au feu, ajoute-t-il, la combinaison compte pour peu, si l'on ne se résout pas, le moment venu, de forcer la chance. La règle vaut pour tous les crimes, l'empoisonnement excepté.

Ainsi s'était-elle, avant de quitter Paris, résolument juré d'agir aussi simplement qu'à son premier voyage à Souville, se réservant de rompre le contact au dernier moment. Jusque-là, elle serait une voyageuse inoffensive qui se prépare à une entrevue décisive, sans savoir quel sera le résultat de celle-ci, ou même si elle aura jamais lieu. Jusqu'au dernier moment, jusqu'au seuil de la haute porte, dont fermant les yeux elle croyait voir le battant gris entr'ouvert, elle ne serait qu'une maîtresse désespérée, qui vient supplier la tante de son amant, une parente riche et ladre, — situation touchante et comique. Et la voici sur le seuil redouté, elle qui n'avait jamais songé à s'accuser d'autre chose que d'une indiscrétion grossière à vrai dire, mais vénielle. Jusqu'au dernier moment le crime resterait en elle, rien qu'en elle, le plus sûr, le plus profond, le plus inviolable secret. A moins que...

Elle ne regrettait pas sa suprême démarche auprès de Ganse, bien qu'elle ne l'eût point non plus préméditée. Elle devait tenter cette chance, et elle se serait plutôt reproché de ne pas l'avoir tentée à fond ou d'avoir lâché trop tôt la proie qu'elle avait senti frémir dans ses bras. Mais, tel quel, ce demi-aveu faisait du vieil homme une sorte de complice, en supposant que l'assassinat de la dame de Souville attirât son attention et qu'il rapprochât ce simple fait divers du demi-aveu de sa secrétaire. Et en ce cas elle connaissait assez la lâcheté de l'auteur de *l'Impure* pour être assurée de son silence. Bien plus : il lui coûterait alors peu de mentir pourvu qu'on le laissât dans l'ignorance des tracas et des poursuites, car la peur du scandale avait pris chez lui ce caractère un peu niais, enfantin, qu'il a chez les êtres très purs, très neufs ou chez les vieux débauchés. L'espèce de confidence reçue malgré lui devait rester dans sa mémoire ainsi qu'un de ces mauvais signes, de ces craintes sans objet précis, qui tournent vite à l'obsession. Quoi qu'il arrivât, l'imprudence qu'elle avait commise, si toutefois c'en était une, ne pouvait désormais que la servir.

La disparition d'Olivier, sans l'inquiéter beaucoup, car elle le savait sujet à ces sortes de fugues, n'en posait pas moins un problème, et la solution de ce problème, heureusement ou non, ne dépendait plus que du hasard. Certes elle se félicitait qu'il eût si longtemps tardé à écrire la lettre dont elle ne lui avait fourni d'abord que le thème, puis le texte à peu de choses près. Le nom de Mme Alfieri devait être encore aujourd'hui inconnu de la dame de Souville. Mais si le faible garçon, à présent hors de son pouvoir, en avait écrit une autre? Il était possible que la police n'y prêtât que peu d'attention, car rien ne semblait plus facile que de l'orienter, le meurtre accompli, sur l'assassinat classique, suivi de vol, le crime crapuleux que l'entier isolement de la maison, connu de tous, rendait le plus vraisemblable. Mais il arrive aussi qu'une enquête méfiante retienne un nom, une lettre, et à la première question dangereuse ou seulement embarrassante, Olivier parlerait, parlerait. Car la peur le rendait querelleur et bavard comme une pie.

— Hé bien quoi, fit la grosse dame, d'une voix qui lui parut coller à ses oreilles, vous dormez, mon petit. Au lieu de courir les routes à bicyclette, vous feriez mieux d'aller vous étendre un peu.

Elle ouvrit les yeux, et aussitôt se sentit pâlir. Sa jupe relevée encore au-dessus des genoux découvrait sa cuisse et c'était miracle qu'elle n'eût pas laissé échapper dans son demi-sommeil la seringue Pravaz qu'elle serrait inconsciemment dans ses doigts. Mais un regard jeté sur la patronne la rassura.

— Ai-je dormi vraiment? dit-elle.

— Plutôt ! Même vous avez ronflé un moment. Oh ! pas grand-chose. C'est la fatigue qui veut ça.

— Longtemps?

— Dame, une petite heure.

— Mon Dieu !

Elle n'avait pas besoin de simuler la terreur, elle l'éprouvait réellement. En même temps que les premières caresses souveraines du poison, s'était évanouie toute sécurité, toute confiance, tandis que de nouveau cette impression de solitude, ce cercle autour d'elle encore élargi, ce vide...

— Ma bonne dame, dit-elle (et sa langue tournait avec peine dans sa bouche, comme après une longue nuit d'ivresse) je vais partir sur-le-champ.

Elle sentait la chaleur revenir lentement à ses joues. D'un geste adroit, elle laissa glisser la seringue dans l'ouverture de son sac qu'elle referma sans bruit.

— Bon, répliqua la patronne sans plus insister. Faites à votre mode. Je vas monter vos bagages.

— C'est que...

Elle n'avait pas d'autre bagage que son minuscule sac de cuir et son premier mensonge l'obligea à un second. La nécessité de ruser avec cette femme imbécile l'humiliait si douloureusement que des larmes de rage lui vinrent aux yeux.

— Je les ai laissés à la consigne. Oh ! une simple valise d'échantillons, presque rien.

Son parti était pris : puisqu'elle ne pouvait, hélas ! revenir sur cette fable stupide, du moins saurait-elle l'exploiter jusqu'au bout et à fond. Mais que de risques !

— Je vais tâcher d'avoir l'inspectrice au téléphone, dit-elle. Et comme la patronne esquissait un geste :

— Demandez-moi le 16-22 à Grenoble.

C'était le numéro, retenu par hasard, d'un hôtel où elle avait déjeuné au cours de son premier voyage à Souville. Sitôt que la réponse parvint à ses oreilles, elle glissa la main devant son coude et, la communication une fois coupée, elle commença avec son interlocutrice imaginaire une conversation que la patronne feignit de ne pas entendre, mais dont elle ne perdit sûrement pas un mot, puisqu'elle remarqua tout à coup étourdiment :

— A l'heure que vous dites, vous ne serez jamais revenue de Soltéroz.

Sans s'interrompre, Mme Alfieri mit un doigt sur sa bouche et reposant enfin l'écouteur :

— J'ai mes raisons, fit-elle. N'oubliez pas que, pour l'inspectrice, je suis censée faire la tournée en auto. Au cas où elle me demanderait cet après-midi, vous répondrez que la voiture est vieille, qu'elle a pu avoir une panne, enfin n'importe quoi. Elle reprendra sûrement le train de six heures dix, car on l'attend demain à Lyon. J'aurai ainsi gagné trois ou quatre jours, une semaine peut-être. Pas moyen de contrôler mon travail dans la région, puisque la maison m'y envoie pour la première fois, et j'ai tellement besoin de me reposer un peu, madame Hautemulle.

Au mot de semaine, la patronne avait rougi de plaisir.

— Comptez sur moi, mademoiselle Irène. Ce n'est pas le pape, votre inspectrice, après tout. Je vais vous montrer la machine. Voulez-vous me donner votre bulletin de consigne? J'enverrai

le garçon chercher vos bagages. Il n'arrive qu'à une heure de l'après-midi, rapport qu'il est sellier aussi.

Mais elle ne renouvela pas cette offre obligeante à laquelle Mme Alfieri n'avait répondu que par un bredouillement confus, absorbée en apparence par l'examen de la bicyclette, et la voyageuse était bien loin avant que la patronne s'avisât de son oubli.

— Bah ! dit-elle, il sera temps ce soir.

Mme Alfieri sortit de Bragelonne par l'autre route de Mornaz, tournant le dos à son but. Un kilomètre plus loin il lui eût été facile de rejoindre la route par un raccourci choisi sur la carte, mais ce chemin vicinal soigneusement entretenu et qui traversait un gros bourg lui parut au dernier moment trop dangereux. Elle préféra s'engager un peu au hasard dans un étroit sentier pierreux, longeant les bois de Seugny, et son intuition se trouva justifiée, car après plusieurs passages difficiles qui faillirent la faire renoncer à son dessein, elle se vit à sa grande surprise déboucher bien au delà, juste à la sortie du village de Trentin, ayant ainsi déjà le bourg à sa gauche. Une demi-heure encore elle suivit une route parallèle à la ligne de chemin de fer et, le passage à niveau franchi, lut à la première borne, non sans une soudaine bouffée de chaleur, le nom de Marzy-Souvignon, à dix-huit kilomètres de Souville. Marzy, la dernière étape d'où elle s'élancerait vers son destin. Mais le destin l'attendait là.

Elle y parvint beaucoup plus tard qu'elle n'avait espéré, après avoir poussé sa bicyclette à la main au long d'interminables côtes. Décidée à ne laisser aucune trace, aucun souvenir de son passage, elle entra dans un petit bois de sapins, s'étendit sur un épais lit d'aiguilles qu'une roche surplombante avait protégé contre la pluie. L'effet de la piqûre faite cinq heures plus tôt l'empêchait de sentir la faim et elle s'efforça en vain d'achever le dernier sandwich qui lui restait des provisions faites à Paris. Puis elle feignit, pour elle-même, de s'absorber dans la lecture d'un insipide roman policier. Soit que la fatigue la préservât de penser, soit que son imagination, saturée d'images funèbres, ne fût capable désormais d'en produire que de riantes, les heures qui suivirent passèrent comme un rêve dans une sorte de paix extraordinaire, et elle devait se souvenir d'elles, aux moments terribles si proches, comme des meilleures de sa vie.

Sortant de sa cachette, elle vit le ciel pâle vers l'Orient, tandis que vers l'Occident les nuages gris, chassés par le vent, se teintaient de cette couleur violâtre indéfinissable, écœurante, évoquant à la pensée on ne sait quelle inavouable nostalgie. Craignant la traversée du village, elle s'engagea une fois de plus dans une rue étroite, bordée de hangars et de terrains vagues, et elle lut tout à coup le mot *Poste* sur une masure désolée, entourée par la fantaisie de quelque entrepreneur officiel d'une manière de péristyle de pierres branlantes. Elle crut habile de confirmer son mensonge du matin, demanda l'Hôtel de la Gare à Bragelonne, et presque aussitôt reconnut la voix de la grosse dame qui demanda, lui facilitant son mensonge :

— C'est vous mademoiselle Irène? Vous téléphonez de Soltéroz?
— Oui madame. Je suis à Soltéroz.
— Hein? Elle est à Soltéroz. (Elle crut entendre la vieille dame échanger ces mots avec un interlocuteur mystérieux et elle redouta le temps d'un éclair qu'une parole imprudente de l'employée n'eût rendu flagrant son mensonge. La fin de la phrase la rassura.)
— Pardon, j'avais compris Zulma. Bon. A quelle heure rentrerez-vous?
— Je ne sais pas encore. Peut-être ne rentrerai-je pas du tout. J'aimerais autant couper à la visite de... de qui vous savez... Il n'y a personne près de vous?
La réponse lui assena comme un coup de massue.
— Si. Un collègue. Un voyageur de la maison Fremiquet de Lyon, qui est arrivé de Grenoble en auto, dix minutes après votre départ, et qui fait à peu près la même tournée que vous.
Les deux voix reprirent à quelque distance de l'appareil, puis celle de l'inconnu commença sur un ton enjoué, mais d'une assurance positive.
— Allô, je regrette de vous avoir manquée ce matin, mademoiselle. Si ma voiture peut vous être utile...
D'un doigt Mme Alfieri avait abaissé le crochet, puis elle rétablit la communication juste le temps de prononcer quelques « Allô, allô, monsieur ». Trois fois elle feignit ainsi d'être coupée par une employée étourdie, ne laissant parvenir aux oreilles de son interlocuteur que des lambeaux de phrases impossibles à interpréter dans un sens ou dans l'autre, puis, sur une dernière injure du jeune homme à la préposée négligente et un appel désespéré à une surveillante problématique, elle coupa définitivement. La sueur ruisselait de son front et elle surprit avec une terreur mêlée de colère le clignement d'yeux de l'unique préposée. Avait-elle surpris sa ruse, ou s'étonnait-elle seulement de son visage bouleversé?
Elle renfourcha rageusement sa bicyclette, contourna le village par un chemin si pierreux qu'elle finit par s'arrêter haletante et, pour rejoindre la route qu'elle apercevait en contre-bas, traversa un champ non labouré encore, dont les éteules aiguës blessèrent cruellement ses pieds. A la réflexion le dernier accident qui l'avait tant émue apparaissait insignifiant, négligeable, du moins jusqu'à son retour chez Mme Hautemulle qu'elle était d'ailleurs libre de différer jusqu'au départ de l'importun. Nul doute que ce voyageur ne retournât samedi soir à Saint-Étienne, plus tôt peut-être? En somme si la chance depuis quelques heures avait paru plusieurs fois lui manquer, elle n'avait, par un hasard extraordinaire, fait aucune rencontre fâcheuse ou seulement suspecte. Le chemin qui lui restait à parcourir jusqu'au col de Maupeou et dont chaque détour était gravé dans sa mémoire, car elle l'avait fait deux fois, devait être vraisemblablement plus solitaire encore. Mieux valait d'ailleurs qu'elle attendît sur place, ici-même, les premières heures du crépuscule. En calculant au plus juste, elle arriverait sûrement au col à la tombée de la nuit. Peut-être abandonnerait-

elle là sa machine pour entrer dans le parc du côté le moins accessible? De toute manière, elle était résolue maintenant à tenter le hasard d'une entrevue dont l'issue dépendrait des circonstances et de son courage. Dans l'ivresse de la fatigue, car elle ne sentait pas encore le froid sous l'épais gilet de laine, il lui semblait qu'il eût suffi d'un effort presque imperceptible pour que la scène qu'elle allait vivre se dessinât tout à coup à ses yeux comme sur un écran magique. Que lui manquait-il donc? Elle fit encore quelques pas, découvrit sur sa droite un hangar abandonné à l'abri duquel elle alla s'asseoir, sa machine appuyée contre le mur. Déjà elle n'était plus maîtresse de résister longtemps au monstre dont la faim, jamais tout à fait assouvie, venait de s'éveiller presque à son insu. Les doigts se refermèrent d'eux-mêmes, en frémissant, sur la seringue et sitôt qu'elle l'eut retirée de l'étui, ils se mirent à trembler tout à fait... Ils tremblèrent encore longtemps, jusqu'à ce que les millions de cellules avides fussent de nouveau imprégnées, imbibées du délectable poison. A ce moment, elle n'eut pas besoin de fermer les yeux, elle crut sentir comme d'habitude son regard se retourner lentement vers cet univers intérieur chaque fois exploré, conquis, et chaque fois toujours aussi mystérieux, toujours nouveau. Il semblait alors que le monde réel ne parvînt à sa conscience qu'au travers d'une fente étroite, semblable à celles qui laissent passer une seule raie de lumière par une persienne close. L'image de gros nuages livides, roulant dans le ciel, et la plainte, de plus en plus aiguë du vent, continuaient d'accompagner son rêve.

A cinq heures, disait Mainville, quelque temps qu'il fasse, Mme Louise descend au village avec la bonne. Elle va lire à l'église son office de la Vierge, selon une des règles de son ordre dont la sécularisation ne la dispense pas. Cette oraison quotidienne ne dure jamais moins d'une heure, souvent plus. Pendant ce temps, la domestique va porter le courrier à la poste et fait quelques courses insignifiantes, car Mme Louise se réserve de passer elle-même les commandes que le fils de l'épicier livrera le lendemain au château, corvée pour laquelle il reçoit dix sous. Chaque jour la dame de Souville reste ainsi seule et, dit encore Mainville, elle emploie ce moment de liberté au classement de sa correspondance, loin du regard curieux de sa terrible favorite...

Deux heures. Il n'en faudrait pas tant pour... car elle ne perdrait pas une minute. La vieille dame la regarderait avec méfiance par-dessus ses lunettes. « Madame... » commencerait-elle. Mais elle sait bien d'avance que cet entretien imaginaire n'aura pas lieu. L'image féroce repoussée aux moments lucides, délivrée par le poison, apparaît brusquement. Seulement elle ne la reconnaît plus. La scène tant de fois vécue par la pensée, n'est plus qu'une sorte de mêlée confuse où elle ne parvient pas à distinguer, à surprendre le geste fatal. Au prix d'un effort d'attention immense, elle reconnaît le gravier de l'allée, les dalles de pierre qui font une chaussée, par les jours de pluie, à la maison grise, permettant d'en faire le tour à sec... Mais ce qui s'est passé derrière ces murs,

elle ne s'en souvient plus. Il lui semble que la maison grise recule à une vitesse vertigineuse, s'enfonce. Dieu! est-il vrai que la chose est faite, accomplie, oubliée?... Comme la nuit est noire, noire et douce !... Par une portière ouverte elle croit voir fuir dans le ciel ténébreux la colonne de fumée que tord le vent de la course et qui s'éparpille en flocons d'écume au-dessus de la campagne endormie. Le puissant bercement du rapide, le grondement sourd des essieux bien graissés, l'air qui siffle contre les flancs d'acier aussi lisses que les parois d'un navire, le grésillement monotone des ampoules électriques, le ronron de la vapeur surtendue à travers les tubes invisibles la bercent sans l'endormir. Retrouvera-t-elle bientôt, dans quelques heures, le gracieux amant, jamais sûr, ses yeux puérils, les longues mains perfides, son jeune corps plus frais que celui d'une femme?... N'importe. Il suffit que l'obsession ait pris fin de cette chose depuis tant de mois inévitable, nécessaire. Elle n'en éprouverait d'ailleurs nul remords : c'était contre elle-même et non contre la ridicule petite vieille qu'elle avait commis ce crime, elle en était la véritable victime. La sourde révolte de sa vie manquée, la haine lentement mûrie au cours de ces dix années de pauvreté, d'humiliation, de doute de soi, le terrible travail d'une imagination embrasée par le poison favori et que le sombre génie de Ganse savait exaspérer jusqu'à l'hallucination, jusqu'au délire, tout cela devait aboutir au crime, tout cela était déjà ce crime même. Et maintenant...

L'illusion n'avait jamais été si forte qu'elle n'en gardât une vague conscience. Quoi! la chose n'était pas encore accomplie : elle allait l'être. Se relevant d'un bond, elle saisit sa machine et franchit le talus si brusquement, tête basse, qu'elle faillit pousser un cri de terreur en voyant tout à coup à ses pieds en travers de la route une ombre noire, immobile. C'était celle d'un prêtre debout contre un tronc d'arbre et dont elle distinguait à peine les traits dans le crépuscule. Il paraissait d'ailleurs aussi surpris qu'elle et dans un geste de défense ou de politesse porta la main à la hauteur de son front.

— Je vous demande pardon, dit-il.

L'élan l'avait portée si près de lui que le sang-froid lui manqua de se dérober sans répondre.

— Je réparais un de mes pneus, dit-elle sans réfléchir comme si elle eût cru nécessaire de justifier sa présence. Et croyant en finir plus tôt avec ce fâcheux compagnon, elle ajouta étourdiment :

— D'ailleurs me voici arrivée.

Une fois de plus la réponse fut bien différente de ce qu'elle attendait.

— Je rentre aussi, dit-il.

La fable du pneu crevé rendait toute fuite impossible ou du moins suspecte. Elle préféra le suivre jusqu'au village, la rage au cœur.

— Madame habite sans doute Fillières, reprit-il après un silence.

Elle n'osa mentir.

— Non, monsieur l'abbé, dit-elle. Je m'en vais seulement passer la journée de demain avec une parente. Et vous?

— Oh ! moi non plus. Je viens d'assez loin même, de Grenoble. Un stupide contretemps m'a retenu ici depuis ce matin.

Le visage qu'il venait de tourner franchement vers elle n'était certes pas indifférent. C'était celui d'un jeune prêtre à l'expression encore enfantine et pourtant marquée d'une tristesse indéfinissable. Le regard surtout, qu'il appuya sur le sien, la fit pâlir.

— Il m'arrive une aventure bien fâcheuse, continua-t-il de sa voix calme, un peu chantante. Je devais rejoindre cet après-midi mon nouveau poste et j'ai eu l'étourderie de manquer le départ de l'autobus, la patache comme ils disent ici. Par bonheur, un monsieur très aimable, descendu au même hôtel que moi, m'a proposé de m'y conduire dans sa voiture. Seulement, je dois l'attendre une heure ou deux, j'arriverai sans doute très tard.

Il eut cette petite toux qui chez les timides annonce et prépare les confidences. Mais Simone l'écoutait à peine, les yeux fixés sur les premières maisons du village au bout de ce long ruban de route qu'elle avait parcouru si vite et qui lui semblait maintenant interminable. Entendit-il le soupir d'impatience qu'elle ne réprima que trop tard? Il ralentit le pas et dit sur le ton d'un écolier pris en faute.

— Peut-être suis-je indiscret de...

— Pas du tout, répliqua-t-elle en s'efforçant de sourire. Vous voyez que je dois traîner ma machine et vous ne me retardez nullement.

Il fit encore quelques pas, visiblement préoccupé de revenir au sujet qui l'absorbait.

— C'est une aventure regrettable, ridicule même. Mais comment croire qu'à une si petite distance des villes une contrée puisse être aussi mal desservie? Et ma malchance veut encore que mon confrère de Fillières soit absent, appelé près de sa mère malade. Le connaissez-vous?

— Oui, répondit-elle au hasard, c'est-à-dire peut-être un peu...

Elle sentait son regard fixé sur elle, ce même regard qui un moment plus tôt l'avait troublée d'une manière inexplicable. Pour éviter une nouvelle question embarrassante que son mensonge risquait de provoquer elle ajouta en hâte :

— Le ministère paroissial doit être par ici très ingrat, très dur?

— Comme partout, madame, répliqua-t-il avec effusion. Évidemment il y a de bonnes âmes, mais notre solitude est pénible.

— Elle a ses consolations aussi, dit-elle sur ce ton que certaines habitudes de sa vie lui avaient rendu familier et qu'elle retrouvait d'instinct en face d'un prêtre, quel qu'il fût.

— Des consolations... oui, sans doute, approuva-t-il en hochant la tête, avec un accent si pareil au sien qu'en dépit de son impatience elle faillit éclater de rire. Oh ! la persécution n'est pas à craindre, l'indifférence plutôt... L'indifférence est la plaie de nos campagnes. Vous connaissez ce pays?

— Un peu...

Elle ne pouvait réussir à lui faire hâter le pas. Mais il continuait

de sa voix tranquille et dès qu'elle détournait la tête, elle croyait littéralement sentir le poids de son regard sur son front, sur ses lèvres. Pourquoi cette crainte? Elle la jugeait d'ailleurs injustifiée, la mettait au compte de ses nerfs malades, mais ce qui lui sembla plus inexplicable encore, c'était l'étrange pitié ou au moins ce qu'elle appelait de ce nom, bien qu'elle y découvrît aussi une sorte de répulsion involontaire, pareille à celle qui vous écarte d'un être mort, — jadis aimé, — l'absurde compassion qui lui serra le cœur tandis qu'il continuait sur le même ton de confidence naïve :

— Le professorat est une mauvaise école pour un futur curé. Voyez plutôt : dès le premier pas dans ma nouvelle carrière, je commets une faute impardonnable, je donne à rire à toute ma paroisse... Notre vie là-bas était si réglée, si douce... La solitude...

— Bah ! Vous parlez toujours de solitude. Votre paroisse a peut-être des ressources que vous ignorez. Allez, allez, monsieur le curé, lorsqu'on a connu certaines nécessités très dures, on rêverait plutôt à ces paisibles presbytères...

— Si je ne suis pas indiscret, je...

— Je suis de Léniers, dit-elle en donnant le premier nom venu parmi ceux qu'elle se souvenait d'avoir lus sur la carte.

— De Léniers ! s'écria-t-il.

— C'est-à-dire que j'y suis née, mais... mais j'y reviens de temps en temps, concéda-t-elle, au comble de l'énervement.

— De Léniers, quelle rencontre extraordinaire ! Le poste est aussi vacant... Vous y verrez bientôt un ami à moi, un camarade du séminaire de Montgeron. Car, je dois vous l'avouer, je n'appartiens pas à ce diocèse où la bonté de Son Excellence m'a appelé. J'ai dû quitter le mien pour des raisons personnelles, un malentendu, bref une de ces petites contrariétés qui dans notre vie prennent trop souvent une importance excessive. Et je ne m'en repens pas, puisque mes supérieurs me confient aujourd'hui une paroisse intéressante, une très bonne paroisse, m'affirme-t-on. Si je connais Léniers ! L'ancien curé passait pour un homme remarquable.

— Très remarquable, fit-elle sèchement.

— J'en ai rêvé aussi parfois, dit-il avec un rire d'enfant. J'ai même la photographie de mon presbytère dans ma poche, sur une carte postale et s'il faisait un peu moins sombre... Je sais même le nom de la vieille bonne, figurez-vous. Une femme très bonne, très méritante. qui s'appelle, attendez, oui, c'est cela : Céleste, Mme Céleste... J'espère que nous nous entendrons bien.

Elle sentait toujours le regard du jeune prêtre fixé sur elle tandis qu'il continuait son innocent bavardage et elle ne cherchait même plus un nom à l'émotion douce et poignante qui lui faisait monter les larmes aux yeux. « Où l'ai-je vu? » se demandait-elle sans conviction, mais avec le vague espoir que sa mémoire finirait par répondre à l'appel, fournirait une explication plausible, non à cette rencontre bizarre mais au trouble qui l'agitait. A ce moment, il ralentit encore le pas et elle se trouva tout à coup,

au détour d'une ruelle sombre, sur le seuil de l'hôtel en pleine lumière.

— A Dieu, monsieur l'abbé, balbutia-t-elle stupidement. Bon voyage.

Pour ne pas lui tourner le dos, échapper d'un bond à l'aveuglante clarté qui, au travers des hautes glaces illuminait toute la largeur de la rue, elle dut faire un effort immense. Il lui sembla que la réponse ne viendrait jamais.

— A Dieu, madame, fit-il enfin.

Sa voix tremblait un peu comme celle d'un homme qui hésite à poser une question indiscrète. Le brusque congé de son interlocutrice l'avait visiblement frappé de stupeur. Il avança maladroitement sa main gantée de filoselle noire.

— Je vous présente mes respects, dit-il.

Elle n'osa pas quitter la place avant d'entendre se refermer la porte, mais elle feignit d'examiner sa machine, tournant le dos à la vitre éclatante. Puis elle se perdit dans la première rue venue, marcha longtemps. N'eût été l'excitation de la piqûre, elle n'aurait pas à ce moment trouvé le courage de continuer sa route et le souvenir de cette hésitation suprême à la minute décisive, devait la torturer jusqu'à la fin.

Ganse n'avait pas menti : sa curiosité du prêtre est toujours aussi vive qu'à douze ans, lorsque tyrannisée par son oncle de Saumur, tailleur pour ecclésiastiques et marguillier de sa paroisse, elle se croyait amoureuse du beau vicaire, et pensait défaillir chaque dimanche lorsque, tapie le plus près possible de la chaire, elle voyait sur l'appui de velours grenat aller et venir les belles mains, tandis que la voix pathétique s'enflait pour écraser de hautaine ironie un contradicteur imaginaire, et savait si savamment décroître et mourir sur la dernière syllabe du mot amour. Et ce n'est pas un homme comme nous, aimait à répéter l'oncle, qui peu scrupuleux sur la messe et les sacrements, tenait à sa clientèle. Non. Ce n'était pas des hommes comme les autres. Personne n'eût su comme le vieil archiprêtre passer doucement la main sur ses joues en la perçant d'un regard à la fois sévère et tendre, ce regard qui la hantait encore aujourd'hui à son insu. Qui sait? Bien qu'elle ne se sentît alors aucun goût réel pour la piété, du moins telle que l'entendent la plupart des femmes, elle a d'ailleurs toujours éprouvé pour les religieux un souverain mépris et comme une répulsion physique, peut-être eût-il suffi qu'un de ces demi-dieux... Mais ils ne lui dispensaient que la théologie du catéchisme, à laquelle elle s'est fermée une fois pour toutes, car elle la confond avec celle du manuel civique, et toute loi lui a fait horreur bien avant qu'elle en comprît le sens. Et c'est justement parce que son instinct l'a déjà convaincue qu'elle est née hors la loi, hors de toutes les lois, qu'elle souhaitait confusément rester dans ce monde mystérieux où il n'est d'autre règle que le bon vouloir de Dieu, ses préférences mystérieuses, l'adorable iniquité d'une toute-puissance qui se fait miséricorde, pardon, pauvreté. Mais c'eut été trop demander à la sagesse du vieux

doyen saumurois, qu'inquiétait plutôt le regard trop pensif, dont l'expression semblait parfois stupide, car elle ne traduisait qu'avec une extraordinaire lenteur les mouvements de l'âme, — toujours en retard sur la pensée. Un seul de ses vicaires, Breton de Nantes égaré dans ce diocèse angevin, — moins par clairvoyance que par ce naïf enthousiasme des perspicacités sacerdotales qui va parfois si loin dans le secret des âmes et que développe avec tant de soin la tradition cléricale qui a fait longtemps la force et la faiblesse de l'Église gallicane, — avait failli ouvrir cette petite âme, tour à tour et parfois tout ensemble avide et méfiante. Mais l'entreprise apparut vite dangereuse à ses supérieurs, et peut-être l'était-elle en effet. De ces longs entretiens interrompus par de plus longs silences, au fond de la petite sacristie provinciale qui sent la cire, l'encens, l'eau croupie, elle avait gardé, à défaut de la foi perdue, avec une singulière expérience de cette conversation réservée, la nostalgie de la confession. Ce mensonge fondamental dont elle n'avait jamais eu sans doute une claire conscience, chaque année le scellait en elle si profondément qu'elle n'eût réussi seule à l'atteindre. Car la confidence, hélas! n'ajoute le plus souvent qu'un mensonge à d'autres mensonges, et qu'attendre d'une sincérité désespérée, empoisonnée par la honte? Une certaine sorte d'humilité sacramentelle peut seule empêcher de pourrir la plaie creusée au cœur par l'arrachement de l'aveu.

Mais une telle humilité ne va pas sans un total refus de soi-même, sinon sa vaine recherche risque de donner à une vie déjà médiocre un caractère particulier d'avilissement. De toutes les vertus, l'humilité est celle qui se corrompt le plus vite et l'orgueilleux qui a goûté une fois de ce fruit décomposé connaît ce goût du malheur et de la honte que rien ne saurait rassasier ici-bas, que tout le feu de l'abîme ne consuma pas au cœur féroce de Satan. Contre cette monstrueuse dépravation de l'amour de soi Simone avait dû longtemps se défendre, et plus d'un de ces prêtres errants qui poursuivent à travers le monde, de dîner en dîner, au prix d'une fatale dyspepsie, de problématiques miracles, qui faute de mieux se bourrent de curaçao et de petits fours, grandement édifiés par sa docilité, sa déférence, sa parfaite connaissance des mystiques à la mode que tant de jolies bouches se vantent d'avoir lus sans les avoir d'ailleurs jamais ouverts, virent en elle une proie facile. Mais si grande que soit la naïveté de tels pêcheurs d'âmes, elle les avait éloignés peu à peu, les uns et les autres, par on ne sait quoi de dur que sa duplicité naturelle ne pouvait longtemps celer, et qui effrayait ces pusillanimes, habitués à tirer dans leurs filets un inoffensif fretin. La retentissante apostasie de l'abbé Connétable devait d'ailleurs la compromettre irrémédiablement, car on la savait son amie, ou peut-être quelque chose de plus. Comme il arrive à ceux que la curiosité mène au seuil de la foi et qui prétendent jouer impunément des seuls sentiments plus terribles, en dépit des apparences, que ceux des démons de l'âme, elle avait pris le goût des prêtres suspects, et ne s'en cachait pas. Elle les préférait aux autres parce qu'elle reconnaissait en eux, bien qu'approfondie par un remords dont elle ne pouvait imaginer

la virulence, la même tristesse stérile, le même ennui vague et indéterminé, caressant. Car il est peu de mauvais prêtres qui répondent à l'image qu'en donnent volontiers les écrivains bien-pensants, intéressés à les peindre coutumiers du parjure, du vice et de l'impiété. Plus d'un, au contraire, a trouvé dans la rupture définitive avec le passé, et dans l'expérience des sens une paix terrible.

— J'aurais dû ne pas le quitter si brusquement, se disait-elle tout en roulant péniblement sur la route en lacets qui par six kilomètres de pente douce mais continue, monte jusqu'au col de Sabire.

Elle avait beau fouiller sa mémoire, elle ne pouvait se souvenir d'avoir jamais vu ce jeune prêtre, d'ailleurs vraisemblablement sorti depuis peu du séminaire. Et l'avoir rencontré par hasard, cette circonstance n'eût pas justifié encore l'impression extraordinaire causée par ce visage enfantin, ce regard, cette voix. « Il n'a rien dit et d'ailleurs moi non plus, » se répétait-elle. Cette vaine assurance n'apaisait pas son angoisse. Le danger obscur qu'elle sentait proche, n'était pas dans le passé, mais dans le présent. Mais alors? Au haut de la côte de Frangy, où l'on découvre une dernière fois le petit village dont elle commençait de voir briller les lumières dans le crépuscule, elle sauta de sa machine, la tourna comme malgré elle, resta un moment le cœur battant, comme poussée dans le dos par une force irrésistible. Une seconde de plus, et elle dévalait la pente, retournant là-bas, jusqu'à cette salle éclatante, à peine entrevue, où il devait l'attendre. Car n'avait-elle pas cru voir dans ses yeux la même pensée, la même interrogation muette, elle ne savait quoi de suppliant, appel ou reproche? Ne lui eût-il parlé qu'un instant, cela eût suffi sans doute à la sauver, à rompre le charme. Il était rare qu'elle ne cédât point à ces sortes de terreurs superstitieuses que l'abus de la morphine rendait chaque jour plus tyranniques. Mais cette fois elle y vit le prétexte d'une lâcheté qui réveilla brusquement son orgueil. Elle retourna de nouveau le guidon de sa bicyclette.

CHAPITRE XI

La nuit était tout à fait tombée, lorsque parvenue au haut de la longue côte de Gesvres, elle aperçut les rares lumières du petit village. L'énorme masse de brume maintenant immobile que les derniers remous du soir avaient amassée dans la vallée ainsi qu'un fleuve invisible, les faisait paraître à une distance prodigieuse. Mais dès que Simone se fut engagée sur la pente boisée, pénétrant sans le savoir dans cet air saturé, l'illusion prit fin : elle se trouva brusquement beaucoup plus près qu'elle n'eût pensé de la lisière du parc dont la futaie se détachait en noir sur le fond



grisâtre du taillis où luisaient encore, par places, les immenses dalles polies par les eaux et qu'elle avait prises d'abord pour des flaques laissées par la pluie.

Elle s'aperçut alors qu'elle avait dépassé sans l'apercevoir le chemin pris la dernière fois et préféra ne pas perdre son temps à sa recherche. Ses yeux, habitués à l'obscurité, trouvaient aisément le passage à travers les jeunes sapins clairsemés : en continuant tout droit sa descente, elle devait nécessairement rejoindre la route de Dombasle, presque parallèle à celle qu'elle venait de quitter. Mais elle eut l'idée de faire un large crochet vers la droite pour éviter une maisonnette surgie inopinément et qu'elle avait prise de loin pour une de ces roches recouvertes d'un lichen livide. Adossée à un véritable mur de granit qui ne laissait qu'un étroit passage où elle dut s'engager, le cœur battant, cette masure semblait enfoncée à demi dans la terre, ainsi qu'un navire échoué. A travers la cloison de planches de l'étable, communiquant sans doute avec la salle, — comme il est d'usage en pays montagnard — elle entendait distinctement une voix glapissante de vieille femme, gourmandant un roquet invisible qui de l'autre côté secouait furieusement sa chaîne, avec cet aboiement suraigu qui exprime l'impatience, le reproche presque humain du chien de garde impuissant à se faire comprendre d'un maître sourd aux avertissements de la nuit. Elle resta un moment, tapie dans un angle du mur, n'osant avancer ni reculer, puis elle fonça désespérément dans les ténèbres. Les aboiements redoublés de la bête durent couvrir le bruit des branches sèches et des pierres roulantes, jusqu'à ce qu'un repli de terrain lui dérobât la vue de cette maison mystérieuse dont elle chercha vainement le reflet dans la mare. Il lui était impossible de dire comment, à quel instant, l'aboiement du chien s'était tu. A une si faible distance et dans un air si pur que le bruit même de son propre souffle y éveillait comme une sorte d'écho sonore, par quel miracle n'entendait-elle plus rien, pas même un grincement de chaîne? Ce silence inexplicable semblait la pénétrer jusqu'aux os. Elle se retint difficilement de le rompre, ne fût-ce que par un faible appel, un mot prononcé à voix basse. La route étroite luisait à ses pieds...

A ce moment, dégrisée par la peur, l'absurdité de son entreprise, la certitude de l'échec lui apparurent de nouveau avec une telle force d'évidence qu'elle ferma les yeux comme sous un choc en pleine poitrine, étouffa un gémissement. Le désespoir seul avait pu l'amener jusque-là — un désespoir dont elle n'avait jamais eu qu'à de rares minutes, une claire conscience — désespoir sans cause et sans objet précis, d'autant plus redoutable qu'il s'était lentement infiltré en elle, imprégnant ainsi qu'un autre poison plus subtil chaque fibre de sa chair, courant à travers ses veines avec son sang. Nulle parole n'eût pu l'exprimer, nulle image lui donner assez de réalité pour frapper son intelligence, tirer sa volonté de son engourdissemnet stupide. A peine se souvenait-elle de l'enchaînement des circonstances, liées entre elles par la logique délirante du rêve, qui l'avaient entraînée jusque-là, et pour quel dessein elle y était venue. Le seul sentiment qui subsistât dans

cette horrible défaillance de l'âme était cette sorte de curiosité professionnelle apprise à l'école du vieux Ganse. Comme à ces tournants d'un livre où l'auteur ne se sent plus maître des personnages qu'il a vus lentement se former sous ses yeux, reste simple spectateur d'un drame dont le sens vient de lui échapper tout à coup, elle eût volontiers tiré à pile ou face un dénouement, quel qu'il fût. L'angoisse qu'elle ne réussissait pas à dominer ne ressemblait d'ailleurs pas à celle de la crainte : c'était plutôt la hâte d'en finir coûte que coûte, une sorte d'impatience, si l'on peut donner ce nom à la fureur sombre, implacable qui se fût aussi bien tournée en ce moment contre elle-même.

Ses mains tremblaient si fort qu'elle eut beaucoup de mal à soulever sa machine pour franchir le fossé peu profond qui sert de clôture au parc de Souville. Trompée par l'obscurité de la haute futaie, elle crut dissimuler assez la bicyclette en l'enfonçant de quelques pieds dans la broussaille, et commit encore l'imprudence de la laisser dressée contre le tronc d'un pin. Ne prenant même pas la peine d'éviter les pierres branlantes qu'elle entendait rouler bruyamment derrière elle sur la pente, elle atteignit l'allée principale où elle s'engagea aussitôt, sans autre souci que d'atteindre au plus vite la maison maintenant toute proche, absolument comme si elle eût été une visiteuse ordinaire. Et peut-être en ce moment était-elle cette visiteuse, en effet. Mais une rencontre inattendue allait décider de son destin.

Les mains étendues en avant pour éviter les branches basses qui secouaient sur ses épaules, au passage, une poussière d'eau, elle déboucha brusquement de la futaie, se dirigeant droit vers le perron, avec une sûreté de somnambule. Et déjà ses pieds s'enfonçaient jusqu'à la cheville dans l'herbe gluante de la pelouse, lorsqu'une voix la cloua sur place.

Comme par miracle, elle se retrouvait à la même heure, au même endroit d'où elle avait vu déjà, un soir de la dernière saison, descendre vers le village les deux ombres falotes qu'elle reconnut à l'instant — la silhouette ronde, un peu voûtée, de Mme Louise, l'autre plus menue encore, sautillante, de la bonne qui, à quelque distance en arrière, se hâtait pour rejoindre la première. Simone laissa tomber son sac, pressa des deux mains sa poitrine, y enfonça cruellement ses dix griffes, et ce fut peut-être la douleur aiguë de cette sauvage caresse qui préserva, en cet instant, sa raison. Une seconde encore — une interminable seconde — elle attendit, ainsi qu'au plus creux du songe, le sursaut précurseur du réveil. Mais le spectacle qu'elle avait sous les yeux ne ressemblait en rien, hélas ! aux capricieux paysages du songe. Le crépuscule même, avec ses dernières lueurs louches, ne lui enlevait rien de l'équilibre, de la stabilité du réel. En vain, les voix s'étaient tues, les deux silhouettes fondues dans la nuit, elle ne réussissait pas à douter de leur existence. Elle restait là, une main sur ses lèvres, luttant contre une espèce de nausée, moins effrayée qu'écœurée par ce sinistre caprice du hasard.

Elle marcha lentement jusqu'au perron, poussa des doigts la porte qui, après avoir obéi un moment à la pression, parut heurter

contre un obstacle, revint brutalement frapper contre le chambranle. Glissant sa main dans l'ouverture, elle s'aperçut qu'une chaîne attachait la poignée de cuivre à un simple crochet fixé au mur. Elle la détacha facilement et avec si peu de précautions que les lourds maillons d'acier retombèrent avec bruit contre le panneau sonore.

Les semelles glissaient sur le carreau du vestibule, et dans la tiédeur de cette maison toujours close où se retrouvait au cœur de l'extrême automne quelque chose de l'âcre odeur de l'été, elle frissonna, claqua des dents, s'aperçut qu'elle était trempée jusqu'aux os. Sa robe collait à ses jambes, à ses cuisses, et à chaque mouvement des épaules un filet glacé le long de ses reins. A la clarté d'une ridicule petite lampe coiffée d'un abat-jour rose, et placée très haut sur une étagère, un miroir lui renvoya l'image d'une sorte de mendiante hagarde, avec ses mèches pendantes, ses yeux fous, et dans tout son corps, à peine visible dans l'ombre, elle ne savait quoi de féroce et de sournois, l'attitude ramassée d'un animal prêt à l'esquive, à la fuite ou au bond. L'image même du crime.

D'un geste devenu aussi instinctif qu'un geste d'attaque ou de défense, elle porta la main à la poche doublée de peau. Tel était l'appel impérieux du monstre tapi en elle, soudain réveillé par l'angoisse, que l'idée ne lui vint même pas de quitter cette place dangereuse : c'était-là, même, à l'instant, qu'il fallait tenter la dernière chance, imposer silence à la bête affolée. Du bout des dents, elle fit sauter une extrémité, puis l'autre de l'ampoule de verre, et commença d'en verser le contenu, mais elle sentit soudain, avec un soupir de terreur, la seringue brisée sous ses doigts, tandis que le précieux liquide inondait ses mains. Rageusement, elle jeta les débris par-dessus les marches du perron.

Quoi qu'il arrivât désormais, elle se sentait hors d'état d'affronter la présence de la vieille dame, et d'ailleurs, si incapable qu'elle fût en ce moment de prêter attention à autre chose qu'aux images de son sauvage délire, si longtemps liées entre elles, emportées maintenant pêle-mêle ainsi que des épaves poussées par le flot, la folie d'une telle entrevue lui apparaissait plus nettement que le matin. Mais cette conscience même, encore vague et confuse, achevait d'ébranler ses nerfs, lui enlevait toute énergie, toute pensée, tout espoir d'échapper au déroulement inexorable du cauchemar où elle était entrée par défi, d'où elle ne s'évaderait plus. Si elle eût cru avoir quelque chance d'être entendue par la vieille femme sourde, séparée d'elle par l'épaisseur des murs, elle l'eût appelée tout de suite, pour en finir. Car entre tant d'hypothèses absurdes, la fuite lui semblait à présent la plus absurde de toutes. A une certaine limite de l'exaltation nerveuse, lorsque l'épouvante même a comme trouvé son point d'équilibre — une effrayante immobilité — le plus puissant instinct de l'être vivant, celui de sa propre défense, semble aboli en effet. Il ne s'agit plus alors, pour le misérable, d'échapper à sa douleur ou à son angoisse, mais de l'épuiser. Toute folie, à son paroxysme, finit par découvrir dans l'homme, ainsi que la dernière assise de l'âme, cette haine

secrète de soi-même qui est au plus profond de sa vie — probablement de toute vie.

Elle restait debout, face à son image, aussi incapable d'avancer ou de reculer qu'une somnambule qui s'éveille au bord d'un toit. La glace usée ne laissait paraître qu'une sorte de nappe diffuse, rayée d'ombre, où elle croyait voir descendre et monter sa face livide, ainsi que du fond d'une eau trouble. Un instant même, elle la chercha en vain. Elle ne distinguait plus que ses deux mains pendantes, ouvertes, pareilles à deux pâles fleurs vénéneuses, où éclatait la tache rouge des ongles. Du visage, plus de trace. Elle recula légèrement, pencha la tête à droite et à gauche, absorbée dans sa recherche. A mesure qu'elle pivotait ainsi sur les talons, la perspective des dalles noires et blanches tournait sournoisement avec elle, l'escalier monta lentement dans le miroir avec sa pomme de cuivre, le halo rose de sa lampe, la haute muraille nue, et brusquement... Dieu !

La vieille dame semblait penchée sur une marche, ainsi qu'un funèbre oiseau. Son châle, ayant glissé d'une de ses épaules, traînait jusqu'à terre, l'autre pan, recouvrant la rampe, dissimulait sa main gauche, tandis que la droite, élevée à la hauteur de sa joue, restait inexplicablement suspendue, comme attachée à un fil invisible. Jamais Simone ne l'eût crue si petite. Son visage cerné par la nuit ne semblait pas plus gros qu'un poing d'homme, et ses yeux grands ouverts avaient l'éclat dur et froid de deux minuscules billes de jais.

Était-elle là depuis longtemps? Non, sans doute. Mais l'immobilité de cette effrayante poupée, arrêtée net dans un geste de vaine, d'impuissante colère, était telle que Simone eut l'impression de l'avoir surprise à son gîte, à la place même d'où elle l'avait épiée dès le premier pas sur le seuil de la maison maudite. La certitude — d'ailleurs insensée — d'être dupe encore en ce moment de ce ridicule adversaire, la retint seule de fuir. Elle sentait monter de ses entrailles, avec un soulagement inexprimable, une rage grandissante, capable d'anéantir tout sentiment, toute pensée, de l'anéantir elle-même. Et dans l'attente de ce qui allait venir, de ce qui viendrait sûrement, elle examinait de bas en haut, avec une attention extraordinaire, le pâle petit visage ridé, aussi immobile qu'un masque de plâtre. Était-il plus pâle que de coutume? A mesure que ses yeux s'habituaient à l'obscurité, elle en distinguait mieux chaque détail, et tout à coup elle aperçut que les mille rides qui le sillonnaient, aussi nombreuses que sur la peau craquelée d'un brugnon, étaient agitées d'un frisson presque imperceptible, d'une espèce de trémulation qui lui donnait quelque ressemblance avec la face indéchiffrable de certains insectes hérissés de cils et d'antennes. L'affaissement des mâchoires, en raison sans doute de l'absence du râtelier, ajoutait encore à cette effroyable illusion. Non, cette peau parcheminée ne pouvait plus rien trahir des mouvements de l'âme, elle avait déjà sa couleur d'éternité. Le rouge des pommettes y éclatait lugubrement.

Simone ne pouvait détacher son regard des deux taches de fard,

que le reflet rose de l'abat-jour fonçait encore. C'était, dans cette face lugubre, comme une raillerie féroce, un rappel dérisoire de la santé, de la jeunesse. Mais elles l'attiraient aussi, elle eût voulu y porter la main, toucher de l'ongle l'enduit vernissé... Si long qu'en soit le récit, la scène n'avait duré qu'un instant. Le premier bond de Mme Alfieri venait de la porter à mi-chemin du palier, où l'attendait le fantôme toujours immobile et muet. Elle demeura là encore une seconde, branlant la tête par un mouvement machinal, puis elle s'élança. Mais, la main gauche jetée en avant ne rencontrant que le vide, elle tomba sur les genoux en gémissant, tandis que la lampe, roulant de marche en marche, allait s'écraser sur les dalles.

Avec une agilité surnaturelle, la dame de Souville lui tournait le dos et sans pousser un cri, sans un soupir, filait le long du mur comme un rat. Si vite que se fût relevée sa redoutable adversaire, elle lui eût échappé peut-être, car le regard de Simone passait sans l'apercevoir au-dessus de la naine courbée en deux. Par malheur une porte entr'ouverte dessinait sur le parquet un carré de lumière où la silhouette noire se détacha une seconde. Elles entrèrent en même temps dans la chambre.

Tout usée qu'elle fût, l'extraordinaire petite vieille luttait encore pour sa vie. La surprise, l'effort énorme qu'elle venait d'imposer à ses poumons, à son cœur, à ses os l'avaient empêchée d'ouvrir la bouche — ou peut-être ménageait-elle, pour cette chance suprême, sa dernière réserve d'énergie. La brusque apparition de cette fille échevelée, hagarde, couverte de boue, sa robe trempée collée au corps, était d'ailleurs trop inattendue, inexplicable. Incapable de peur et plus encore de n'importe quelle crainte superstitieuse, son premier sentiment à la vue de l'intruse avait été une colère non moins aveugle que celle de son ennemie, non moins féroce, une de ces colères froides de vieillard qui, bien plus que la terreur de la mort ou l'instinct de conservation, avait galvanisé un moment ses faibles forces. Même quand elle sentit sur sa nuque le souffle de la forcenée, ce sang-froid qu'elle avait toujours gardé jadis, au temps de ses courses périlleuses à travers le monde, ne l'abandonna pas encore. En un éclair, Simone vit la main grise, menue comme celle d'un singe, avec ses ongles peints, lui passer sous le nez pour, d'une chiquenaude, écraser la flamme d'une de ces veilleuses, dites « Pigeon », dont le globe vola en éclats, et aussitôt elle entendit grincer la crémone de la fenêtre, tandis qu'une voix grelottante, irréelle, pareille au grincement d'une poulie d'horloge, essayait de monter peu à peu jusqu'au cri.

Elle ne pensa pas que personne n'était à portée d'entendre ce dérisoire appel. Qu'importe ! Elle ne voulait plus qu'échapper coûte que coûte à un cauchemar intolérable. Ainsi, dans son enfance, elle ne pouvait voir une bête blessée sans l'achever aussitôt dans une sorte d'exaltation nerveuse, presque mystique, à laquelle les siens, attendris, donnaient volontiers le nom de pitié.

La chose se fit d'ailleurs avec la promptitude, la sûreté, l'inexo-

rable précision des gestes de l'instinct, et dans un prodigieux silence. Le faible cri était à peine arrivé à ses oreilles, qu'elle se laissa comme tomber dessus, l'étouffa de tout son poids. L'élan les fit glisser toutes deux sur le carreau ciré chaque jour, poli comme une glace, et la main droite de Simone se posant par hasard sur un objet lourd et froid — elle sut plus tard que c'était l'un des chenets de bronze — elle frappa droit devant elle, posément, sauvagement. Le frêle corps qu'elle tenait serré entre ses jambes trembla deux fois. Tout se tut.

Elle se releva sur les genoux, dégrisée, avec un horrible soupir. Sa peau, glacée tout à l'heure, brûlait de fièvre et la même chaleur presque insupportable et qui lui parut pourtant délicieuse, circulait dans tous ses membres. Elle n'éprouvait absolument aucun remords. L'acte qu'elle venait de commettre lui était devenu brusquement comme étranger. Les prétextes qu'elle s'était donnés jadis, le péril couru par son amant, le salut d'Olivier, tout cela n'était que mensonge. Contre la ridicule victime étendue à ses pieds, elle n'avait jamais réellement senti aucune haine. La seule haine qu'elle eût vraiment connue, éprouvée, consommée jusqu'à la lie, c'était la haine de soi. Comme tout cela était clair! Pourquoi s'en avisait-elle si tard? Elle s'était haïe dès l'enfance, d'abord à son insu, puis avec une attention sournoise, hypocrite, l'espèce de sollicitude effroyable dont une empoisonneuse peut entourer la victime qu'elle se propose d'immoler un jour. Sa révolte prétendue contre la société — qui avait trompé le vieux Ganse après tant d'autres — n'était encore qu'une des formes de cette haine. Elle ne s'était jamais pardonné, elle ne se pardonnerait jamais d'avoir échoué là où réussissaient beaucoup de femmes qui ne la valaient pas, mais qui avaient su agir, tandis qu'elle n'avait que rêvé, sans parvenir à dominer ses rêves. Ils avaient envahi sa vie, étouffé sa volonté, son âme. Depuis le premier éveil de l'adolescence, ils pompaient ses forces, épuisaient sa sève. Même si la pauvreté ne l'avait pas enchaînée au destin du vieux Ganse, la liberté n'eût retardé que de peu l'écroulement de cette vie intérieure aussi fausse, aussi truquée que ces constructions élevées en quelques semaines par les entrepreneurs d'Expositions Universelles. Encore ces bâtisses de plâtre ne sont-elles que posées sur un sol qui garde au-dessous d'elles sa solidité, sa force. Au lieu que les mensonges, volontaires ou non, étaient sortis de sa propre substance, étaient sa substance même, ainsi que les hideuses proliférations du cancer. Loin de la sauver, le travail n'avait fait que surexciter jusqu'au paroxysme la faculté maudite, le noir génie qui devait peu à peu dévorer son âme. L'expérience de l'invention littéraire, de son mécanisme en apparence mystérieux mais au fond sommaire, presque grossier, l'avait éclairée tout à fait — la suprême illusion s'était effacée, en même temps que le dernier espoir. Ce qu'elle appelait désormais sa vie, méritait-il encore ce nom? Pouvait-elle même se flatter d'avoir jamais vécu? Que les autres crussent en elle, qu'importe! Elle n'y croyait plus. Et voilà qu'elle s'avisait brusquement que l'idée du crime — on n'oserait dire sa tentation — lui était venue au moment

précis où elle s'était vue elle-même jouant ses rôles, avait cessé d'être dupe — si peu que ce fût — de ses propres grimaces. Oui, elle s'était crue à peine distincte, à peine plus réelle — ou moins vivante peut-être — que les personnages qu'elle sentait grouiller comme des larves au fond de ses ruminations monotones, et que la puissante volonté de Ganse réussissait seule à tirer de ces limbes. De tous les moyens qu'elle avait imaginés pour sa délivrance, le crime restait le dernier à sa portée, à la mesure de sa révolte impuissante. La victime comptait peu. Le mobile moins encore. Il suffisait qu'il flattât son orgueil, car elle n'eût assurément pas tué pour voler. Même sanglant, le vol restait un vol. Au lieu qu'un meurtre prémédité, longuement mûri, froidement exécuté, assumé sans remords, consomme au plus juste prix cette rupture totale, définitive, avec la société des hommes, son ordre détesté. C'est une manière de suicide, moins la chute immédiate, le vertigineux glissement vers le néant. Du moins, laisse-t-il un répit, si court soit-il — ne durât-il que le temps de jouir un instant de cette solitude sacrée qui ressemble à celle du bonheur ou du génie.

Elle en jouissait maintenant. Et il ne lui déplaisait pas de penser que cette jouissance était précaire, que la société bafouée saurait bientôt venger son injure. La disproportion entre la gravité de l'acte qu'elle venait de commettre et sa pauvre joie mêlée de satiété, de dégoût — pareille à celles qui suivent toute forte dépense de l'être, malédiction sur l'homme, cercle infernal, dérision — commençait d'éveiller dans son cœur une rage sourde qu'elle tournait peu à peu contre elle-même. En cet instant, elle n'eût pas fait un geste pour fuir et, à la vérité, elle jugeait déjà toute fuite inutile. Son imagination n'était jamais allée au delà du meurtre, et voici que, le meurtre accompli, elle découvrait — ainsi qu'au détour d'une route — une perspective nouvelle. Il fallait qu'elle achevât ce qu'elle avait commencé, car cette dernière scène donnerait seule au drame son sens. En un éclair, elle se vit debout devant ses juges, comme à présent devant sa chétive proie, immobile, muette, les yeux mi-clos, n'opposant à l'accusation que silence et mépris, un inflexible silence. L'idée de reprendre demain l'ancienne vie au point où elle l'avait laissée, — dans le minuscule appartement détesté ou, pourquoi pas? à la table du vieux Ganse — lui semblait trop ridicule pour qu'elle s'y arrêtât. Et tout à coup, rien ne lui parut plus facile, merveilleusement simple et facile, que d'attendre le retour de la gouvernante — avec au cœur, déjà, ce pincement de curiosité, d'impatience, qu'elle reconnaissait bien, qu'elle avait senti chaque fois aux heures décisives, et par exemple en face d'un autre cadavre, celui du bel amant à la tempe crevée, dans la chambre de palace, avec ce sang noir sur la carpette bleue, la fade odeur mêlée au parfum de l'ambre et du tabac anglais.

Elle ramassa la lampe tombée à terre, chercha vainement son sac, et pensant qu'il avait dû lui échapper dans l'escalier, sortit tranquillement de la chambre, tâta chaque marche une à une, ne le retrouva qu'au bas du perron, déjà trempé de rosée. Elle

remonta du même pas, alluma son briquet sans même prendre la peine de fermer les volets, regarda froidement à ses pieds. La dame de Souville était étendue face contre terre. Son châle, arraché dans la lutte, laissait à découvert la nuque grise, absolument intacte. Le chenet de bronze l'avait atteinte beaucoup plus bas, presque entre les deux épaules, où une large tache sombre, aux bords luisants, s'étalait sur l'étoffe de serge noire. Le cou, bizarrement dévié vers la gauche, donnait à la tête une position si singulière qu'elle paraissait presque détachée du tronc.

Aussi naturellement qu'elle eût accompli une besogne indifférente, elle prit le léger cadavre entre ses bras, le porta machinalement jusqu'au lit. C'est alors que, glissant sa main par-dessous, à la hauteur des épaules, elle sentit la vertèbre céder sous ses doigts.

Autour d'elle la chambre avait repris son aspect paisible, familier. Très vaste, elle semblait vide. Des bûches d'un bois vert achevaient de se consumer en sifflant et crachant au fond de la haute cheminée de briques avec son encadrement de pierre tendre, polie comme le marbre. A l'autre extrémité de la pièce, face au lit, un bureau Louis XVI, dépouillé de ses cuivres, était encore encombré de papiers dont le courant d'air avait éparpillé une partie sur le carreau. Par l'entrebâillement de la porte, Mme Alfieri vit qu'un certain nombre, plus légers, avaient même dépassé le seuil, jonchaient les marches de l'escalier. Elle alla les ramasser, puis du même geste machinal, descendit fermer la porte d'entrée, remit la chaîne à son crochet. Elle semblait agir ainsi sans aucun dessein — du moins conscient — ou peut-être par un pressentiment confus.

Ces précautions prises, elle rentra dans la chambre, ferma la fenêtre, tira les rideaux de cretonne dont l'odeur vieillotte, un peu poivrée remplit la pièce. Il lui semblait qu'elle n'avait plus désormais qu'à attendre le retour des deux femmes. Elle imaginait, non sans une secrète, une inavouable complaisance, leur effroi, leurs cris, leur fuite éperdue, l'arrivée des rustres, leurs questions auxquelles elle n'opposerait que ce dédaigneux silence. Et tout à coup un trait de lumière : Mainville.

Chose extraordinaire, incroyable, depuis des heures le souvenir de son amant s'était comme effacé de sa pensée. L'acte qu'elle venait de commettre paraissait même l'avoir aboli. Il surgissait maintenant de nouveau, mais ainsi qu'une pâle image, incapable d'éveiller en elle un autre sentiment qu'une pitié encore vague, confuse, et pourtant déjà déchirante. Non, ce n'était pas pour cet enfant sans cœur, la jolie bête féroce et caressante, qu'elle allait donner sa vie ! Mais le mensonge de son triste amour se dissipant peu à peu, elle comprit qu'elle avait chéri en celui-ci comme en l'autre, une sorte de faiblesse complice. Et une pitié jamais ressentie, crevant dans son cœur, parut inonder sa poitrine d'un jet si brûlant qu'elle y porta les deux mains, avec un cri de douleur. Et les larmes jaillirent de ses yeux.

Elle se laissa tomber en face du petit bureau, appuya dessus ses deux coudes, la tête entre les mains. Il fallait fuir maintenant,

coûte que coûte, fuir à tout prix. C'est du moins ce qu'elle s'efforçait de répéter à voix basse, comme pour se familiariser de nouveau avec un dessein si différent de celui qu'elle avait formé un moment plus tôt. Le désordre de son esprit était si grand qu'elle ne réussissait même pas à se représenter, si vaguement que ce fût, la route parcourue à travers le parc. Le changement d'itinéraire, presque insignifiant pourtant, lui paraissait un obstacle insurmontable. Pour ne pas se perdre, elle n'imaginait rien d'autre que descendre à tout risque jusqu'au village, pour y reprendre la route déjà parcourue jadis et contournant le parc, atteindre le chemin de Sommièvre, où elle avait laissé sa machine. Mais lui laisserait-on le loisir de cet énorme détour? Et d'ailleurs elle ne se faisait aucune idée nette du temps écoulé depuis le crime. Elle se leva en titubant, les mains pressant ses tempes, le regard fixé sur la muraille grise. C'est alors qu'elle aperçut à la hauteur de son front un papier fixé au mur par une épingle. Elle le lut d'abord sans en comprendre le sens, puis se décidant tout à coup, alla jusqu'au seuil, jeta un dernier regard sur l'escalier, vit chaque chose en ordre, et ferma la porte derrière elle à double tour.

C'était tracé d'une écriture un peu tremblée, mais avec minutie — chaque paragraphe séparé par un large blanc — un compte rendu des courses faites à Souville sans doute au cours de la journée, suivi de ces quelques lignes, le tout évidemment des mains de la gouvernante :

« Je vais maintenant chez Sauvestre, je paierai aussi la note du charbon, puis nous irons probablement aider Philomène à mettre en ordre le presbytère. Si nous ne sommes pas rentrées à 6 h. 30, veuillez fermer la porte, j'ai la clef. Je ferai le compte de Madeline, vous l'aurez demain matin avec le relevé des factures. Votre déjeuner ne sera pas prêt avant huit heures à cause de la messe. N'oubliez pas votre potion à minuit. J'ai changé l'eau de la carafe. Je vous souhaite respectueusement une bonne nuit ».

L'affreuse ironie de ces derniers mots ne l'émut guère. Son cœur affolé battait violemment contre ses côtes et elle sentait dans la bouche cette même saveur salée, ce goût de larmes. Elle était libre jusqu'au matin ! La dame de Souville devait se coucher de bonne heure, ou du moins consigner sa porte. En son absence, peut-être la gouvernante appelée au village avait pu laisser ce papier. Ou plus probablement en agissait-elle ainsi d'ordinaire avec sa vieille maîtresse sourde qui, en dépit d'une cataracte menaçante, voyait mieux qu'elle n'entendait. Quoi qu'il en fût, pour la première fois depuis le matin, le hasard venait de servir Simone et d'une manière merveilleuse. Comme à chaque heure capitale de sa terrible vie elle sentait brusquement renaître en elle cette espèce de lucidité à peine humaine, une attention décuplée, la ruse et la force d'une bête.

Fouillant les tiroirs, elle en dispersa le contenu à travers la chambre, l'éparpilla du bout de sa bottine. La serrure de l'armoire lui donna plus de peine, mais elle réussit cependant à la forcer en s'aidant d'un coupe-papier de bronze. D'une pile de linge, un portefeuille s'échappa, roula sur les carreaux. Il était plein

de billets de banque, en liasses soigneusement ficelées, qu'elle glissa dans son corsage. Et comme son regard faisait une dernière fois le tour de la chambre, l'idée lui vint que la présence du cadavre sur le lit s'accorderait peu avec l'hypothèse du vol suivi de crime commis par quelque rôdeur. Sans répugnance, elle reprit la morte entre ses bras, l'étendit à la place où elle était tombée. L'oreiller n'avait pas une goutte de sang.

Juste à ce moment la chaîne de la porte d'entrée claqua bruyamment contre le mur.

Elle dut attendre deux heures, deux mortelles heures, tapie au fond du cabinet de toilette, d'où elle avait entr'ouvert la fenêtre. Sa dernière chance eût été de tenter ce saut, d'échapper à travers le parc, dans la nuit. Mais l'arrivée des deux femmes, leurs pas assourdis, le chuchotement de leurs voix inégales, avaient seuls troublé un moment le silence de la maison grise. Longtemps après elle crut entendre de nouveau le léger grincement des semelles sur les dalles du vestibule, puis très loin d'elle, à l'étage supérieur sans doute, le claquement d'un volet. Tout se tut.

Elle se retrouva dans le parc, tremblante, non de peur mais de soulagement, d'impatience, d'audace, d'une espèce de joie terrible. Et cette ivresse, loin de l'étourdir, décuplait ses forces, semblait donner à tous ses sens une finesse, une puissance presque surnaturelles. Bien que l'obscurité fût profonde — la lune à son dernier quartier n'apparaissait que rarement et pour peu de temps aux rares brèches creusées entre d'énormes nuages aux franges livides,— elle retrouva aisément le sentier. Mais la crainte de s'engager trop avant dans le taillis sur les roches glissantes, la fit obliquer de la route, elle calcula qu'elle devait se trouver beaucoup plus loin qu'elle n'avait prévu de la cachette où elle avait dissimulé sa machine. D'ailleurs, l'obscurité s'était faite tout à coup plus profonde, à peine distinguait-elle à ses pieds le sol plus clair. Et soudain...

Jamais elle ne s'expliqua comment il avait pu venir ainsi sur elle, sans bruit, par un chemin pierreux. La vérité est qu'un second hasard, plus imprévisible encore que le premier, les mettait de nouveau en présence et dans des conjonctures si rigoureusement semblables qu'elle pouvait se croire le jouet d'un rêve.

Le prêtre était descendu un moment plus tôt de la carriole qui l'avait amené et, parvenu à quelques pas du sentier qui mène au presbytère, il s'était arrêté pour réparer sa lampe de poche — un cadeau de ses élèves. Embarrassé par sa valise, il se reprochait de ne pas l'avoir laissée dans la voiture, avec la malle qui devait lui être rapportée le lendemain matin. Depuis son départ de Grenoble, il semblait qu'une malchance ridicule s'acharnât sur lui, et chaque effort pour y échapper n'aboutissait qu'à l'asservir davantage à on ne sait quel persécuteur facétieux. Mille fois fou, le coche manqué, de n'avoir pas décidé de coucher tranquillement à Bragelonne. Mais plus fou encore d'avoir prétendu évaluer avec

exactitude la durée d'un voyage à travers des pays sauvages, où, le soleil couché, on ne rencontre plus une âme.

Après avoir inutilement tourné et retourné la lampe entre ses doigts gelés par la bise, il essaya de revisser, à tout hasard, la minuscule ampoule. Elle s'alluma tout à coup, et au même instant...

La gerbe de lumière venait d'atteindre Simone comme une balle, en plein visage, et elle crut en sentir le choc. L'expression de ce visage devait être terrible, car le malheureux prêtre faillit laisser échapper la lampe, et elle se mit à trembler si fort entre ses mains que le mince faisceau, frappant çà et là, enveloppa toute la scène et lui-même d'un halo livide.

— Vous,... dit-il. Vous,...

Avant même que sa silhouette fût sortie de l'ombre, elle avait reconnu sa voix — cette inoubliable voix qui avait saisi son âme, quelques heures plus tôt, d'un présage sinistre — et elle cherchait son regard dans la nuit, avec épouvante. Nul mensonge ne lui vint aux lèvres, et d'ailleurs elle eût jugé vain n'importe quel mensonge. Ce prêtre fantastique, surgi deux fois des ténèbres, savait tout. Une seule chance lui restait peut-être, reconnaître sa funèbre puissance, s'avouer vaincue...

GEORGES BERNANOS.

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

HONORÉ DE BALZAC : *LETTRES A SA FAMILLE*, 1809-1850. Comprenant une série de lettres de Mme Balzac à son fils. *Publiées avec une introduction et des notes de M. Walter Scott Hastings, professeur de langues modernes à l'Université de Princeton.*

I. — DU PRÉSENT PASSÉ

Voici l'édition française d'un ouvrage qui parut en 1934 aux États-Unis par les soins de M. Walter Scott Hastings dont Mme Suzanne Belly a traduit les notes et l'introduction (1). Soixante et onze de ces lettres de Balzac à sa famille étaient inédites. Quant aux autres (il y en a cent quatre-vingt-dix en tout dans ce volume), si le tome XXIV de l'édition Calmann-Lévy de 1876 des *Œuvres compètes de Balzac*, les avait publiées, il ne se trouvait pas une seule d'entre elles, nous dit M. W. S. Hastings, qui ne contînt des fautes flagrantes : « variantes, additions et omissions stupéfiantes » ici corrigées pour la première fois. A la vérité, aussi grande que soit la partie inédite de ce volume, nous avons l'impression presque constante d'être en pays connu. L'existence de Balzac a fait l'objet de si multiples et si minutieuses recherches que ce que nous lisons (peut-être) pour la première fois sous sa plume, nous l'avions depuis longtemps appris par celles de ses biographes.

Toutes les œuvres d'art nous apparaissent dans un éclairage intemporel, même lorsqu'elles sont, comme les romans, situées avec plus ou moins de précision dans le temps. Notre position vis-à-vis d'elles est donc celle d'un certain recul, et si, lisant un roman, nous sommes à ce point pris par l'action que, comme on dit, nous croyons y être, la marge entre l'œuvre et nous tend bien à disparaître. Mais cette identification bientôt totale avec les personnages supprime le temps d'une autre manière, plus subtile. Agissant avec les héros, participant à leurs aventures, nous sommes à la fois inconscients et des minutes de la réalité où nous nous trouvons « pour de vrai » engagés et de celles du

(1) Éd. Albin Michel.

roman dont les événements nous distraient. Ainsi en advient-il toujours dans l'action. Or le bon lecteur de roman est, à sa manière, un homme d'action. Dans les romans, le temps ne se retrouve que si l'auteur a fait de sa disparition et de sa recherche son sujet, lequel cesse, dans la même mesure, d'être un sujet de roman au sens traditionnel du mot, comme on voit bien chez Proust.

Il en va tout autrement lorsque nous lisons une correspondance, vieilles lettres personnelles dont nous sommes ou non les auteurs, recueils de missives historiques, littéraires ou autres. Celles-ci sont naturellement écrites au présent, mais c'est un présent dans lequel nous ne pouvons jamais nous perdre comme dans le présent romanesque, et cela même, s'il fut nôtre un jour, même si ces lettres sont de nous. Lorsqu'elles émanent d'un ami, soit d'un ami réel, soit d'un de ceux que nous nous sommes choisis dans le passé (Balzac, par exemple), il est *a fortiori* impossible d'oublier qu'elles sont d'un auteur précis, dont nous savons qui il fut, quand, dans quelles circonstances, souvent même jusqu'à quelle date il vécut. Contrairement à ce qui se passe pour le roman, la règle du jeu est donc ici sans tricherie possible, de ne pas s'identifier au héros. D'où une impression de déchirement entre deux présents qui se nient l'un l'autre et dans lesquels nous nous trouvons concurremment engagés, mais avec une position différente quant à l'avenir, ce qui est la cause de notre angoisse. Le premier présent, le nôtre, fuit vers la mort comme l'autre, mais à la différence de l'autre par les voies d'un futur dont nous ne savons rien. Le second, celui de l'épistolier, s'il revit éphémèrement à l'occasion de notre lecture, n'est rappelé à l'existence qu'en vertu d'une illusion que nous partageons à demi sans en être tout à fait dupes. (Nous entrons pourtant assez profondément dans le jeu pour trouver moins d'intérêt à la lettre dont l'éditeur nous dit qu'elle n'a pas été envoyée — comme si le destinataire indifférent avait autant d'importance à nos yeux que l'illustre écrivain !) Aussi bien ce présent-passé a-t-il été doublement nié depuis qu'il s'est produit : d'abord dans l'immédiat, aussitôt après que la lettre a été écrite (plus exactement : à mesure même qu'elle était écrite) ; ensuite par la mort qui, de toutes les minutes de la vie de son auteur (notamment de celles où il écrivait des lettres) a fait un total auquel rien, jamais, ne pourra plus être changé.

Ce vertige propre à toutes les lectures de correspondances, nous l'éprouvons à un degré particulier dans le cas de Balzac. Impression pénible, semblable au sentiment que procure la course absurde et indéfinie d'un écureuil dans sa cage tournante, à cela près qu'il ne s'agit pas ici d'un animal mais d'un homme, et de quel homme ! Balzac a beau se débattre quotidiennement sous nos yeux (un quotidien depuis plus d'un siècle révolu, redonné dans sa fraîcheur première, mais dans l'optique révélatrice du futur-passé), il a beau multiplier les plus héroïques efforts, il est pris et bien pris. Nous savons qu'il n'en sortira pas, que seule une mort prématurée viendra mettre un terme à cette poursuite acharnée d'une vie

financière équilibrée, première condition de la richesse qui reste, avec la gloire, son objectif le plus continu. Nous le voyons donc d'un mois à l'autre, d'une année à l'autre remettre de quelques mois, de quelques années sa libération et prévoir le commencement de sa fortune. « D'ici sept ou huit mois, je te ferai si heureuse que tu seras bien portante, » écrit-il (par exemple) à sa mère dès les premiers jours de janvier 1835, après lui avoir précisé : « Mon mois de janvier est écrasant de travaux et d'obligations. J'en ai encore pour jusqu'en mai; il faut du courage jusque-là. » Mais, en juillet : « Me voilà dans d'excessifs travaux qui vont se prolonger pendant trois mois. (...) J'ai pris le parti de travailler vingt-quatre heures de suite et de me coucher à 5 heures. Ce qui me fait trouver vingt et une heures et demie de travail par jour. » En septembre et octobre, c'est à « mai prochain » qu'il fixe la date du salut : « Qu'est-ce que sept ou huit mois à souffrir encore, quand on a souffert sept ans? Un an après ma libération tu seras heureuse.» Vient le mois de mai, non pas celui qu'il avait annoncé, ni même le suivant, mai 1837, et il écrit : « Je te serre sur mon cœur, et voudrais être plus vieux d'un an, car ne t'inquiète pas de moi, il y a la plus grande sécurité pour mon avenir. » Un an? Trois ans plus tard, en 1840, aucun progrès, (il est vrai que, dans l'intervalle, il s'est laissé aller à des dépenses que M. W. S. Hastings ne craint pas de dire *extravagantes* et *fabuleuses*) : « Ça va toujours de plus en plus mal. Je travaille jour et nuit, je suis attaqué de tous les côtés, et il faut une cruelle énergie pour que la tête reste libre quand le cœur souffre autant. (...) C'est horrible, toujours créer, travailler de la main droite, et combattre de la gauche. » En avril 1842, il ne se paye plus de mots : « Je ne m'abuse pas : si, jusqu'ici, en travaillant comme je travaille, je n'ai pu réussir à payer mes dettes ni à vivre, le travail à venir ne me sauvera pas; il faut faire autre chose, prendre une autre position. » Défaillance passagère. Six ans plus tard, il peut encore écrire à sa mère, de Wierzchownia : « L'année 1848, pour des causes indépendantes de toute volonté, me sera très lourde et difficile à passer. Je travaille ici comme si j'étais à Paris, car il faut que je fasse 45 000 francs pour payer mes propres dettes en arrivant à Paris. (...) Toutes mes dettes auront été payées par moi et avec ma plume. Ce n'est qu'en 1850 que je commencerai ma propre fortune. Tout le monde a des ennuis. » On sait ce qu'il advint de lui en 1850. Mais, avant de mourir et de laisser sauf erreur, une dette de 25 000 francs pour le seul entrepreneur des Jardies, il fut (très partiellement) saisi rue Fortunée par un vieux créancier à qui il devait 500 francs, ce qui était peu de chose en regard des 32 000 francs encore dus pour la seule « chartreuse Beaujon ». Et c'est en 1850 qu'il écrivait à son ami et factotum Auguste Fessart :

Plus que jamais, je désire avoir une vie sans ennuis ni difficultés, car il faut que je me remette à travailler avec autant de persistance qu'en 1840 *ou* 1843. *(...) Qu'allons-nous devenir, nous autres écrivains? (...) De février* 1848 *à février* 1850, *je ne crois pas qu'aucun temps ait été plus infertile. Je n'ai pas gagné* 1 500 *francs, et j'ai*

encore à payer 100 000 *francs pour la maison dont le prix entier est dû. Je vous vois faisant un signe de croix, mais soyez tranquille, il y a bien des romans dans une bouteille d'encre et la France ne peut pas rester comme elle est, elle éprouvera le besoin des théâtres et des feuilletons avant peu.*

II. — Le cercle de nos relations

Nous étendons bien au delà de l'auteur considéré l'intérêt que sa correspondance nous procure et la compassion que nous éprouvons à le voir espérer des bonheurs dont nous savons qu'ils devaient lui être toujours refusés. Sa famille, ses amis, voire ses simples relations participent au même triste ballet dont nous sommes les spectateurs navrés. Il arrive même que nous nous sentions plus touchés encore par ce qu'il advient de malheureux à ces inconnus, dans la mesure où, ne sachant presque rien d'eux, nous avons tendance à les trouver plus *innocents* que l'auteur de la correspondance dont les défauts nous sont par lui-même révélés. Pour Balzac, certes, nous avons toutes les indulgences. Et lorsqu'il nous faut bien admettre que, dans tel cas précis, notre grand homme n'a peut-être pas agi en toute honnêteté, nous en convenons à la manière assez peu défendable mais touchante de M. André Billy, écrivant par exemple :

A la vérité, Balzac avait la déplorable habitude de ne pas tenir ses engagements. On ne pouvait pas compter sur lui. Au pauvre Verdet qui avait en son grand homme une foi mystique et rêvait de devenir son unique éditeur, il joua plusieurs fois le tour de signer avec d'autres pour des ouvrages dont il n'avait écrit que le titre. La moralité de Balzac ne doit certes pas se juger d'après la commune mesure. Le génie a tous les droits, nous en sommes d'accord, mais ses privilèges ne vont pas jusqu'à interdire au biographe d'énoncer des faits évidents (1).

Nous sommes ainsi, nous autres, balzaciens. Il n'empêche que certaines faiblesses de notre auteur nous gênent. Que, par exemple, son goût du confort et du luxe nous semble particulièrement attristant en ces temps qui précèdent immédiatement sa mort et où il prévoit le moindre détail d'ameublement de sa maison de la rue Fortunée comme s'il avait non pas quelques mois, (il ne pouvait le savoir), non pas même une vie humaine normale (cela, il l'aurait dû savoir) mais l'éternité devant lui. Par exemple, choisi au hasard entre de nombreux autres passages du même genre, nous ne lisons pas sans agacement ceci qui date de 1849 :

Rappelle bien (à M. Paillard) que ces deux consoles doivent être placées assez haut, de chaque côté de la cheminée de la coupole grise, pour qu'il y ait dessous ces consoles, de chaque côté, une autre console en bronze doré, qui chacune supportera un des deux groupes

(1) André Billy. *Vie de Balzac.* I, 281.

de vieux Saxe. Il faut donc mesurer la place que ces premières consoles et leur groupe occuperont, et mettre les consoles à baldaquin audessus; et ces consoles à baldaquin et à plaques de porcelaine doivent supporter les deux vases de Saxe bleus à myosotis. M. Paillard doit faire aussi les deux consoles de bronze doré à enfants dans du feuillage, qui supporteront les deux groupes de vieux Saxe, et ces premières consoles et leurs sujets doivent être à la hauteur à peu près des candélabres. Quant à mettre la garniture de cheminée à l'Exposition, c'est à condition que la dorure n'en souffrira pas, etc...

Il est vrai que Balzac est en Russie, qu'il va se marier, que de telles préoccupations ménagères sont donc des plus normales. Sans doute suis-je bien sévère, surtout pour un balzacien. Et je ne méconnais certes pas la triste beauté de cette union de dernière heure avec Mme Hanska. Il n'empêche que mariage pour mariage, celui de la pauvre petite sœur Laurence, une trentaine d'années plus tôt, m'apparaît encore plus émouvant. Lorsqu'on sait combien ce M. de Montzaigle la rendra malheureuse, combien souffrira la jeune femme combien tôt aussi elle mourra, on ne peut lire sans une sorte de déchirement ce que Balzac écrit à Laure de ses bonheurs de fiancée. Ce n'est pas la première fois, qu'en marge de la vie des grands personnages de l'histoire, littéraire ou autre, nous nous attachons à ces comparses un instant entrevus. Si Mlle Phlipon n'avait pas épousé Roland, par exemple, et si la Révolution ne les avait pas arrachés l'un et l'autre à l'obscurité, nous ne saurions rien des nostalgies, des espoirs et des désirs de cette jeune fille grave et sérieuse, la petite Manon. A plus forte raison ignorerions-nous tout des jeunes camarades de couvent dont elle évoque les tendres tristesses comme les joies inquiètes. Et de cette mère, pareille à toutes les autres, Mme Phlipon, qui eut avec sa fille ce dialogue cruel (c'est là que j'en voulais venir puisque nous en sommes au chapitre des mariages) : « Un bon et digne homme t'offre sa main ; tu as passé vingt ans ; tu ne verras plus autant de prétendants qu'il s'en est présenté dans les cinq années qui viennent de s'écouler : je puis m'échapper... ne refuse pas un mari... qui n'a point, il est vrai, cette délicatesse à laquelle tu mets tant de prix (délicatesse toujours bien rare, même dans ceux chez qui l'on croit la trouver), mais qui te chérira et avec qui tu seras heureuse. — Oui, maman, d'un bonheur comme le vôtre ! » Désirs, espoirs, nostalgies semblables en leurs moindres détails à ceux qui troublèrent et troubleront toujours les jeunes filles et les femmes. Pourtant, ces banales expériences furent, en chaque cas particulier, tellement irremplaçables et uniques, que la vie eût été appauvrie pour nous si nous n'en avions pas eu connaissance. Mais je pense alors à toutes les jeunes filles, à toutes les femmes du monde, de tout temps à jamais, au sujet desquels, comme de Manon Phlipon, comme de Laurence de Balzac, il n'y aurait certes rien eu à apprendre qui fût nouveau, ce qui ne m'empêche point de ne pas me consoler d'en tout ignorer.

M. Walter Scott Hastings, pour en revenir à lui, n'est pas de ces exégètes à l'amour destructeur qui sont les termites de l'œuvre

à laquelle ils consacrent tant de soins. La poussière de notes indéfiniment multipliées ne recouvre pas le texte original au point de le rendre à peu près invisible parce que matériellement illisible. En cela notre commentateur diffère heureusement de tant de ses confrères, balzaciens ou autres. Heureusement pour le lecteur qui cherche à s'instruire agréablement, non certes pour les spécialistes, ou pour ceux qui, comme moi, ne se lassent pas d'élargir, dans le temps, le cercle de leurs relations. Si nous savons gré à M. W. S. Hastings de la discrétion de ses commentaires, il lui arrive pourtant de pécher par excès contraire et de décider, par exemple, un peu rapidement que « si de nombreuses personnes mentionnées dans ces lettres sont inconnues », elles ont « de toute façon perdu de leur intérêt pour les lecteurs de cette correspondance ». C'est, en effet, s'en tirer à trop bon compte que de décider « qu'aucune tentative ne sera faite pour établir l'identité de ces personnages (...) qui ne présentent pour nous qu'un intérêt tout passager ». Nous préférerions être renseignés sur ces M. Viot et autres Mme Bacot dont le jeune Balzac entretient sa sœur Laure que d'apprendre (!) par des notes de M. Hastings qui est Bernard Palissy et même Lavater.

Et puisque nous en sommes venus à faire des reproches à l'honorable professeur de l'Université de Princeton...

III. — Nouvelle digression a propos d'œillères

Il arrive aux critiques de tomber dans des erreurs de jugement liées à la fascination du texte et du texte seul, sans autre référence au réel. On ne reprochera certes point à la critique d'érudition cette soumission à ce qui est écrit, mais seulement d'être par trop portée à prendre ce qui est écrit au pied de la lettre. Et d'isoler artificiellement les faits qu'elle étudie et qui, pour appartenir au passé d'un mort, n'en furent pas moins vivants et n'en demeurent pas moins tels dans l'intemporalité de la lecture. Car ce regard de savant qui est celui de l'érudit, s'il ne dévitalise pas à proprement parler ces fragments d'existence les coupe de la vie et les aseptise. Or la critique des textes n'est une science que par ce qui, dans les textes, échappe à l'humain. On ne peut attendre de tous les exégètes, on ne peut même souhaiter que soit généralisée une critique d'adhésion totale dont celle de Charles Du Bos demeure l'exemple le plus significatif : cette complicité, si elle a l'intelligence de l'amour, en présente aussi la partialité. Mais avant l'amitié d'un cœur pour un autre cœur qui nous est fraternel, il y a la simple fraternité humaine et ce qu'elle implique d'expérience commune. Faire confiance aux écrits sans tenir compte de cette expérience élémentaire revient à faire mentir les textes les plus clairs. Par exemple, j'ai toujours été frappé par le fait que les annotateurs de correspondances ne tiennent pas compte des mensonges possibles de leurs auteurs. Mensonges de politesse ou de commodités, missives à dessein anti ou postdatées, et autres expédients dont nous avons tous usé et ces annotateurs comme les autres. Seulement ils ne pensent pas que l'épis-

tolier considéré ait pu s'en rendre lui-même coupable, ô fort innocemment, mais suffisamment pour réduire à néant telle belle construction édifiée après sa mort à l'aide d'arguments aussi fragiles.

C'est l'attitude inverse que je reprocherais plutôt à M. W. S. Hastings : je veux dire qu'il ne fait pas confiance à son auteur dans des cas où il ne semble y avoir aucune raison pour mettre ses déclarations en doute. Balzac écrit par exemple que des manifestants, en se retirant « saluèrent la porte de M. Camille Jordan qui était mort la veille ». Pas du tout, nous dit doctement l'annotateur : cette lettre est datée de juin 1821 ; or Camille Jordan est mort le 19 mai. Comme si cette expression, *la veille*, n'était pas communément employée pour parler d'un événement récent ! Mais ne cherchons pas « la petite bête » à l'exemple de M. Hastings. Prenons-le plutôt en flagrant délit de jugement aventuré, parce qu'attaché à la seule considération de ce qui est écrit, sans correction d'ordre psychologique. La mère de Balzac le convie, dans un court billet, à un important rendez-vous. « Au dos de cette lettre, note M. W. S. Hastings, Honoré, *peu soucieux de l'importance de cette réunion d'affaires*, gribouilla des notes et des mots se rapportant à ses travaux historiques... » Comme si nous n'usions pas tous ainsi, à défaut d'autre papier, de ces lettres qui se trouvent dans notre portefeuille précisément parce que nous y attachons de l'importance et ne voulons pas oublier les renseignements qu'elles contiennent ! Tout cela n'a, bien sûr, aucune importance et je ne le signale qu'à titre d'exemples de ces œillères qui bornent trop souvent la vue des érudits.

Un autre défaut des critiques de cette espèce est, au contraire, de se poser trop de questions. « La personne actuelle, écrit par exemple Balzac, c'est la tendresse la plus entière, mais ce n'est pas le sang bleu qui conçoit. » D'où ce commentaire de M. W. S. Hastings : « Une des femmes mystérieuses qui, temporairement tout au moins, joua un rôle dans la vie du romancier. Il s'agit très vraisemblablement d'Hélène de Valette, fille d'un officier de marine, une veuve indépendante de trente ans avec qui Balzac commença de correspondre en juin 1838. Mme de Valette vivait seule, près des marais salants du Bourg-de-Batz, etc... » Mais beaucoup plus vraisemblablement, s'agit-il, il me semble, de Mme Visconti, sang bleu s'il en fut, et dont M. W. S. Hastings nous disait lui-même à la page précédente qu'elle était à ce moment la maîtresse de Balzac. Lequel Balzac ne cite ou ne fait ici allusion à ses amitiés féminines que pour déplorer l'absence d'une conseillère dans sa vie depuis qu'est morte Mme de Berny. Or n'est-il pas plus normal qu'il ait pensé un moment pour tenir ce rôle à Mme Visconti, qui vit avec lui aux Jardies, plutôt qu'à cette provinciale lointaine? Je m'excuse de m'attarder sur d'aussi petits détails. Mais ce sont les seuls, dans un sujet tellement épuisé, qui restent à la sagacité du critique. Revenons pourtant aux choses sérieuses.

IV. — Un cœur plus souffrant qu'aucun de ceux qui ont souffert

L'expression est de Balzac lui-même dans une lettre à sa mère. Cette souffrance, on l'oublie trop souvent lorsque l'on parle de lui. Le café ne tenait pas lieu de tout, ni le succès, ni les bonnes fortunes, ni l'ivresse d'un luxe passager, ni même l'amour. Le romancier, comme le poète, peut être maudit. Et la gloire n'y change rien. Sur son travail acharné — si excessif qu'il en mourut, on a tout dit. Mais peut-être n'a-t-on pas assez insisté sur le fait qu'il se tuait à la peine *en toute conscience.* S'il écrit à Laure : « Je travaille à en mourir peut-être, » ce ne sont point là de sa part des mots en l'air. Trois ans auparavant, en 1835, un médecin lui a dit que *s'il continuait il succomberait :* « Mais il faut aller jusqu'au 10 novembre... » Toujours cette folie de se fixer des dates, heureuse folie peut-être, qui lui permettait seule de tenir : il devait de toutes façons aller plus loin, jusqu'à la mort.

C'est un lieu commun balzacien que de parler de sa naïveté, de sa fatuité. Mais il n'est ni naïf, ni fat lorsqu'il s'agit de se juger lui-même. Il sait très bien ce qu'il vaut. Et pas seulement pour le meilleur. « Si par hasard on vendait du génie à Villeparisis, achète-m'en le plus que tu pourras (...) j'en ai furieusement besoin. » écrit-il à Laure en 1819. Et la même année : « Je n'ai pas d'autres inquiétudes que l'envie de m'élever, et tous mes chagrins viennent du peu de talent que je me reconnais (...) Au diable la médiocrité. Au diable les Pradon et les Bauvarlet ! Il faut être Grétry et Racine. » Dès 1822, il dit de son *Héritière de Birague* que c'est « une véritable cochonnerie littéraire » et que son *Cromwell* « ne vaut rien et n'a pas même le mérite d'être un embryon ». Bien plus tard, lorsque, « pour faire de l'argent » il donnera son autorisation pour une réédition des « œuvres complètes du Sieur défunt Horace de Saint-Aubin », (« on est arrivé jusqu'à 6 000 francs offerts pour la réimpression de mes premières ordures littéraires. ») c'est à la condition qu'on le laissera en nier la paternité dans les journaux. En 1836, alors qu'il a déjà donné tant de chef-d'œuvre, il écrit : « Si l'on savait ce que c'est que de pétrir des idées, de leur donner une forme, une figure, et quelle lassitude cela produit. Toujours penser comme La Fontaine sous son arbre. *Mais non, je fais du Balzac, c'est-à-dire peu de chose.* » Désenchantement dû à un instant de découragement? Fausse humilité? Il sait bien ce qu'il vaut et depuis longtemps. Dès 1829, il parle, à propos de son œuvre, « d'élever un monument ». En 1832, il se voit « au moment d'être à la tête des intelligences de l'Europe ». En écrivant son *Louis Lambert,* « il a voulu lutter avec Gœthe et Byron. » Il sait que ce roman « est une bien belle chose ». Quant au *Père Goriot,* « c'est une œuvre plus belle encore qu'Eugénie Grandet, » « une fière œuvre, bien plus émouvante que ne l'est *Eugénie Grandet* et *La Recherche de l'Absolu,* quoique l'*Absolu* soit grandement fait. Ça m'a coûté cher du reste ». Nous songeons à Flaubert, écrasé lui aussi par son *Bouvard et Pécuchet,* à Flaubert aussi lucide que

Balzac, et qui écrit du même *Bouvard* que c'est « un ouvrage de grande envergure », un « formidable et effrayant bouquin » : « Quel bouquin ! Dans de certains moments ce livre m'éblouit par son immense portée. »

En effet, cela lui a coûté cher à Balzac, très cher. Bien sûr, il écrit sous la menace d'échéances qu'il ne peut plus remettre. Mais la nécessité extérieure ne lui fait jamais sacrifier ce qu'il se doit à lui-même. La quantité (et quelle quantité de pages !) certes, mais jamais au détriment de la qualité.

Il « a appris en province toute la puissance de son nom » et veille à ne point cesser d'en être digne. Obligé de composer deux ou trois pièces de théâtre, *il verra à se servir de quelqu'un pour ne pas compromettre son nom.* La scène l'attire — qui peut faire sa fortune. Mais il n'en reconnaît pas moins la précellence du roman : « (Faire du théâtre) c'est le plus grand malheur qui puisse m'arriver ; mais la nécessité est plus forte, et il m'est impossible de m'en tirer autrement. » La nécessité, parfois l'ambition, le désir d'arriver plus vite à la richesse. Mais l'artiste, en lui, sait bien où est sa vraie voie. En 1832, il nous dit éprouver *le besoin de toujours faire mieux.* Il constate qu'il a fait, au cours des six derniers mois, « des progrès immenses sur tous les points de sa sphère. » Ces mots révélateurs sont également de 1832 : « Je finirai par fermer mes oreilles aux reproches, *parce que j'ai la conscience de ce que je fais.* » A quoi correspond, six ans après : « J'aurai tout fatigué autour de moi, je ne suis pas étonné de cela ; mais quelle vie de grand auteur a été autrement, *et j'ai la conscience de ce que je fais.* »

Oui, ce qui nous frappe peut-être le plus, dans cette correspondance, c'est la souffrance, une vraie souffrance et qui s'exprime par de vraies larmes. Sa mère lui fait autant de mal qu'il lui en cause. « Ah ! mon père a été le plus triste prophète qu'il y ait eu, écrivit-il toujours à Mme Hanska, car il m'a dit que ma mère serait ma plus grande, ma plus habile et ma plus mortelle ennemie. » Et sans doute ne faut-il pas plus prendre au pied de la lettre cet excès de sévérité que la tendresse peut-être un peu trop lyrique de ses lettres à sa mère. Mais sa vulnérabilité n'apparaît pas quant à elle exagérée. Si c'est « les larmes aux yeux et le cœur serré » qu'il répond aux perpétuels reproches de sa mère, parlant à Laure de cette même mère, il dit : « En t'écrivant ces lignes, j'ai les larmes dans les yeux ; ce sont des larmes de tendresse et de désespoir. » Mais je m'aperçois que je suis retombé en pleins lieux communs balzaciens, ce que je voulais par-dessus tout éviter, fût-ce au prix d'une critique en marge de son vrai sujet. J'arrêterai donc, sans insister davantage, ce compte rendu, par une citation qui me tiendra lieu de tout autre commentaire : « Je souffre bien amèrement d'être l'objet de perpétuels soupçons. (...) Je suis pourtant déjà assez malheureux. Il me faut, pour gagner de l'argent, la tranquillité du cloître et la paix ! Quand je serai heureux, peut-être me rendra-t-on justice ; il sera trop tard, car je ne serai heureux que mort. »

CLAUDE MAURIAC.

INTUITION ET MÉTHODE DANS L'ŒUVRE HISTORIQUE de Gonzague DE REYNOLD

L'histoire est une science, mais il convient d'en aborder l'étude avec autant de divination, presque, que de rigueur critique. Les textes, en effet, réclament un contrôle sévère, mais on n'a pas assez fait lorsqu'on s'est contenté d'en scruter l'authenticité et la véracité, de peser la confiance qu'ils méritent et la somme de vérités que l'on peut en tirer. D'autre part, toute connaissance du particulier n'est parfaite que dans la mesure où elle est partie de la connaissance de la totalité. Si ambitieuse donc qu'apparaisse aux yeux du profane l'intention de composer une histoire universelle — le spécialiste, lui, sait combien de choses il est nécessaire de posséder, hors de sa spécialité, pour conserver la maîtrise de cette spécialité même —, elle n'est que la conséquence de cette loi, si souvent vérifiée, que l'on ne sait rien si l'on ne sait pas tout. Une histoire universelle, toutefois, ne saurait être une simple exposition critique de textes : l'intelligence ordonnatrice des faits s'empare de ces données qui sont, à la lettre, lettre morte si ne les vient vivifier et animer l'esprit qui tire la leçon des faits. Il entre encore, dans le travail de l'historien, un travail de re-création intérieure, de possession qui réédifie perpétuellement le passé en soi, qui le domine en s'y intégrant. Cette puissance d'intégration, nous la trouvons chez tous les grands historiens ; elle est une des vertus majeures que nous admirons chez M. Gonzague de Reynold.

Il ne déplaira point, je l'espère, au grand historien suisse, que je le compare à l'un de ses très illustres compatriotes (illustre partout sauf en France où il demeure à peu près inconnu) : Bachofen. En lisant les volumes déjà parus de *la Formation de l'Europe* (1), j'ai plus d'une fois entendu l'écho de l'auteur de la *Graebersymbolik*. Bachofen usait, assez librement, lui aussi, de cette presque divination. Son livre sur le Matriarcat, aussi bien que celui sur la symbolique funéraire, relève de cette haute connaissance intuitive autant que d'une scrutation patiente et scrupuleuse des documents anciens. Le regard qui embrasse, au même moment et d'un seul coup d'œil, tel détail précis et tel vaste panorama de l'espace et du temps, doit saisir avec la même exactitude le plus général et le plus particulier. Entre Bachofen et M. Gonzague de Reynold, j'aperçois encore une autre ressemblance essentielle : ce désir d'atteindre, au delà du *comment*, le *pourquoi*, autrement dit, d'ajouter l'histoire explicative à l'histoire narrative.

Pour cela, il est nécessaire d'avoir de l'histoire une conception assez voisine de celle de Vico, c'est-à-dire de la considérer comme une somme de lignes de forces, dont le dessin, comme celui de la limaille de fer qu'anime et organise un archet de violon, explique

(1) Éd. Luf.

la structure d'une civilisation. Incessamment, en un mouvement de flux et de reflux perpétuellement agité, ces lignes de forces circulent, s'entrecroisent, se prolongent, et révèlent, dans les images mêmes qu'elles composent, les grandes constantes qui sont celles de la race, du sol, de l'indéfinissable esprit du lieu, composant avec l'esprit du temps.

Pour demeurer fidèle à ces constantes, M. Gonzague de Reynold compose son histoire à la fois dans le temps et dans l'espace ; il saisit, dans son unité, ce bloc qui est à la fois race et civilisation, — les deux éléments vus dans leurs étranges entrelacs, — au lieu d'emprunter le découpage habituel, aussi arbitraire lorsqu'il opère dans le plan vertical des siècles que lorsqu'il interroge l'horizontalité des cultures. Le bloc sur lequel travaille M. de Reynold est une sorte de sphère sans cesse en mouvement, où les constantes de la race et du sol composent avec les profondes traversées des courants étrangers (étrangers dans le temps comme dans l'espace). Telle sphère est l'hellénisme, telle autre le monde russe, telle autre le monde celte. Pour ce qui est de ce dernier, Yeats et le paganisme gaélique s'expliquent l'un l'autre, et pour que cette explication soit complète, il faut aller sans cesse du passé au présent et du présent au passé, et tout autant de l'intérieur à l'extérieur, interpréter comme un phénomène proprement celtique le bouddhisme du poète de *Countess Cathleen*, et par là retrouver la signification des apports orientaux dans les origines du christianisme irlandais. De là, cette *architecture mouvante* qui est celle de l'œuvre de M. de Reynold, cette perpétuelle référence de l'actuel à l'ancien et de l'ancien à l'actuel. « Il y a chez l'homme, écrit-il — en cela se révèle la spiritualité de son être — un perpétuel effort pour s'évader hors du temps et se réintégrer dans la durée. Il se suspend à son être pour échapper à son devenir, toutes les fois que celui-ci s'accélère en un dynanisme tel que nulle force humaine n'est plus capable de le maîtriser et conduire. Et c'est bien l'être, en effet, que toute philosophie de l'histoire, si elle veut servir la cause de l'Europe et de la civilisation, doit travailler à dégager aujourd'hui du vertigineux devenir où nous sommes entraînés. »

Cette formule saisissante dans laquelle M. de Reynold résume tout son vouloir constructeur : « Tout appel au passé n'est qu'un appel passionné à l'avenir... », révèle à quel point il entend nous conduire à une connaissance de l'histoire *constructive*. Connaître pour ordonner. Interroger le passé pour bâtir l'avenir. J'aime que cet historien voie dans le besoin que nous avons de nous relier au passé un signe de force et de vitalité : c'est ainsi, d'ailleurs, que s'explique la Renaissance dans ses éléments antiquisants et en même temps audacieusement novateurs. La connaissance aboutit alors à une véritable coopération entre le monde ancien et le monde nouveau. (M. de Reynold emploie, pour cela, cette expression charmante « porter sa cargaison dans le vaisseau neuf ».)

Seule l'intelligence du passé peut nous soustraire à la cécité du présent, car le présent, dans cette sorte d'aveuglement fanatique qui est le sien, se présente alors comme *non-historique*.

Telle est la méthode propre à cet historien ; je la crois particu-

lièrement féconde, en ce sens qu'elle nous fournit cette totalité de connaissance dont je parlais plus haut, et aussi stimule une espérance qui, dans l'esprit de M. Gonzague de Reynold, est généreusement bienfaisante. Cette œuvre mérite donc l'attention et la sympathie de tous ceux pour lesquels toute connaissance est un approfondissement simultané de l'être et du devenir.

MARCEL BRION.

UNE NOUVELLE « APPROXIMATION » AU SUJET D'EMILY BRONTË

Sir Edmund Gosse, qui jugeait Emily Brontë moins douée que sa sœur Charlotte, ne lui consacra, dans son *Histoire de la Littérature anglaise,* que deux lignes ; Legouis et Cazamian, dans la leur, guère plus. Aujourd'hui *Wuthering Heights* est, universellement, l'un des romans les plus lus ; mais la gloire venue expose à une autre sorte de méconnaissance : du jour où l'admiration pour un auteur est bien portée, paraît de rigueur, combien d'enthousiasmes affichés, encore qu'ils se croient sincères, sont sommaires : un embaumement plus qu'une pénétration. Aussi faut-il savoir le plus grand gré à Jacques Debû-Bridel de la qualité de sa ferveur : d'être si scrupuleusement attentif et avisé et lucide, grâce à quoi il ressuscite pour nous les forces vives d'une œuvre et capte des résonances auxquelles on n'avait pas pris garde. Que le titre fâcheux de son très bel essai, *Le Secret d'Emily Brontë* (1), n'aille pas faire croire à de la « petite histoire littéraire » ou à une « vie romancée ». Non, voici un débat qui se situe avec simplicité à l'altitude digne d'une grande œuvre et d'un être d'exception. Où la perspicacité du psychologue et la finesse de l'intuition s'accompagnent sans cesse du probe souci de ne pas solliciter abusivement textes et faits. Jacques Debû-Bridel nous met en mains tous les éléments de son analyse suivie de synthèse : ce que lui ont révélé la vue même des lieux qui ont si fortement marqué Emily Brontë, les papiers de famille et les faits connus avec certitude, enfin l'étude approfondie du roman et des poèmes, poèmes qu'il cite abondamment, avec le texte anglais à l'appui de la traduction. Debû-Bridel s'insurge contre ce que l'on a coutume d'entendre par « l'énigme d'Emily Brontë » — à savoir qu'une jeune fille, isolée à la campagne, et à l'époque victorienne, ait pu peindre une passion avec une telle puissance et un tel accent de vérité — et contre les explications proposées jusqu'ici : l'inceste, le saphisme. D'une part, il souligne le caractère virginal de cette passion et démontre quelle erreur c'est de faire d'Emily une victorienne ; d'autre part, il nous engage à considérer la virilité de son âme et de son talent en fonction de cette « bisexualité du génie »

(1) Éd. Ferenczi.

dont parlait Thibaudet et qui faisait dire à Rilke : « ... les sexes sont peut-être plus pareils qu'on ne croit ». Les pertinentes réflexions que fait ici Debû-Bridel sur la création littéraire et sur les multiples aspects de la passion dans le roman d'Emily Brontë appelleraient en épigraphe de son livre les quelques lignes où André Gide précisément cite *Wuthering Heights* comme exemple d'un roman « où se rejoignent deux façons de regarder et de peindre la vie (1) ». De façon saisissante, Debû-Bridel évoque tout ce qui a pu concourir à orienter le génie d'Emily : les lieux, l'ambiance, la vieille bonne Tabitha, le père ; il s'élève contre l'image traditionnelle d'une enfance triste, en nous montrant l'immense importance des jeux des quatre enfants qui avaient forgé et entretinrent bien au delà de l'adolescence la chronique d'empires imaginaires et de personnages inventés. De bien intéressants chapitres aussi, ceux où Debû-Bridel signale l'origine celtique de l'univers « hanté » d'Emily ; la dualité en elle d'une réaliste et d'une visionnaire ; la signification métaphysique que donne à l'ensemble la deuxième partie de son roman que souvent, bien à tort, l'on néglige ; ses audaces révolutionnaires sur le plan éthique ; l'obsédante importance qu'elle confère dans son roman au thème de l'obstacle apporté à l'amour par la disparité sociale et l'avilissement physique et moral, et où Debû-Bridel nous montre que gît peut-être le « secret » d'Emily Brontë ; la surprenante ressemblance entre les démarches mystiques de Thérèse d'Avila pour parvenir à l'amour divin et d'Emily Brontë vers un amour humain, mais conçu comme une possession spirituelle absolue.

Enrichissant et suggestif, cet essai est de plus d'une écriture remarquable ; il joint à la rigueur sans lourdeur d'une étude la valeur littéraire d'une véritable création, et se lit avec un plaisir continu.

YVONNE DAVET.

LE « GÉNIE » DES FEMMES

Après divers travaux historiques de premier ordre, dont une histoire de la formation morale de la France qui lui valut, au printemps dernier, le Grand Prix Gobert de l'Académie française, Marie-Madeleine Martin s'est attaquée au problème du féminisme, sous l'angle du « génie » des femmes (2) (c'est elle qui met des guillemets !), c'est-à-dire en se libérant du dogmatisme des suffragettes. C'est un thème sur lequel on peut discuter sans fin, en rappelant la phrase de Sacha Guitry : « Ce n'est pas qu'on ait tort avec les femmes et au fond on a toujours raison ; seulement elles savent vous donner l'air d'avoir tort, alors on se dit qu'on n'a pas raison ! »

Après une trentaine de pages excellentes, consacrées à « situer »

(1) *Journal*, 8 février 1927.
(2) *Le « Génie » des Femmes*. Éd. du Conquistador.

le problème de la « libération des femmes », Marie-Madeleine Martin consacre la deuxième partie de son livre à une série de portraits : Mme de Sévigné, la marquise de Rambouillet, Katherine Mansfield, Catherine de Médicis, Mme Roland, George Sand, sainte Thérèse d'Avila, etc... Chacune de ces peintures est excellente en soi; mais, en dehors même de ces « étiquettes » : « femmes d'esprit », « femmes de lettres », etc..., cette optique ouvre la porte à toutes les discussions, car identifier un individu avec une tendance de son esprit ou avec une seule manifestation de son comportement revient à mutiler la vie : l'individu est un tout qu'il convient de saisir dans son unicité. Mais c'est là aussi, précisément, un des intérêts du livre. Marie-Madeleine Martin ne cherche pas à convaincre : elle se contente d'éclairer le problème qu'elle a posé. Tout au plus peut-on regretter qu'elle n'ait point jugé utile de s'attacher à un autre type féminin, celui qui a inspiré Maxime Gorki et Pearl Buck avant Émile Henriot dont l'*Aricie Brun* avait sa place ici.

Il s'agit là d'un de ces livres que l'on ne peut jamais refermer tout à fait, que l'on ne peut oublier après l'avoir lu. Il ne provoquera probablement pas autant de remous que *Le Deuxième sexe*, mais Marie-Madeleine Martin ne recherche pas la publicité du scandale. Son livre est celui d'une femme qui, tout en ayant conservé sa personnalité féminine, a été formée aux disciplines historiques. Or ce sont précisément ces femmes qu'elle a recherchées, sur les chemins mal connus de l'histoire, femmes marquées par le triomphe d'un être profondément accordé à sa nature, à sa loi, en même temps qu'aux règles qui le dépassent, car elles lui semblaient pareilles à cette petite fille au nom de bonheur chantée par Dante et chargée par lui d'évoquer dans sa plénitude le miracle de la création, « au delà même du scintillement des plus lointaines étoiles. »

CLAUDE DELMAS.

LES ROMANS

JOURNÉES DE LECTURE

ÉLOGES

La Mort du petit cheval (1) me semble marquer un progrès sur les deux précédents romans de M. Bazin. On y trouve des passages intelligents et un talent certain.

Le grand reproche qu'on pourrait faire à ce genre de confessions,

(1) Éd. Grasset.

c'est qu'il s'en écrit trente mille, tous les ans, en France, qui ne sont évidemment pas publiées. Ces nombreux auteurs ont quelque chose à dire. Ils veulent nous faire savoir que leur oncle Ferdinand est un âne, leur grand'tante Amélie une pimbèche, etc... Ils ont généralement du talent. Tout cela constitue un phénomène sociologique intéressant.

En tête du peloton, on placerait volontiers Raymond Guérin. Tout à fait au dernier rang, quelque chose comme la vingt-neuf millième place, on verrait assez bien *Peaux de couleuvre*, de M. Etiemble. Bazin se classe évidemment dans un rang plus honorable.

Il a ce grand mérite, ce mérite que les critiques ne se lasseront pas de chanter sur tous les tons : il n'est pas original. Il décrit avec pittoresque, c'est un écrivain vivant. Mais il ne crée pas du tout sa famille, ni son personnage. Il les raconte. Ce n'est pas si mal. Cette expression résumerait tout à fait les sentiments que m'inspire son œuvre : ce n'est pas si mal. La France peut être fière de sa récolte annuelle de romanciers. Il y a trente mille Bazin. Il n'y a qu'un Bernard Grasset.

Pierre Fisson (1) : *Les Princes du Tumulte*. Le titre est admirablement choisi. Le sujet est plaisant. On y voit M. Gordini penché sur ses fameuses Simca et Farina gagnant un Prix. On regrette l'absence de détails techniques. Quelques précisions sur les compresseurs des Alfettes, un exposé sur les planétaires de la boîte électrique des Talbot, deux mots sur l'étonnante Ferrari 12 cylindres, nous auraient passionné.

La partie romanesque est secondaire et médiocre.

Le troisième roman de René-Jean Clôt comporte des parties assez léchées et d'autres, qui sont simplement barbouillées. *Empreintes dans le Sel* (2) est très inférieur au *Noir de la Vigne*, où il y avait de bonnes choses. Marcel Arland avait dit, très exactement dans les *Cahiers de la Pléiade*, la courageuse revue populiste de la rue Sébastien Bottin, ce qu'il fallait penser de cette œuvre.

René-Jean Clôt me paraît à mi-chemin du naturalisme et du romantisme. Bien que ses descriptions soient précises, il est dommage qu'il ne s'abandonne pas au lyrisme. Il serait sans doute ennuyeux, mais il aurait de meilleures occasions d'exposer son tempérament. Son ami Max-Pol Fouchet, qui est très romantique — et même d'une nuance Garibaldienne, puisqu'il penche pour la République — devrait le guider dans cette voie.

ROGER VAILLAND

Il est difficile de ne pas s'intéresser à Roger Vailland, qui présente une grande abondance de qualités et de défauts, suivant

(1) Éd. Julliard.
(2) Éd. Gallimard.

un mélange très piquant, assez Français, que je voudrais définir à propos de ce roman, *Bon pied, bon œil* (1), qu'il vient de publier. Depuis *Drôle de jeu* (1), on avait l'impression qu'il n'utilisait pas beaucoup ses talents. Il semblait songer à ses œuvres diverses, plutôt qu'à ses œuvres complètes. Cette légèreté ne nous faisait pas oublier qu'il s'agissait d'un écrivain remarquable. On se rappelle, d'ailleurs, les termes dans lesquels Robert Brasillach, qui avait été son camarade à Normale, en parlait.

Bon pied, bon œil comporte trois parties. La première, si étonnant que cela puisse paraître, est ennuyeuse. La façon de conduire le récit, cette attaque nette des phrases, ce passage du présent au passé, tout cela est bon. En revanche, le personnage d'Antoinette Larivière est terriblement fade. C'est assez grave, un libertin qui ne sait pas rendre ses héroïnes séduisantes. Les autres acteurs étaient déjà les héros de *Drôle de jeu* : Rodrigue et Lamballe. Le premier est un militant modèle du Parti communiste. Le second s'est enrichi dans le trafic des devises et fait l'élevage des vaches et des taureaux, comme il cultive, d'ailleurs, les idées démocratiques et les idées fascistes.

La seconde partie, qui raconte l'arrestation d'Antoinette et de Rodrigue, est bien meilleure. Il n'y a pas tant d'écrivains pour parler honnêtement de la tyrannie policière qui règne en France depuis si longtemps et s'installe un peu mieux, après chaque crise nationale. Il est vrai que les prisons Russes ou les prisons espagnoles soulèvent le cœur de tout le monde.

Mais Rodrigue finit par être libéré. Il quitte sa femme, Antoinette, qui va vivre auprès de Lamballe. Tous deux sont des spectateurs, mais des spectateurs qui ont participé, à un moment donné. L'un a fait une perte regrettable pendant la guerre et l'autre est borgne, depuis son interrogatoire policier.

Roger Vailland se place lui-même dans la position ambiguë et mondaine de son héros favori : aussi proche que possible des communistes sur le plan de l'amitié, en affirmant qu'ils ont raison, mais sans les rejoindre tout à fait, parce que l'humanité ne l'intéresse pas beaucoup. Cette attitude trouve des correspondances morales en d'autres points. Ainsi, Roger Vailland est passé par l'expérience surréaliste, comme dirait mon ami Claude Mauriac, mais il était beaucoup mieux armé, au point de vue critique. Il avait une culture infiniment supérieure et surtout il se rattachait à une tradition qui l'empêchait de choisir ses maîtres n'importe où (Charles Fourier, Victor Considérant ou le marquis de Sade, comme une dactylo admire Dekobra et René Bazin, sur la foi de leurs noms, qui lui paraissent respectables).

Du surréalisme et du communisme, Roger Vailland tire des accents romantiques. Lyrisme froid, ami de la sécheresse et de l'emphase glacée. Les lettres d'Antoinette sont un peu celles de Mme Roland, par le ton, sinon par l'inspiration. Par ailleurs, *Bon pied, bon œil* peut s'interpréter comme un conte voltairien et cette borgnesse est dans la tradition de *Candide*. Entre le

(1) Éd. Corrêa.

XVIII[e] siècle et le romantisme, le nom de Stendhal fait évidemment le pont.

Politiquement, Vailland est un fasciste, amoureux des aventures et des guerres. Il s'ennuie dans la paix comme dans les rêves idylliques du communisme. En revanche, il tient à une certaine morale, courante à notre époque. Elle consiste à nier les grands principes sociaux pour affirmer un stoïcisme de bon aloi en d'autres occasions. Il n'y a malheureusement pas beaucoup de vrais libertins — ils sont rares, surtout chez les écrivains, car ceux-ci ne consentent jamais à démériter. Toujours une note émouvante, une petite touche d'humanité, viennent nous rappeler qu'ils sont pour le Bien et contre le Mal (ou vice versa), malgré leurs airs émancipés. Simplement, ils déplacent les frontières.

Bon pied, bon œil ne laisse pas le souvenir d'un excellent roman. Nous voudrions bien lire *La Jonction s'est faite devant Ulm*, qu'on nous avait annoncée autrefois. Beaucoup s'améliorent sans que nous parvenions à en penser grand bien. Ce serait plutôt le contraire pour Roger Vailland.

ROGER NIMIER.

AMANTS, TRISTES AMANTS...

« Amor par force vos demeine!
Combien durra vostre folie? »
BÉROUL.

Dans son attachant essai sur *Montherlant et les femmes* (1), Mme Jeanne Sandelion se fait avec une sympathique et courageuse conviction l'avocate de l'amour-passion, — source de vie et d'inspiration, s'il faut l'en croire. De vie, rien n'est moins sûr. De littérature, et souvent d'excellente, on n'en saurait douter. Nous savons tous que c'est aux sources de la passion amoureuse que, depuis quelque huit siècles, s'abreuve inlassablement la nôtre. Denis de Rougemont a même écrit là-dessus un livre remarquable (2). Cela n'empêche pas, bien sûr, qu'il y ait eu une littérature fort valable *avant* l'invention de l'amour-passion, et qu'il y en ait une aussi, bien vivante, là où l'on ignore ou méprise le mot et la chose, je veux dire en Orient. Mais le fait n'en reste pas moins que la littérature occidentale en général et française en particulier vit, elle, pour une bonne part, sur le mythe de l'amour-passion, tel qu'il a trouvé son expression définitive dans le Roman de Tristan et Yseut, sur les thèmes du « désir sans fin », de « l'amour réciproque malheureux » (pour reprendre les heureuses formules de Rougemont), — sur tout cela, enfin, qui, avant le XII[e] siècle, était absolument dénué de réalité et de signification. Car

(1) Éd. Plon.
(2) *L'Amour et l'Occident*, Éd. Plon.

il ne faudrait tout de même pas oublier que « l'amour est un produit de l'imagination humaine » (Thierry Maulnier), dont on sait assez exactement la date où il fut conçu et, si j'ose dire, mis en circulation. Rarement, soit dit en passant, vit-on invention de littérateurs vouée à une telle carrière...

Il y a donc là une tradition authentique, à laquelle se rattache, aujourd'hui encore, la plus grande part de la littérature romanesque, sans parler du théâtre et de la poésie. Et l'on sait quelles protestations elle suscite, quelle résistance elle rencontre lorsqu'elle s'y refuse. L'exemple de Montherlant, justement, en est une preuve : il y a peu d'ouvrages sur lesquels on ait écrit autant de sottises que la série des *Jeunes filles* (je ne parle pas pour Mme Jeanne Sandelion, qui fait heureusement exception à la règle, quelque résolue que puisse être, parfois, son opposition à l'attitude montherlantienne). Aussi bien, dire que la littérature contemporaine fait bon marché de la passion, c'est, me semble-t-il, aller un peu vite en besogne. Considérons d'ailleurs quelques-uns des romans les plus marquants de ce mois-ci.



Avec Dominique Rolin, nous savons tout de suite à quoi nous en tenir. Romancière de l'amour-passion, l'auteur de *L'Ombre suit le corps* (1) l'est, en quelque sorte, « officiellement ». Son précédent livre, *Moi qui ne suis qu'amour*, nous donnait déjà toute certitude à ce sujet (et, dès l'abord, par son titre). Là l'héroïne, ici le héros de Dominique Rolin sont, au même titre, des *possédés* de la passion amoureuse, de cet « amour réciproque malheureux, à la fois partagé et combattu, anxieux d'un bonheur qu'il repousse, magnifié par la catastrophe », dont parle Rougemont. Nicolas Cormier, le triste héros de *L'Ombre suit le corps*, mourra au terme de ses amours impossibles avec Marie Ecarlat, comme meurent nécessairement les descendants de Tristan, parce que la mort est le seul aboutissement logique de ce qui n'est peut-être rien d'autre qu'une protestation désespérée contre la vie, telle qu'elle nous est *donnée*. On entend comme un écho avili et aveuli du « beau conte d'amour et de mort » dans chaque histoire du genre, que relate journellement la page des faits divers du journal que nous (ne) lisons (pas), à la rubrique judicieusement intitulée *Crimes passionnels*, et il faut que les romanciers en général, et Mme Dominique Rolin en particulier, aient beaucoup de talent, pour réussir encore à nous y intéresser.

Ce qui est plus inattendu, c'est de voir à son tour un Roger Nimier sacrifier au mythe. A première vue, le brillant et sarcastique auteur des *Épées* ne nous fût pas apparu sous les traits d'un chantre de la passion amoureuse. Or lisez les cent dernières pages du *Hussard bleu* (2) : tout y est, Tristan et Yseut (et même Ganelon), le « ni avec toi ni sans toi », qui est comme la clef de l'amour-

(1) Éd. du Seuil.
(2) Éd. Gallimard.

passion, la mort de l'amant, le suicide de l'amante, — tout (1). Renouvelé, d'ailleurs, revalorisé, si je puis dire, par un inimitable ton, d'où la divine ironie n'est pas exclue, cette ironie où nous retrouvons le brillant du *Grand d'Espagne* et à laquelle nous devons les deux cents autres pages du livre, cette ironie où il entre à la fois de l'humour et de la pudeur, de la sensibilité et une saine hargne. Mais il n'entre pas dans mon propos de dénombrer ici, d'analyser toutes les qualités de ce livre, qui, dans sa première partie, m'a fait songer parfois à la non moins savoureuse *Europe buissonnière* d'Antoine Blondin. Au demeurant, point n'est besoin de présenter Roger Nimier aux lecteurs de *la Table Ronde*, qui le connaissent bien. Se fussent-ils pourtant attendu à le voir revendiquer lui-même une place parmi les romanciers de la passion et ressusciter un instant sous nos yeux le château enchanté du *Grand Meaulnes*, les tempêtes ardentes des *Hauts de Hurle-Vent?* Même, je le répète, si c'est avec ce que Montherlant (toujours lui) appelle « le sourire de la pensée la plus profonde »... On ne se débarrasse pas aisément de la passion. « Je ne crois pas aux fantômes (dit un personnage de Webster). Pourtant, depuis que celui-là s'est attaché à mes pas, je ne connais plus un instant de répit. »

C'est encore l'amour-passion qui inspire Bernard Pingaud. Qui l'inspire, si je puis dire, négativement, ou par antiphrase : *L'Amour triste* (2) met, cette fois, le mythe en accusation. Je crois que Rougemont aimerait ce livre, qui semble, un peu, une défense et une illustration des derniers chapitres de *L'Amour et l'Occident.* Comme eux, il oppose à l'Éros tristanesque l'Agapê des chrétiens, cet amour dont la fidélité n'est pas une condition, ni même nécessairement une conséquence formelle, mais l'essence même, — cet amour lucide et *sans* passion qui est, avec l'amitié, la plus haute des manifestations de ce qu'on appelle le « cœur » humain. Il ne va pas, pour autant, sans drames intérieurs, sans déchirements, sans luttes. Ce n'est pas la première fois non plus qu'un livre aborde ce problème : je pense à ceux de Chardonne, ou au beau roman méconnu de Maurice Delamain, *La double ascension.* L'originalité de celui de Bernard Pingaud est de le considérer, comme on dit, « en situation », ainsi que l'auteur lui-même s'en explique dans sa préface : « J'appartiens à une génération qui s'est mariée jeune, un peu par bravade, parce que les circonstances de la guerre avaient rendu cette décision particulièrement difficile et lourde de conséquences. D'autres, au même moment, assouvissaient une soif identique de responsabilités dans l'action politique. Nous ignorions le poids de ces gestes à peine réfléchis ; nous avons

(1) Il y a encore autre chose, bien sûr, dans *le Hussard bleu*, et par exemple ce décor, « romantique » lui aussi par excellence, de l'Allemagne de 1945, incarnée par le personnage de Frédéric, qui n'est pas sans rappeler le Kurt de Pierre Frédérix *(Mort à Berlin)*, le Bruckner d'Yves Malartic *(L'homme aux poules)*, le Hans de Georges Auclair *(Un amour allemand)*, dont il fut question, ici même, en leur temps. Curieuse, oui, cette attirance qu'exerce, sur nombre de nos jeunes romanciers, le personnage du nazi vaincu mais non convaincu, non repenti, et possédé par une autre sorte de noire passion...

(2) Éd. de la Table Ronde.

appris, depuis, à le connaître. L'histoire de Julien et d'Hélène est celle d'un couple qui, quelques années après une décision prise dans ces conditions, s'aperçoit qu'il est impossible de la renier et impossible de la maintenir, et se trouve ainsi, au moins en apparence, acculé à une impasse. Elle ne porte pas témoignage contre le mariage. Elle souligne seulement sa difficulté et, d'une certaine manière, rend plus évidents les risques et la grandeur d'un acte trop souvent considéré comme une formalité commode ». J'aime ce livre grave, d'où est exclu tout « romanesque » facile et faux. Et c'est pourquoi, sans doute, il m'est difficile, après l'avoir lu, de parler congrument de celui de Jean Orieux : *Cinq filles et un fusil* (1). Car ici, justement, le « romanesque » triomphe. Il est de bonne qualité, d'excellente facture. D'un classicisme aisé (du moins en apparence) qu'il serait téméraire et injuste de confondre avec la facilité. J'en appelle au jugement des meilleurs critiques : « succulent », dit Robert Kemp ; et Robert Kanters parle du « talent plein de bonheur de Jean Orieux, qui sait donner du bonheur et du talent à ses lecteurs ». Oui, vraiment, j'ai peur de me montrer bien exigeant si, après cela, je dis que tant de qualités me laissent un peu sur ma soif...

Cette soif, demanderai-je à Robert Margerit de l'étancher? J'ai relu *Mont-Dragon*, roman non exempt de faiblesses, de maladresses peut-être, mais qui nous introduit d'emblée au cœur d'un des autres grands problèmes — souvent exploité, jamais élucidé — de la psychologie romanesque : le problème érotique, le problème des *vrais* rapports de l'homme (et de la femme) avec l'amour physique, en dehors de toute intervention, de tout recours à l'absurde passion amoureuse. Dans la mythologie du roman, il eût été tentant, toutes choses égales d'ailleurs, de faire au Dormond de Robert Margerit une place aux côtés de Valmont et de Mme de Merteuil. L'obsession érotique joue encore un grand rôle dans *Par un été torride* (2). Regrettons seulement que, dans ce nouveau livre, l'auteur fasse porter tout le poids de l'action par et sur le personnage de Rex, puritain « refoulé » un peu bien conventionnel, alors que ceux de Mme Bléhault ou de Michèle, l'ingénue perverse, m'eussent semblé plus originaux, plus authentiques et plus captivants.

Cela dit, il se peut que ces personnages et que certains épisodes de *Par un été torride* (par exemple celui où Mme Bléhault, par pure générosité, initie à l'amour son fils adoptif, ou ceux qui décrivent les jeux équivoques de Mme Bléhault et de Michèle) apparaissent quelque peu « scandaleux ». Admirons que, si aisément, l'on s'insurge contre une trop audacieuse ou trop lucide évocation de l'amour physique, alors que les plus absurdes, les plus délirantes, les plus aberrantes évocations de la passion amoureuse rencontrent, elles, toutes les complaisances. Si poison il y a, quel est pourtant le plus perfide, le plus nocif? Il me semble que Maurice Pourchet répond à cette question lorsqu'il écrit, dans le numéro spécial,

(1) Éd. Flammarion.
(2) Éd. Gallimard.

consacré à l'Amour, que vient de publier *La Nef* : « *Tristan et Yseut, la Princesse de Clèves, Jocelyn, Dominique, Jean d'Agrèves, le Grand Meaulnes* et autres apologies du seul amour humain (?) ont fait incommensurablement plus de mal que tous les érotiques du monde ».

CLAUDE ELSEN.

P.-S. — Il n'est pas que l'amour, Dieu merci, quelles que soient ses formes, qui inspirent l'écrivain. Georges Navel nous en apporte l'assurance et la preuve dans un livre qui est l'un des plus émouvants qu'il nous ait été donné de lire ces temps-ci. *Parcours* (Éd. Gallimard), au demeurant, n'a d'un roman que l'étiquette. J'y reviendrai le mois prochain.

DEUX ROMANS

Le roman, autobiographique semble-t-il, de M. Joseph Zobel, dont les mérites ont été justement reconnus, ne peut être lu sans surprise. C'est peu de dire qu'il dépayse au sens commun de ce mot puisqu'en effet *La Rue Cases-Nègres* (1) se trouve à la Martinique et que, malgré la relative abondance de la littérature « exotique » l'on n'est guère familier (et on le regrette et on n'est pas plus fier pour cela) de ce pays auquel la France est depuis longtemps attachée. Le dépaysement est d'un ordre plus élevé : celui du style. M. Zobel écrit le français le plus simple, voire le plus banal (Gide dit quelque part que pour bien écrire il faut s'essayer à « devenir le plus banal possible ») et il fait d'autant mieux voir et entendre sa patrie et son peuple qu'il s'est d'abord soumis à l'ordre universel du langage. Les romans où il est question de nègres habituent le lecteur, sous prétexte de réalisme, à d'autres modes, barbares, d'expression. Aussi ne serait-on pas éloigné de croire que le style nègre ou « petit nègre » est une invention de ceux des « blancs » qui parlent mal et rejettent sur d'autres la responsabilité de ce défaut. Le « témoignage » antillais de Joseph Zobel, écrit sous la dictée d'une mémoire fidèle, se trouve être, en même temps, un hommage rendu à la langue française. La surprise devient alors explicable et peut être ainsi formulée : *La Rue Cases-Nègres*, c'est de la bonne littérature faite avec de bons sentiments.

Encore convient-il de distinguer parmi ces bons sentiments celui de fidélité qui est le commencement et la fin de ce livre, comme la fidélité à l'amour, au souci et au sacrifice de M'man Tine, la grand-mère du narrateur qui travaille jusqu'à mourir d'épuisement dans les plantations de cannes à sucre, est au commencement et au terme de l'enfance du petit Jose Hassam. C'est

(1) Éd. Jean Froissart.

ce sentiment qu'il faut prendre en considération pour discuter du fond social de cet ouvrage qui est la misère, la misère noire.

Avec *La Femme sans Passé* (2) de M. Serge Groussard, nous en venons à la rubrique de la littérature commerciale et le commentaire qu'on en pourrait faire, pour être digne de son objet, devrait commencer par une sorte d'évaluation des possibilités de ce livre : tirage assez fort pendant un an ou deux, puis décroissant très vite — jusqu'à ce que l'auteur ait produit un nouvel ouvrage de même matière ; fortes chances d'adaptation cinématographique, un scénario pouvant être tiré de là sans grandes difficultés ni risques. Voilà qui peut se traduire en chiffres. C'est bien. On n'en peut dire autant de tous les livres qui prétendent au succès, même par des moyens faciles, et qui n'ont même pas cette facture, cette tenue que le public demande aux produits qu'il achète. M. Groussard ne trompera personne sur sa marchandise. Il sait faire un roman qui se lit jusqu'au bout avec un certain intérêt. Je parle de l'intérêt que le lecteur prend à se laisser conter une histoire, abstraction faite de la vulgarité du style : une vulgarité très moyenne qui ne va jamais jusqu'à la grossièreté, laquelle ne manque pas d'une certaine force et par là, risque de choquer ; une vulgarité que l'honnête homme ne s'attardera pas à remarquer, car il n'est attentif qu'à la *suite* du récit ; une vulgarité que l'épicier enrichi prendra pour de la bonne observation... Et, puisqu'il est question d'épicier, on va tout de suite se trouver en famille... Écoutez plutôt : « Et une livre de pâte d'amande !... Voilà... Et avec ça ?... Bon. Nous avons donc soixante-cinq plus cent-huit, qui font cent soixante-treize, plus quatre vingt-dix qui font cent soixante-trois ! Deux cent soixante-trois francs, madame !... disait Louisette de l'autre côté de la cloison vert pâle. » On admettra que comme observation, c'est on ne peut plus précis — C'est aussi à la portée de tout le monde. — Peut-être — Mais ce qui n'est pas à la portée de tout le monde, c'est de savoir faire marcher une péniche (un automoteur, s'il vous plaît, et pas un vieux raffiot tiré de la berge par des chevaux fourbus) et de la décrire, *à l'occasion*, selon le geste à faire, sans trop s'appesantir sur un détail de machinerie ou d'éclusage — de sorte qu'à la fin du livre vous êtes tout surpris et content d'apercevoir que cette péniche, maintenant amarrée au quai de Bercy, vous la connaissez comme votre poche et sauriez vous en servir sans avoir l'impression qu'on vous ait appris à le faire. C'est la méthode d'assimilation quotidienne qui a déjà fait ses preuves pour tant d'objets d'étude divers.

Remarquons ici une différence dans les moyens utilisés pour la fabrication des romans entre les descriptions réalistes d'il y a cinquante ans où le romancier se payait en divers endroits de son livre quelques pages bien ennuyeuses sur telle ou telle activité paysanne ou ouvrière qu'il s'efforçait à couronner de poésie (il visait le morceau choisi, c'est donc qu'il avait mauvaise conscience)

(2) Éd. Gallimard.

— et la description fragmentaire, liée au mouvement d'une activité ouvrière ou paysanne quelconque que le romancier actuel, peut-être influencé par le cinéma, subordonne à la progression de l'action devenue — redevenue — la substance du roman. Mais on n'est point quitte avec l'action quand on l'a réduite à une suite de gestes et que ceux-ci soient ordonnés dans le temps plutôt que dans l'espace ne change rien à l'affaire. Ce qui importe, c'est de savoir qui les ordonne. Cette femme sans passé, cette femme traquée, qui a commis un crime et s'est enfuie, est amenée au terme où son destin va s'accomplir non par un sentiment, une idée, une force supérieure à elle-même qui cependant l'habiterait et la contraindrait au choix suprême, à l'acte fatal, mais par le seul mouvement d'une péniche qui fait en cinq jours, le voyage de Montargis à Paris. Elle n'a point d'âme. Elle n'existe même pas. Il est regrettable que ce resserrement du temps à une action essentielle dans la vie d'un être apparaisse comme un procédé, une sinécure d'auteur.

Cela prouve au moins que le fait d'être « traqué » ne confère pas automatiquement au héros de roman une qualité humaine supérieure.

JEAN-YVES CHEVALLIER.

SUR DHÔTEL

Dhôtel m'a redonné le goût de lire des fictions. Ce goût, je regrettais d'ailleurs de l'avoir perdu et j'en voulais à trop de romanciers contemporains, d'ailleurs non dépourvus de talent, de m'ennuyer. C'est alors que la lecture des *Rues dans l'aurore* m'a conquis pleinement. Le dernier livre de Dhôtel, *L'homme de la scierie* (1) si différent qu'il soit, est un ouvrage de la même famille, de la même densité.

L'œuvre de Dhôtel ne cherche point à séduire par l'éclat extérieur ni à forcer le lecteur par l'imprévu du style. L'on n'éprouve qu'à la longue la qualité secrète de son étoffe, tout à la fois légère et résistante.

Point n'est besoin de rappeler que quantité d'œuvres de la production contemporaine ont été baptisées romans qui n'en sont pas. André Dhotel est, lui, un vrai romancier, mais qui laisse à son récit, si dominé qu'il soit par une nécessité intérieure, une allure libre et la souveraine apparence de la gratuité.

Il n'y a pas chez lui d'intrigue, au sens rigide du mot. Il y a, l'ai-je entendu, lui-même, insinuer un jour, simplement des péripéties qui se mêlent les unes aux autres et n'aboutissent jamais à un absolu dénouement. On a presque jamais l'impression que ses personnages vont s'engager dans un chemin plutôt que dans un autre. Il leur laisse de multiples voies et ne paraît pas exercer

(1) Éd. Gallimard.

sur eux la moindre contrainte. C'est qu'il a le sens du merveilleux de l'aventure humaine, qu'il ressent chaque instant comme point de départ à cette aventure, le plus petit geste d'homme laissant dans l'univers la trace d'une ligne fine qui cherche à se raccorder à tout l'enchevêtrement de mille autres lignes.

Que l'aventure soit liée à la vie même, qu'elle se manifeste parfois subtilement masquée, dans tel village apparemment sans histoire, c'est ce que Dhôtel veut rappeler à son lecteur minutieusement et sans hausser le ton. La force de son exigence n'en est pas moins grande.

Aussi bien arrive-t-il, nous reposant des systématisations qui nous sont chaque jour proposées, à nous montrer un monde réel, magnifiquement diversifié, qu'aucun concept « a priori » ne vient figer ou trop volontairement unifier.

Dans ce monde qui s'éclaire à nous de lui-même et qui répand sa chaleur, les constantes de l'aventure humaine apparaissent dans toutes leurs dimensions, avec tout leur poids d'existence : voici le départ, l'absence, le retour, l'émouvante allée et venue de l'homme. Peu importe que l'habitant du hameau ne veuille faire que cent mètres jusqu'au haut d'une petite côte, l'aventure commence avec cette résolution et recommencera lorsqu'elle se reproduira. Chez Dhôtel, le thème est fréquent du personnage qui scrute la route ou qui prend la route, ou qu'on attend sur la route ou qu'on n'espère plus y voir jamais.

André Dhôtel ne cherche pas à ses personnages de logique ni de justification. Ils agissent souvent dans la distraction et dans l'abandon. Ils vivent du seul fait qu'ils font corps avec le paysage, prêts au moindre tournant à s'évanouir avec lui. Autour d'eux, les animaux, les plantes et les objets marquent intensément leur présence dans leur multiplicité. Dhôtel se montre particulièrement sensible à la variété des espèces botaniques ; il fait état des plus infimes, des plus à ras de terre, il nous fait ressentir leur existence dans le moment de son récit le plus privilégié et parfois aussi dans le moment qu'il ne se passe pour ainsi dire rien. Leur complicité, secrète comme aussi celle des choses, nous apparaît revêtue d'innocence.

Le cheminement du style de Dhôtel, les méandres aisés de sa phrase, apportent un sentiment de délassement. Ce style est plein de réussites discrètes : l'image y reste modeste quoique émouvante, le dialogue familier s'y intègre d'emblée, sans l'apparence de difficulté. Il y a chez lui deux techniques selon que son récit est long ou court : j'ai jusqu'à présent une préférence pour les livres de Dhôtel les plus longs : on y découvre une symphonie plus maîtrisée. On y ressent d'autant cet accord ineffable que fait valoir toute son œuvre, accord qui cherche inlassablement à se refaire entre les êtres, les choses, le jour, la nuit, le bruit et le silence.

JEAN FOLLAIN.

LES LETTRES ITALIENNES

DEUX MORTS ET DEUX VIVANTS

FRANCESCO JOVINE et CESARE PAVESE, FLORA VOLPINI et GUGLIELMO PETRONI

L'actualité littéraire a été dominée pendant l'été et l'automne par deux jeunes disparus et par deux écrivains, également jeunes, au début d'une carrière qu'on peut souhaiter longue : Jovine et Pavese, Flora Volpini, la révélation extra-littéraire de l'année et Guglielmo Petroni. Francesco Jovine est mort subitement au printemps d'un arrêt du cœur. C'était un gros garçon jovial, ingénu et très bon. Sa brusque disparition a réellement peiné tous ses amis dont j'étais. Jovine travaillait depuis plus de deux ans à un roman auquel il tenait beaucoup. Il avait le pressentiment que le temps lui était compté et il avait hâte d'achever son livre. Il est probable, hélas, que le travail auquel il s'est astreint pendant les derniers mois de sa vie ait contribué à provoquer la crise cardiaque qui l'emporta quelques jours à peine après qu'il eût remis le manuscrit de son roman à son éditeur.

Le Terre del Sacramento (1) se ressent un peu de la hâte qu'a eue l'auteur à terminer ce livre. Il y a un certain déséquilibre entre la première partie où l'auteur peint avec bonheur la vie d'une petite ville de province dans le Molise, sa région natale dans le sud de l'Italie, qui est un peu celle des *cafoni* de Silone, et la deuxième partie où le drame personnel de quelques personnages, bien observés et très vivants au début, se transforme en un drame collectif et social auquel sont mêlées de nombreuses marionnettes créées pour les besoins de la cause.

Francesco Jovine était communiste, et en même temps sincèrement catholique. Tout fanatisme politique lui était étranger, mais il croyait au bonheur qu'une transformation subite et totale de la société aurait pu apporter aux paysans déshérités de son Molise. Il se reprochait un peu de n'avoir jamais manifesté ouvertement ses opinions politiques dans ses livres, parmi lesquels *Signora Ava* (2), où il évoque la vie dans les campagnes du Molise au temps des Bourbons dans la première moitié du siècle passé, et *Tutti i miei peccati* (3) sont les meilleurs. Dans la deuxième partie de

(1) « Les Terres du Sacrement ».
(2) « Madame Ava ».
(3) « Tous mes péchés ».

Le Terre del Sacramento qu'il considérait comme son œuvre la plus importante, il a fait visiblement un effort pour écrire un roman qui puisse plaire à ses amis politiques, sans toutefois devenir un livre de propagande, genre qu'il avait en horreur.

Quand il s'est agi d'attribuer vers la mi-août le prix Viareggio, dont nous avons parlé naguère, les nombreux membres communistes ou cryptocommunistes du jury, guidés par le fougueux Leonida Repaci, n'ont pas hésité : Jovine était leur premier candidat. Quoique le livre même ne méritât peut-être pas cette distinction, nous ne pouvons pas les blâmer d'avoir voulu honorer la mémoire d'un écrivain digne de respect et de sympathie. Nous pouvons seulement déplorer qu'ils aient trouvé nécessaire de partager le prix entre Jovine et Bernari, un honnête fabricant de romans-feuilletons dont le seul mérite à leurs yeux a été certainement celui d'avoir adhéré au Parti communiste. Grâce à des attributions de cet ordre, le Premio Viareggio a perdu actuellement tout intérêt.

Par contre, le Premio Venezia attribué au début du mois de septembre au Casino du Lido par un jury restreint d'hommes de lettres, présidé par le poète Diego Valeri, grand ami de la France (dont il enseigne la littérature à l'Université de Padoue), est en passe de devenir un des grands prix de la saison d'été. Le jury de Venise ayant cette difficulté supplémentaire de devoir choisir parmi des manuscrits inédits, il lui est évidemment moins aisé de trouver quelque chose de vraiment valable. Cette année, toutefois, le jury a été comblé ; le premier prix d'un million de lires a été donné à un jeune écrivain de Naples, Michele Prisco, pour son premier roman *Gli Eredi del Vento* (1) dont tous ceux qui ont pu lire le manuscrit disent le plus grand bien. Plusieurs autres manuscrits leurs semblant dignes de grand intérêt, les membres du jury ont décidé de partager le deuxième prix entre quatre candidats, parmi lesquels sont deux jeunes écrivains déjà connus : Lea Quaretti et Libero Bigiaretti. La variété de style, de ton et d'ambiance des cinq romans couronnés, auxquels il faudrait ajouter encore deux ou trois manuscrits qu'on a voulu signaler spécialement à l'intention des éditeurs, démontrent la vitalité du roman italien actuel. Au surplus, Michele Prisco s'avère être un écrivain de race, un de ceux qui demain seront au premier plan en Italie et dont le nom sera connu au delà des Alpes.

Le plus important toutefois des prix littéraires, disions-nous dans un précédent article, est le Premio Strega degli Amici qui se donne à Rome au début de l'été. Comme les années précédentes, le choix a été cette année particulièrement heureux. En couronnant Cesare Pavese, on a voulu distinguer un des écrivains les plus marquants de la nouvelle génération. On espérait alors que le succès de ses deux derniers livres, *La Bella Estate* (2) et *La Luna e i Falò* (3), publiés coup sur coup au printemps et l'attribution

(1) « Les Héritiers du Vent ».
(2) « La Belle été ».
(3) « La Lune et les Flambées ».

du prix qui lui prouvait l'estime des nombreux écrivains qui avaient voté en sa faveur, l'amèneraient à abandonner cette attitude d'isolement un peu sauvage qui l'avait caractérisé jusqu'ici.

Hélas ! il n'en a rien été. Un lundi soir, à la fin du mois d'août, la nouvelle se répandit à travers la péninsule que Cesare Pavese venait de mourir. Il s'était donné volontairement la mort en absorbant une forte dose de barbituriques dans une chambre d'hôtel de Turin, la ville de sa jeunesse où il habitait de nouveau depuis plusieurs années. Il avait quitté son appartement pour pouvoir accomplir son geste en toute tranquillité et mourir seul. Tout avait été minutieusement préparé par lui et quand vingt-quatre heures après son décès on entra dans la chambre, on trouva ouvert à côté de lui son livre d'essais *Dialoghi con Leucò* (1) où il avait inscrit sur la page de garde un bref message à ses amis et à ses collègues, en leur demandant de « ne pas faire trop de potins » autour de sa brusque disparition.

En écrivant ce billet, Cesare Pavese voulait se référer à des raisons d'ordre personnel qui ont certainement contribué à lui faire prendre une décision désespérée, mais sur lesquelles nous ne saurions insister après ce qu'il nous a demandé avec tant d'insistance en nous quittant. Seulement, si des raisons qui ne regardaient que lui seul ont pu déterminer à un moment donné l'exécution de son acte, il y a eu d'autres raisons aussi graves et d'un caractère plus général qui ont préparé son état d'esprit et provoqué sa déception, son amertume, cet éloignement de tout et de tous qui l'a porté à jouer tout sur une seule carte, et ces raisons qui ne lui appartiennent pas en propre, elles nous intéressent.

Né dans la province de Coni, qu'il évoque avec tant de bonheur dans ses romans et ses récits, Cesare Pavese était un Piémontais silencieux, obstiné, très sérieux. Il fut toujours un antifasciste discret, mais convaincu, un partisan farouche. Son premier livre fut un volume de vers, *Lavorare Stanca* (2), que publièrent en 1936 les Éditions de Solaria. Peu de lecteurs apprécièrent ces poèmes qui sont restés les seuls de Pavese et l'ont d'emblée fait connaître comme une personnalité insolite dans la littérature italienne. Dans les années qui précédèrent et qui suivirent, il traduisit Herman Melville et James Joyce, Sherwood Anderson et Dos Passos. On pouvait croire que sa seule ambition était celle d'être un traducteur hors ligne.

En 1941 parut son premier livre en prose, *Paesi Tuoi* (3), un roman bref qui fit sensation. Certes, la fréquentation assidue d'une certaine littérature américaine avait laissé des traces, et l'influence de Hemingway et de Faulkner, de Sherwood Anderson et de Steinbeck reste sensible dans toute l'œuvre de Pavese jusque dans *La Luna e i Falò*. Mais à travers cette influence, alors nouvelle dans la littérature italienne, se révélait un talent exceptionnel

(1) « Dialogues avec Leuco ».
(2) « Travailler fatigue ».
(3) « Tes pays ».

de romancier, âpre, direct, très lié à son pays d'origine, Turin et la campagne du Piémont dont il savait rendre d'une façon inégalable la secrète mélodie.

Pendant la guerre, Pavese s'inscrit au parti communiste. Cette adhésion, comme tout ce qu'il faisait, était une chose sérieuse, presque grave. Il se retrancha tout à fait des milieux littéraires et seuls ses livres, *Dialoghi con Leucò*, *Prima che il Gallo canti* (1), maintinrent un contact entre lui et le monde des lettres. Son désir de participer activement à la lutte politique se manifeste dans son roman *Il Compagno* (2) qui est d'ailleurs pour cette raison déséquilibré dans sa seconde partie et une de ses œuvres les moins réussies. Mais, tout en étant sincère dans ses opinions, Pavese n'était nullement un partisan aveugle. Avec les années qui passaient il mûrissait comme écrivain : un lent travail d'évolution se faisait en lui.

Comme beaucoup d'autres parmi les écrivains de sa génération qui avaient adhéré au parti communiste, il ressentait de plus en plus un malaise qui résultait de l'impossibilité intérieure d'accepter sans discussion toutes les directives des chefs du Parti comme des dogmes. Il n'était pas né frondeur et il n'aurait pas voulu rompre ouvertement avec tout ce qui avait été une des raisons essentielles de sa vie pendant de longues années, parfois très dures, mais intérieurement il s'éloigna de plus en plus. Au début de 1950 il accepta la direction d'une revue indépendante qui tout en restant fidèle à plusieurs postulats essentiels du Parti se permettait une certaine liberté de pensée et de critique. La revue et lui-même furent non seulement désavoués, mais violemment attaqués par les organes officiels du Parti.

La rupture qu'il ne voulait pas, qu'extérieurement il réussit à éviter encore, était pratiquement consommée. Cesare Pavese se sentit seul, il avait toujours eu une grande difficulté à accepter la vie avec aisance et simplicité, sa jeunesse avait été ravagée par la prison, la lutte clandestine, la guerre, l'occupation. Le Parti avait été son seul point d'appui, il en chercha un autre avec acharnement et il crut le trouver. S'il avait pu le trouver vraiment peut-être serait-il devenu, en jugeant d'après *La Bella Estate* et la seconde partie de *La Lune e i Falò* un écrivain de premier plan. Malheureusement il lui sembla s'être trompé et brusquement tout vint à lui manquer, ce qui avait été son passé et ce qu'il espérait être son avenir. Amer et désillusionné, il n'eut plus la force et le courage de continuer sans une raison d'être, il ne voulut pas attendre et il ne put pas espérer. Il préféra disparaître volontairement et seul, comme au fond il avait toujours vécu.

La mort de Francesco Jovine au printemps et celle de Cesare Pavese en été, tous les deux partis dans la fleur de l'âge, ont été deux pertes cruelles pour la littérature italienne. Si celle de Jovine a été vivement déplorée à cause de la sympathie et de l'estime qu'on avait pour lui, celle de Pavese a bouleversé les milieux

(1) « Avant que le coq chante ».
(2) « Le Camarade ».

littéraires comme un indice sinistre de la crise que le temps, les circonstances politiques et le raidissement des positions partisanes ont provoquée dans toute une fraction de la jeune littérature.

Un phénomène de tout autre ordre et presque étranger à la littérature proprement dite a été la parution du roman de Flora Volpini, *La Fiorentina* (1), qui a obtenu de nombreuses voix au Premio Strega degli Amici et a été le plus grand succès de librairie des derniers mois. Le roman de Flora Volpini, disons-le sans équivoque, se situe en marge des lettres et il n'a d'ailleurs aucune prétention de style ou de composition. Il s'agit d'un de ces livres d'une lecture attachante et parfois piquante qui sont beaucoup plus près de la vie quotidienne que de l'œuvre d'art, livres fréquents dans d'autres langues, mais rares en Italie.

La Fiorentina fait penser à une courageuse autobiographie et a été interprétée comme telle par une partie du public et de la presse. Il s'agit évidemment d'un roman à clef dont on croit connaître certains des personnages principaux. L'histoire a la saveur de la chose vue et vécue ; le livre lancé par un article retentissant de Paolo Monelli, journaliste de grand talent et auteur du fameux *Rome* 1943, a fait scandale. Une fraction des lettrés, et parmi eux des écrivains de grande renommée comme Vitaliano Brancati, Alberto Moravia, Emilio Cecchi et Bontempelli, se prononçaient ouvertement en faveur du livre tandis que d'autres le combattaient avec acharnement. La polémique qui en suivit réveilla la curiosité de ceux qui d'ordinaire affectent de ne pas lire des romans italiens, et à Rome comme à Milan, cela devint un jeu de société que de deviner le vrai nom de certains personnages du livre. Tout cela est évidemment très loin de la littérature, à l'étranger néanmoins *La Fiorentina* pourra intéresser à cause de la fraîcheur et de la spontanéité de son écriture comme un curieux document de vie, au même titre que certains fims italiens d'après-guerre ont retenu l'attention du public des salles.

Une déception assez grande, en revanche, a été le second livre de Carlo Levi, l'auteur du *Christ s'est arrêté à Eboli* dont le succès a été grand et mérité en Italie comme à l'étranger. *L'Orologio* (2) auquel il a travaillé pendant plusieurs années est d'une écriture plus ferme et plus souple, mais le ton y est un peu forcé et un certain égocentrisme emphatique devient à la longue fatigant sinon insupportable. Le succès de son premier livre était dû en grande partie à ce monde étrange et barbare des montagnes du sud de l'Italie qu'il a su faire revivre dans ses aspects les plus primitifs et troublants. Dans *L'Orologio* la Basilicata a été remplacée par la Rome des premiers mois qui ont suivi la libération et l'auteur-protagoniste reste toujours au centre du récit.

Dans *Christ s'est arrêté à Eboli* il nous intéressait à cause des singulières rencontres qu'il faisait dans les villages perdus de la Basilicata et des épreuves auxquelles il était soumis. Rien de tout cela ne se retrouve dans *L'Orologio* où les aventures de l'auteur

(1) « La Florentine ».
(2) « L'Horloge ».

sont celles de tout le monde ; la triste réalité dont il nous parle est celle que nous avons tous connue, soit par expérience personnelle, soit à travers les nombreux livres qui ont déjà été écrits sur Rome et l'Italie de l'après-guerre. Il y manque une vision, un accent personnel et cela malgré le caractère éminemment subjectif du livre où ombre et lumière sont projetées uniquement selon le caprice de l'auteur. Malgré ces réserves il faut reconnaître que *L'Orologio* contient de très belles pages, mais après sa publication il semble difficile de vouloir mettre Carlo Levi au tout premier plan, à côté de Alvaro, Brancati ou Moravia, on peut même se demander s'il ne restera pas l'auteur d'un seul livre vraiment réussi.

En revanche, un grand succès et du meilleur aloi a été cette année celui de Guglielmo Petroni, un des chefs de file de la jeune génération. Son *Il Mondo è una Prigione* (1) dont on parlait depuis un an et qui avait été salué à sa publication par des articles enthousiastes de la part des critiques les plus difficiles, a obtenu au début de l'été le « Premio della Selva Umbra » qui se donne dans une des contrées les plus belles de l'Italie Méridionale, près de Foggia dans les Pouilles, dans une forêt de la petite péninsule du Gargano. A quelques semaines de là a paru son nouveau livre *La Casa si Muove* (2), son premier roman au sens littéraire et non plus « conventionnel » de ce mot.

Après un livre aussi intense et important que *Il Mondo è una Prigione*, qui reste pour l'instant le plus haut témoignage littéraire que la dernière guerre et l'occupation aient produit en Italie, on pouvait se demander si l'auteur réussirait à se maintenir à la même hauteur quand il s'agirait non plus de raconter et de transposer une horrible, mais exceptionnelle expérience personnelle — et on ne soulignera jamais assez la noblesse du ton, la retenue, la modestie réellement chrétienne du jeune écrivain — mais de donner vie et couleur à un roman, à des personnages et une intrigue créées par sa fantaisie. Petroni a brillamment soutenu cette épreuve.

La Casa si Muove est un roman sobre, dense, d'une qualité rare. Petroni a réussi à créer avec le silencieux et mystérieux Ugo Gattegna un véritable personnage de roman, un de ces hommes dont plus tard le nom seul suffit à évoquer pour nous un caractère et une attitude singulière dans la vie. C'est une chose qu'on rencontre rarement dans les romans d'aujourd'hui et ce n'est pas un mince mérite.

Avec Guglielmo Petroni et Michele Prisco, la littérature italienne s'enrichit de deux écrivains de valeur, doués d'un talent original et très différents entre eux. Ils servent à prouver une fois de plus la vitalité du roman contemporain qui, en Italie comme en France, résiste victorieusement à l'offensive du journalisme et de la philosophie.

GIACOMO ANTONINI

(1) « Le Monde est une Prison ».
(2) « La Maison bouge ».

LES LETTRES ALLEMANDES

A LA MÉMOIRE D'ERNST WIECHERT

« Il est une disposition essentielle de ma nature, déclare Ernst Wiechert dans son autobiographie *Des Forêts et des Hommes* (1), l'incapacité de me taire en présence d'une injustice et l'impossibilité de me ployer devant quiconque, à moins que ce ne fût du même coup, devant le droit ou la grandeur. »

Notons la date à laquelle Wiechert fait cette déclaration : janvier 1936, époque où, en Allemagne, précisément tout se tait et se ploie devant le Führer. Comme Hitler ne représentait aux yeux du poète ni le droit ni la grandeur, il refusa de faire comme les autres. On sait ce qu'il lui en coûta d'avoir suivi sa conscience avec une inflexible volonté : du 6 mai au 30 août 1938 il fut interné à Buchenwald pour avoir osé protester publiquement contre la détention du pasteur Niemöller. Son arrestation fut tenue secrète, mais on ne pouvait faire disparaître l'écrivain le plus célèbre, le plus aimé de la jeunesse ; et comme, en ce temps-là, le nazisme ne voulait pas encore de martyrs (Niemöller suffisait), il fut relâché, tenu sous étroite surveillance par la Gestapo et se vit interdire de publier quoi que ce fût.

Il en avait pourtant dit assez pour demeurer, malgré son silence, le symbole du cœur droit, de l'esprit religieux, l'ami et le conseiller suprême pour la jeunesse allemande qui honorait encore les noms de jeunesse et d'Allemagne. Les quatre discours qu'il adressa à cette jeunesse de 1937 à 39 (on les recopiait à la plume, on les tapait à la machine pour se les passer de la main à la main) entretinrent l'espoir et la ferveur de tous ceux qui n'étaient pas subjugués. Comme ils ne sont pas traduits, je prends soin de les citer ; ce sont en 1937, *Der Dichter und die Jugend* (le poète et la jeunesse), *Eine Mauer um uns baue* (Élève un rempart autour de nous, début d'un psaume). En 1938, *Vom Trost der Welt* (L'espoir du monde) et en 39, *Von der treuen Begleitern* (L'escorte des fidèles). Le discours qu'il adressa en 1945 (*Rede an die deutsche Jugend*) à cette jeunesse libérée, mais écrasée, mûrie, mais sans but comme sans avenir, contenait les vérités les plus rudes et les plus crues, en particulier à propos de la responsabilité du peuple entier, mais aussi le moyen de sortir du désespoir et de la peur. Il resta l'écrivain le plus écouté, bien qu'à partir de 1945 il vécût en Suisse, et que cet abandon de la patrie, interprété comme un reniement ou une démission, peinât ses fidèles. C'est dans cet exil volontaire,

(1) Page 76 dans la traduction de Blaise Briod, chez Stock (1950).

à Uerikon am See, qu'il est mort à la fin du mois d'août dernier à l'âge de 63 ans.

On conçoit la colère, le dépit et la stupeur des nazis quand ils comprirent que ce Wiechert, qu'ils croyaient de leur bord parce qu'après des siècles de rationalisation et de désacralisation de l'homme il exaltait le retour à la *Vie simple*, à la terre, à la forêt, à l'instinct, dans des livres comme la *Servante du Pasteur* ou la *Vie d'un berger* (1), était aussi leur adversaire irréductible. Ils oubliaient que si Wiechert est le champion de l'homme primitif, il est aussi celui de la loi morale et de la piété luthérienne, que pour lui vie simple se confond avec vie religieuse. Désaccord radical qui ne pouvait apporter à Wiechert que la persécution officielle. Le nombre de ses admirateurs, de ses amis en augmenta d'autant. En effet avec une évidente honnêteté intellectuelle et morale, nous trouvons exposés dans ses livres les thèmes principaux qui nous occupent depuis un demi-siècle. On les trouve tous réunis dans sa dernière grande œuvre *Les Enfants Jéromine* (2) (1945-47), épopée messianique et somme de la pensée de Wiechert.

La guerre de 14-18, à laquelle il participa comme combattant, provoqua de grands troubles dans l'esprit et le cœur d'Ernst Wiechert. On peut dire qu'en Allemagne l'inflation, la faillite et les révolutions sociales ne sont que l'extériorisation de la débâcle spirituelle. On conçoit donc facilement que Wiechert ait d'abord étudié par le moyen de la fiction romanesque les conséquences de cette guerre : dans *Jedermann* (1931) et dans *Die Majorin* (1934) traduit en français sous le titre *Le Revenant* (3). On voit dans ce dernier livre, comment une existence brisée par la guerre parvient à la guérison.

Mais le thème de prédilection de Wiechert reste l'opposition entre la ville et la campagne, opposition que ressentent aussi douloureusement les nobles que les paysans des *Enfants Jéromine*. Sous le mot ville, il faut entendre mécanisation de la vie moderne, progrès effarants de la technique, inhumanité du monde actuel, avec pour résultats l'abandon de la religion, la ruine de la morale, le sentiment aigu de la solitude et l'impossibilité de communiquer avec autrui.

Le seul remède, Wiechert le découvre dans le retour au paradis perdu : *La vie simple* (4), titre qu'il donna au livre qui fit le plus pour sa gloire et qui nous conte comment un ancien capitaine de la Grande Guerre retrouve l'équilibre et la paix du cœur. C'est le pendant à la *Commandante* (*Le Revenant)*, mais cette fois la solution, différente, contient le message de Wiechert.

Pour Wiechert, forêt est synonyme d'enfance, de pays natal et d'innocence. « Je devais vivre un peu comme les hommes des peuples primitifs, nous confie-t-il dans *Des Forêts et des Hommes*, pages 127-128, tous les sens livrés aux phénomènes de la nature,

(1) Tous deux traduits chez Stock.
(2) Traduction chez Calmann-Lévy.
(3) Traduction chez Plon.
(4) Traduction chez Stock.

à l'écart de toute spéculation, et pour eux aussi, cette voix de leur terre devait troubler leur cœur d'un léger effroi tout pareil à celui qui m'agitait et n'était point de la peur, mais le pressentiment qu'il devait y avoir autre chose encore, par delà les phénomènes, et que le bonheur de l'action recelait un second bonheur, inconnaissable, mais dont parfois se percevait l'haleine, pareille à ce qui montait des profondeurs inexplorées du marais. »

J'ai cité cette longue phrase, car elle est caractéristique du style et de la pensée de Wiechert. Il procède par images, par approximations, il lui faut un bon nombre de mots pour donner expression à ce qu'il pense et à ce qu'il ressent et cette expression est animée d'un certain frémissement qui agit sur le lecteur à la façon d'un sortilège.

Il serait injuste de considérer la position de Wiechert comme celle d'un défaitiste ou d'un romantique attardé dans un rousseauisme de mauvais aloi qu'on pourrait résumer par : la terre, les morts, l'esprit d'enfance. Comme Brahms, Wiechert est un rêveur, un contemplatif, et sans nul doute il possède une sensibilité et une âme de mystique. Mais il ne méprise pas l'action et ce n'est pas la stérile tour d'ivoire qu'il conseille. Il connaît le « bonheur de l'action » et son héros préféré, Jons Jéromine, s'il revient dans son petit village de Prusse-Orientale, ce n'est pas pour mettre au point des méditations pessimistes sur la condition qui nous est faite ici-bas, mais pour soigner les malades : il se fait « médecin des pauvres » et grâce à cette mission à la fois évangélique et pratique, qui ne rejette aucune des acquisitions de la science et du progrès, il peut soulager la Douleur et répandre un peu de bonheur dans son pays natal. Le bonheur de l'action, Wiechert le connaît aussi bien que n'importe qui. Ce qu'il demande, c'est qu'on sache aller au delà et découvrir que « le bonheur de l'action recèle un second bonheur, inconnaissable » mais que l'on peut, que l'on doit dans des instants de grâce, toucher du doigt. Il nous enseigne les moyens d'entretenir en nous la croyance, la ferveur, la sensibilité qui permettent d'attirer cette grâce sur nous et de nous illuminer.

On voit que Wiechert se fait l'apôtre d'une religion qui n'entre pas en conflit avec le luthéranisme officiel, mais qui, fondée sur lui, se renforce de toutes les voix païennes de la nature, de la forêt surtout, du rêve, de la magie de l'enfance, et qui est seule capable de nous protéger efficacement au cours de nos luttes dans le monde ainsi que de nous offrir le seul bien qui ne peut nous être enlevé, c'est-à-dire une certaine réalité spirituelle que les poètes ont parée de noms les plus divers et les plus éclatants et que Thérèse d'Avila appelait le « Château de l'âme ».

Je m'en voudrais de résumer la vie d'Ernst Wiechert, alors que vient de paraître l'excellente traduction de Blaise Briod des *Forêts et des Hommes*. La vérité du ton, la qualité humaine et l'émotion, tout à la fois sévère et juste, font de ce livre plus qu'une autobiographie de l'auteur, mais un témoignage sur l'humanité en général. On y respire tous les prestiges de la nature nordique, de la forêt et du lac et l'on y voit comment peu à peu un enfant,

puis un jeune homme, prennent conscience de cette réalité spirituelle dont je parlais plus haut. Parmi tant d'autres, les chapitres où Wiechert décrit les fêtes de Noël, sa tante Véronique, visionnaire ingénue, le premier aigle qu'il a tué ou encore la puissance du rêve dans son pays sauvage, grandiose et rude l'hiver comme l'été, donnent la clé de son œuvre en même temps qu'ils nous envoûtent. Car il est vrai que Wiechert use de magie, mais d'une magie simple et qu'on pourrait dire innocente, celle de l'émotion. C'est pourquoi ses livres nous touchent à cette heure où, pour citer son traducteur Blaise Briod, « tant d'êtres doivent retrouver leur chemin dans un monde métamorphosé et où tous les êtres attendent des paroles d'espoir et de régénération. »

MARCEL SCHNEIDER.

LES LETTRES AMÉRICAINES

POUR SALUER HENRY JAMES

Jusqu'ici nous dormions tranquilles. Toute révolution paraissait impossible, et nos Scudérys modernes avaient poussé la gentillesse jusqu'à rédiger une sorte de Guide Bleu fort commode à consulter, qui délimitait les frontières d'un pays exploré de fond en comble. « L'Age du roman américain » était devenu un sujet de baccalauréat, aussi facile à traiter que « le Siècle de Louis XIV » ou « la Grèce de Périclès ». Quelques esprits frondeurs murmuraient bien parfois des noms inconnus en assurant qu'il faudrait bien un jour ou l'autre en tenir compte. Mais l'on se rassurait vite. A combien « tiraient » ces auteurs secrets? Quelques centaines d'exemplaires — et encore!... Et l'on se récitait avec confiance la dynastie des grands Américains : Faulkner, Hemingway, Dos Passos, Caldwell, Steinbeck, Maurice Duhamel...

Mais les frondeurs avaient raison. Et voici toutes ces belles théories à bas. Il faut bien aujourd'hui se rendre à l'évidence; ceux dont on ne parlait pas ou à peine, ceux que les seuls initiés lisaient et relisaient, parviennent à percer peu à peu le rempart de confusion que les spécialistes avaient si brillamment érigé. Et c'est ainsi que, porté par une force tranquille et sûre d'elle, qui prend son temps car elle se moque de la mode, de l'anecdote, et sait parfaitement où elle va, Henry James, mort depuis trente-quatre ans, prend enfin la place qui est la sienne. Pas seulement en France d'ailleurs, et c'est là ce qui est passionnant, mais en Amérique où l'on confondait jusqu'ici les valeurs avec la même bonne humeur que chez nous.

Car l'histoire d'Henry James est celle d'un homme qui ne vit que pour son œuvre (ni femmes ni hommes dans sa vie, aucun événement marquant si ce n'est sa naturalisation anglaise six mois avant de mourir ; maigre butin pour les journalistes), sans parvenir à grouper autour de lui l'audience qu'il mérite. Il meurt à soixante-treize ans après avoir écrit cinquante livres que personne n'a le goût de lire. Que lui importe? Il ne s'est pas découragé. Il a continué d'écrire jusqu'au dernier jour. Et cette œuvre volontaire, conduite avec une minutie, une rigueur, une certitude intérieure proprement remarquables, s'est vite enracinée. Impossible aujourd'hui de l'ignorer. Elle bouche l'horizon, elle s'est développée comme un arbre vigoureux, et couvre de son ombre les arbustes fragiles. L'Amérique se voulait libre et indépendante. « Pas de famille surtout ! Nous avons tout inventé, même le roman ! » Mais un jour vient où les orages de la puberté s'apaisent, où l'on fait amende honorable, où l'on consent à regarder en arrière, à admettre que les anciens ne sont pas tous des « vieux jetons momifiés » — et l'Amérique reconnaît alors ses grands-parents. Elle sort du grenier ses portraits de famille et les accroche aux murs : voici Théodore Dreiser, Hermann Melville, Nathaniel Hawthorne, Emerson et Henry James.



Pourquoi? Un critique new-yorkais, Clifton Fadiman, a fort bien analysé ce revirement. Autrefois les Américains reprochaient à James d'être un déraciné, d'avoir quitté une Amérique en pleine évolution industrielle pour la vieille Europe et de n'y avoir fréquenté qu'une société snob et décadente, d'avoir, au fond, préféré au monde entier le *beau monde*. Quant à son œuvre même, on était rebuté par son refus de toute passion, de toute violence, qui l'apparentait presque à celle d'une vieille fille — et surtout par sa soumission absolue à la forme, par cette ciselure d'orfèvre qui aboutissait à une écriture si subtilement ésotérique qu'elle en devenait illisible. Et soudain ces défauts mêmes deviennent des qualités. L'impasse où s'est finalement fourvoyée la littérature « coup de poing » a fini par lasser, par décourager et par inquiéter. Et Clifton Fadiman écrit : *Peut-être ne cherchons-nous chez James qu'une consolation et le considérons-nous moins comme un grand écrivain que comme un remède.* Aux lynchages, aux mitraillettes, aux ivrognes, aux putains, aux sadiques, aux policiers, les héros de James opposent soudain leur éducation raffinée, leur intelligence, leur acuité de sentiments, leur cœur aux mouvements passionnément étudiés — et la langue même qui sert au récit de leurs drames est si difficile à lire qu'elle en acquiert une sorte de prestige. Ce qui prouve que les Américains sont moins malades qu'on ne le pense et qu'ils sont encore capables de réactions de santé.

Mais à toutes ces raisons Clifton Fadiman en ajoute une, sans doute la plus importante : *Sa qualité de déraciné donne à James une façon de voir les choses et un style, d'ordre international. Si l'Europe fut autrefois mêlée au destin de l'Amérique, l'Amérique se trouve aujourd'hui mêlée au destin de l'Europe. Aussi les écrivains*

qui peuvent servir de médiateurs entre les deux continents prennent-ils pour nous une importance primordiale. La publication récente des *Ambassadeurs* (1) donne à cette réflexion tout son sens. Indépendamment de sa qualité romanesque qui est grande (James lui-même le tenait pour son meilleur ouvrage) ce livre joue, dans le dramatique et capital dialogue toujours ouvert entre l'Ancien et le Nouveau Monde, un rôle essentiel. C'est en cela que James est un précurseur. Ce n'est pas un auteur du XIXe siècle que l'on exhume et que l'on admire comme une pièce de musée, c'est un écrivain moderne. Et il prend enfin sa véritable place parce que les temps sont venus et qu'on est prêt à entendre sa voix.



Ces ambassadeurs, que l'Amérique envoie vers la France et Paris, sont deux : Lambert Strether, un homme déjà âgé, et Sarah une femme encore jeune. Ils débarquent de la Nouvelle-Angleterre, pays puritain, refermé sur lui-même, et dont les habitants n'ont pas fui l'Europe depuis assez longtemps pour consentir à la revoir avec plaisir. Sarah est la Jeune-Amérique, l'Amérique des affaires, de la finance et de la publicité ; l'Amérique qui naît d'elle-même, qui se veut sans traditions et sans attaches. Que son frère Chad puisse hésiter une seconde entre une situation superbe et une maîtresse parisienne, la renverse. Elle ne comprend pas, elle ne *peut* pas comprendre. L'ambassadrice ne trahira pas son pays.

Lambert Strether, par contre, trahira. Il a cinquante-sept ans. Il appartient à l'Ancienne-Amérique, à celle qui ressemblait encore à l'Europe, à celle que James a connue avant de la quitter. Et Strether comprend Paris. Il comprend Chad. Il comprend que le drame ne se joue pas entre une fortune et une maîtresse, mais entre deux façons de vivre, entre deux cultures, entre deux mondes. Cette mélancolie profonde que l'on sent planer tout au long du livre est celle d'un homme qui sait qu'il a passé l'âge de se laisser séduire, qu'il n'y a rien à faire, qu'il est né *trop tôt.* Et cet homme n'a plus qu'une idée : trahir son pays et sa mission, empêcher le jeune Chad, qui lui, est né *à temps*, d'abandonner cette femme qui l'aime et lui transmet les forces vives d'une tradition venue de ses plus lointains ancêtres.

La description des deux appartements, celui de Mme de Vionnet et celui que Chad a meublé suivant les conseils de son amie, symbolise avec une force étonnante cette subtile antithèse. Les meubles de Chad ont été, l'un après l'autre, choisis chez les antiquaires ; ceux de Mme de Vionnet ont toujours été là depuis qu'il existe des de Vionnet. Ils viennent « d'accumulations séculaires ».

Cette mélancolie, cette angoisse, comment les Américains d'il y a cinquante ans les auraient-ils comprises? A cette époque ils créaient un monde neuf. Leurs fils et leurs petits-fils s'aperçoivent en ce moment qu'il faut à ce monde des racines. Ils écoutent alors les voix qui le leur font comprendre.

(1) Éd. Robert Laffont.



Les Ambassadeurs présente bien d'autres facteurs d'intérêt. On pourrait s'étendre sur le style (1), la composition, la puissance romanesque, la subtilité des analyses psychologiques. C'est un roman immense et grave qu'on n'épuise pas en quelques lignes. Je veux n'en retenir ici qu'un aspect qui me paraît essentiel. A côté des écrivains américains qui, malgré leur séjour en Europe, ont toujours semblé ignorer que les civilisations avaient fleuri sans les attendre, il existe dans la littérature américaine une lignée d'écrivains, qui ont senti la nécessité d'être un temps des élèves et de venir puiser aux sources mêmes de la culture. Je pense notamment à Thorton Wilder, à cet étonnant *Pont du Roi Saint-Louis* qui fait se rencontrer Mme de Sévigné et La Périchole et transporte au Mexique Romulus et Rémus ; ou encore à ces *Ides de Mars* qu'on devrait bien se décider à publier en France et qui contiennent, sous une apparence de parodie ironique, une morale, une philosophie, et une éthique. Je pense à un livre de H.-J. Kaplan dont le titre est si voisin des *Ambassadeurs*, *Les Plénipotentiaires*, et qui développe un thème analogue dans le Paris de 1950. Je pense à Maxwell Anderson, à Friedrich Buechner, jeune écrivain si influencé par James et par Proust, et surtout à J.-H. Burnes qui écrivait dans *On meurt toujours seul* : *Je me souviens qu'à Naples en août* 1941, *je suis revenu à des réalités que j'avais failli oublier. Il en existe trois* : *les pleurs, l'art et l'amour*. Et sans doute rien, sur le plan romanesque, ne rapproche James et Burnes, mais ils ont en commun, à trente-cinq ans d'intervalle, cet amour de l'Europe et ce désir d'y venir puiser la sève indispensable à toute vie « honnête ». Et l'on pourrait attribuer à James ces quelques lignes du second roman de Burnes *Le Diable au Collège : Tout Américain se doit de connaître plus ou moins ce qui a été pensé et dit avant lui. Alors il sentira s'effacer peu à peu ce sentiment de solitude qui est le lot de tous en Amérique. Les études lui permettent de se fondre avec le reste du monde et de ne plus être comme un doigt coupé...*

JACQUES TOURNIER

LES GÉNÉRAUX ET LEURS ROMANCIERS

Il y a quelque chose de changé dans les rapports entre les généraux et les romanciers. Balzac n'a jamais été sévère pour un général de l'Empire ; il y a entre l'officier, le soldat et le romancier une connivence indiscutable. Montcornet, dans *Les Paysans*, rencontre un homme des bois chargé de l'assassiner mais qui renonce parce qu'il a, comme le général, servi sous Napoléon. Philippe

(1) La traduction de Georges Belmont le reproduit fidèlement.

Bridau, malgré toutes ses exactions, jouit de la sympathie et de l'indulgence de Balzac : encore un officier de l'Empire. Tolstoï, lui aussi, admire. Drôle de généralissime, pourtant, que Koutouzov ; il dort aux conseils, il se balance sur une chaise en dodelinant de la tête, il laisse aller les événements. Mais Tolstoï en fait un grand vainqueur : le général aime la Russie, il sent son pays, devine sur le visage de ses hommes la volonté de vaincre. *Ce vieillard n'avait plus, en fait de passions, que l'expérience, résultat des passions.*

Je ne suis pas étonné de voir un Plievier mettre en accusation dans *Stalingrad* les généraux de l'armée Paulus. Ils ont été responsables de l'écrasement, d'abord, et l'on sait aussi les tendances socialistes du romancier. Mais je suis surpris des portraits que font de leurs chefs les romanciers américains. La guerre de Corée m'a donné, comme à vous-même, envie d'en savoir plus long que les images d'Épinal de la Propaganda Intelligence de l'U. S. Army. Pas de chance : le plus récent document envoyé par Hollywood est une satire, *Francis*, devant laquelle Courteline lui-même aurait reculé. On y voit un mulet donner à un « divisionnaire » des informations, des conseils et sauver le prestige de l'état-major. On ne parle que de la cruauté d'Hemingway pour les chefs alliés les plus fameux dans son dernier roman. Enfin, les deux romans de guerre américains jusqu'ici les plus remarquables, *Les Croisés* (1) et *Les nus et les morts* (2) ont chacun pour héros un général, personnage déconcertant et antipathique sous la plume de Stefan Heym comme de Norman Mailer.

Farrish, le chef de l'armée blindée des *Croisés* fait la guerre comme il jouait au football : sans faire de « passes » à ses coéquipiers. Le pire est que les scandales, les injustices, les trafics, les combinaisons entre financiers nazis et officiers d'administration fleurissent sous son règne sans qu'il en sache rien. Un officier de l'armée Farrish va jusqu'à envoyer à la mort un de ses rivaux. Stefan Heym avance en Normandie, puis en Allemagne parmi les officiers de renseignements, les officiers d'intendance et ceux de la propagande — le cerveau de l'armée. Les hauts-parleurs s'adressent aux ennemis, on imprime sur des tracts un quelconque « Pourquoi nous combattons ». Il n'y a rien de plus vivant et remuant que cet immense tableau d'une armée tentant d'organiser la victoire, en attendant les solutions politiques des conférences et des tapis verts.

« De quel droit ? » se demandent les meilleurs parmi les personnages de Stefan Heym. Quelle plus complète imposture que s'intituler « Croisés » et tolérer la souillure sur son blason? Le général Farrish, devant le scandale ne démissionne pas : *Il n'a pas eu les tripes d'admettre qu'il s'était trompé et qu'il n'était pas l'homme capable de construire le monde pour lesquel nous avons combattu.*

Dans la petite île d'Anapopéi, qui a la forme d'un ocarina, un autre général conduit les opérations contre les Japonais retranchés —

(1) Éd. Gallimard.
(2) Éd. Albin Michel.

tout en construisant, lui aussi, le monde de l'après-guerre. C'est le général Cummings des *Nus et les morts*. Un homme dur, mais qui a du charme. Le visage serein d'un homme d'affaires heureux, la voix douce, le geste affable. Cummings appelle par son prénom son officier d'ordonnance et pourtant, lui aussi, comme le roi David, il désigne le lieutenant pour une mission fatale.

Le lieutenant Hearn s'est révolté contre l'« esprit de caste », contre l'éthique impitoyable du chef : il faut que les soldats vivent durement, sinon c'est l'amollissement et la défaite — un principe qui vaut pour la vie civile où il faut admettre la sélection naturelle et le triomphe des forts.

Le *tempo* des *Nus et les morts* n'est pas celui des *Croisés*. Ici nous roulons en jeep et en camion dans les villes conquises en trouvant, à l'étape, les portes des bureaux ou des magasins de vivres. Avec Norman Mailer, nous piétinons dans la boue de la jungle du Pacifique, dans une interminable guerre de positions et de reconnaissances.

Le roman de guerre, avec ces deux Américains, m'apparaît pour la première fois comme un roman de l'individu (je néglige le récit du type *Fabrice à Waterloo* ou *le colonel Chabert à Eylau* qui ne sont que des épisodes). Mais j'ai vu dans Balzac et dans Tolstoï une passion commune souder le romancier à ses personnages « officiers, sous-officiers et soldats », c'est le lieu de le dire, comme dans les proclamations.

Le soldat rêvé, pour le général Cummings, ce serait Nicolas Rostov de *Guerre et paix* qui s'écrie : *Nous n'avons qu'une chose à faire, remplir notre devoir, nous battre et ne jamais penser*. Une armée, une division, une section, aujourd'hui, se découpent à l'image de la vie politique. *Et tout ça, ça fait d'excellents Français!* concluait, au refrain, en 1940, Maurice Chevalier, dans une chanson célèbre qui énumérait les opinions politiques d'un régiment. Voire! Dans le cas de nos deux romanciers, deux camps : les ultra-réactionnaires et les radicaux — au sens américain du mot.

Il va sans dire que la sympathie de Heym comme de Mailer va aux « radicaux ». Est radical celui qui combat — non sans don quichottisme — pour la liberté et la justice. Howard Fast, dans *Mes glorieux frères* (1), sous couleur de roman historique, a voulu probablement faire le portrait du vrai chef. C'est Judas Macchabée qui, un siècle et demi avant Jésus-Christ, souleva le peuple juif contre les Grecs.

A l'encontre de Renan, Howard Fast montre les Juifs combattant pour une patrie plutôt que pour une foi. Judas, leur chef, dans cette épopée d'allure légendaire, est le porte-parole incontesté de ses soldats, de ses compagnons. Est-ce parce que — l'auteur ait-il tort ou raison devant l'Histoire — ils combattent pour une patrie, pour garder leur sol? Je le croirais. La lutte au nom d'une foi, d'une idée, de grands principes — la croisade — passe du niveau de l'instinct à celui de l'intelligence. Le roman de guerre d'aujourd'hui est un roman de l'individu parce que chacun de

(1) Éd. Hachette.

ses héros lutte en lui-même contre ce que tous ensemble veulent détruire chez les ennemis.

Il reste à venir un dernier type de roman de guerre, lorsque sera réalisé le principe qu'expose dans *Les armes d'aujourd'hui et de demain* (1) Vannevar Bush, surnommé « le général des physiciens ». Vannevar Bush est opposé à toute autocratie dans l'armée, mais il envisage le jour où l'on utilisera un robot chaque fois qu'un homme sera inutile ou indésirable. Ce qui simplifiera les problèmes politiques et psychologiques.

PIERRE MAZARS.

LE THÉATRE

LE THÉATRE ET LA BOURGEOISIE

> « Et comment la nature sans l'art formeront-elle un grand comédien puisque rien ne se passe sur la scène comme en la nature, et que les poèmes dramatiques sont tous composés d'après un certain système de principes? »
>
> *(Paradoxe sur le comédien)*.

Ce n'est pas le snobisme ni une quelconque sophistication qui permettent au théâtre de Gabriel Marcel d'être joué vingt-cinq ans après qu'il ait été écrit. Il y a deux ans, le succès de *Un Homme de Dieu* laissait prévoir que les directeurs de théâtre se rendraient à l'évidence d'une œuvre qu'ils ont laissé si longtemps en sommeil.

Avant guerre, un préjugé défavorable empêchait tout le monde de croire que les écrivains étaient capables d'écrire de bonnes pièces. Ce que l'on nommait avec mépris : le théâtre littéraire, malgré Giraudoux, devait se contenter d'interprètes et de salles inconnus du grand public, et, jusqu'au succès de Sartre et de Camus, demeurait dédaigné par la critique officielle qui ne cesse de se tromper, mais doit son influence à la paresse intellectuelle et à la mauvaise mémoire du public.

La Chapelle ardente que vient de reprendre le théâtre de Rochefort mérite les éloges que l'on peut accorder au véritable théâtre — c'est-à-dire à celui qui ne se contente pas de construire une pièce selon des méthodes prétendues invariables, mais a le souci de la fermeté du langage que le théâtre de boulevard ne put jamais conquérir.

Il est vrai que Gabriel Marcel ne peut se situer à la suite de

(1) Éd. Calmann-Lévy.

Bataille, de Bernstein ou de Bourdet. C'est plutôt du côté d'Ibsen ou de Strindberg qu'il faudrait chercher la parenté directe, sinon lointaine, de ce drame bourgeois favorable aux recherches psychologiques les plus subtiles. Et bien que nous n'ignorions pas que les problèmes psychologiques subissent, comme les vêtements, d'importantes variations, nous sommes frappés de voir combien le milieu social dans lequel évoluent les personnages de *La Chapelle ardente* a peu changé depuis vingt-cinq ans — date à laquelle fut écrite la pièce.

On peut dire cependant que la guerre de 14-18 avait frappé les consciences d'une autre façon que celle-ci. Il n'en reste pas moins que le drame d'une mère qui a perdu son fils à la guerre est le même en 1945.

Nous aurions pourtant préféré que le Théâtre de Rochefort rappelât, par les décors et les costumes, la date de la pièce. La préface de *Bajazet* dans laquelle Racine parle de la nécessité d'éloigner, dans le temps ou dans l'espace, les héros de tragédie, n'a pas cessé d'être valable. La pièce de Gabriel Marcel y eût gagné en étrangeté.

Mais je crois Gabriel Marcel trop honnête pour se soumettre à ces artifices. Il a donc voulu nous donner ce drame dans sa nudité, nous faire pénétrer, indiscrets, dans une réalité étouffante, faire tomber le mur qui nous sépare des existences privées.

Cette mère neurasthénique qui impose à sa famille, à la fiancée-veuve de son fils, une excessive douleur qui la rend hypocrite, cruelle, presque criminelle appartient à la vie de tous les jours.

Dans cette réalité humaine, Gabriel Marcel n'a pas voulu prendre parti. Après que nous ayons souffert de la prison psychologique dans laquelle se tient enfermée cette génitrix, il nous laisse sur une ambiguïté. Son troisième acte ne nous apporte aucune conclusion : le rideau tombé, la vie continuera à se faire et à se défaire. Nous, spectateurs, n'y participerons plus, sinon par le souvenir douloureux de cette femme que nous avons rencontrée dans la vie et non à la scène.

La principale interprète de *La Chapelle ardente* contribue à donner au langage précis de Gabriel Marcel son poids de réalité. Mary Grant est bien cette mère incestueuse qui n'engendre plus que la douleur. Non pas l'éternelle *mater dolorosa* du christianisme ou des monuments aux morts, mais la bourgeoise enfermée dans un cercle de conventions qu'elle utilise à ses fins cruelles et horriblement stériles.

Le mérite de Gabriel Marcel ne consiste pas seulement à nous montrer ce caractère dans son âpre réalité, mais à développer les faits susceptibles de nous éclairer sur cette âme inquiétante. Seule l'intelligence, la justesse de ton du dialogue nous rappellent que Gabriel Marcel est un philosophe. Cette sûreté de composition, cette conclusion ambiguë — pareille à un linge déchiré qui cède à l'usure du temps — ne peuvent provenir que d'une réflexion profonde, nullement d'un empirisme approximatif. A chaque moment de la pièce, on sent que tout est pesé, choisi. Rien n'est laissé au hasard.

L'esthétique est ici au service de la réalité la plus stricte. Ce n'est pas une des moindres qualités de notre époque que d'être parvenue à ne plus tricher au théâtre — fût-ce au détriment de ces coups de théâtre et de ces mots d'auteurs auxquels sont encore fidèles ceux qui se détournent de l'humain.



Avec Montherlant, nous voici aux antipodes de cette objectivité que défend Gabriel Marcel dans ses chroniques des *Nouvelles littéraires* et dans ses pièces. Mais Montherlant a toujours été un romantique. Autant dire : un égotiste, que rien ne peut détourner de cette image qu'il nous a donnée de lui-même, tantôt attirante, et tantôt repoussante, insolente et pudique, approfondie et bâclée, anxieuse et libre.

Le héros de *Celles qu'on prend dans ses bras* (1), c'est Costals à cinquante-huit ans. Le titre lui-même de la pièce n'est-il pas tiré d'un passage des *Jeunes Filles?* Ne nous trouvons-nous pas en présence d'un des thèmes majeurs de l'œuvre de Montherlant : le désir de l'homme pour la femme, le plus fort et le plus grand des sentiments qu'il peut éprouver pour elle? Et si Christine Villancy a la même fraîcheur, la même jeunesse dépourvue d'autres qualités que Solange Dandillot, Mlle Andriot ne vient-elle pas nous rappeler Andrée Hacquebaut — que Costals, il est vrai, admirait moins que Ravier?

La constance de ces personnages, de ces caractères ne serait guère favorable au développement d'une œuvre théâtrale si Montherlant ne nous avait donné la preuve, avec *La Reine morte* et *Malatesta*, qu'il était capable d'inspirations plus complexes. Mais le père de *Fils de Personne* parle comme Ferrante. Ravier a le même mépris des hommes et le même désir des jeunes corps que Malatesta ; sans prétendre au même ascétisme, il souhaite à certains moments protéger la jeune Christine de l'impureté du monde, comme le *Maître de Santiago*, sa fille.

Puissance, paternité, désir, orgueil et, parfois, le désintéressement de toutes ces choses, voilà les thèmes du théâtre de Montherlant. Aucune pièce ne réunit tous ces thèmes à la fois — encore qu'il ne manque à Ferrante que le désir des femmes pour être l'archétype des héros du théâtre de Montherlant — mais l'ensemble de ces tendances est toujours représenté. Le nouveau roi de ce théâtre, c'est l'antiquaire Ravier, qui, lui aussi, face à la médiocrité du monde, représente un type d'homme mûr dans la perfection de sa plénitude. Une sorte de Jupiter, de Don Juan qu'aucun commandeur ne menace, puisqu'il est aussi le commandeur. Un personnage mythique, en tout cas, qui s'est construit sa propre légende et en supporte le poids sans jamais défaillir. Mais Montherlant a-t-il songé que la profession de Ravier n'indiquait pas forcément les vertus olympiennes qu'il prête à son personnage?

Non qu'il s'agisse ici de suspecter la « grandeur » des antiquaires.

(1) Au théâtre de la Madeleine.

Mais n'éprouve-t-on pas une gêne à entendre ce marchand nous parler le langage que Montherlant avait mis jadis dans la bouche d'un écrivain? Le donjuanisme de Costals était plus compréhensible — quoique, comme le remarque finement Jeanne Sandelion (1), Costals fût peut-être un mauvais écrivain.

Que Ravier ajoute cette jeune fille farouche à la longue liste de ses maîtresses n'a rien en soi qui puisse nous étonner. Mais que ce personnage qu'on imagine dans la réalité : sensuel et jouisseur, riche et luxueux, parle le langage d'un intellectuel de la fin du siècle dernier, du type Barrès, nous rappelle un peu trop certains hommes infatués d'eux-mêmes caricaturés par Colette. Montherlant a-t-il songé que l'on pourrait, après coup, se moquer de cet homme solennel, auquel Victor Francen prête un visage de peintre de l'ancien style montparnasse?

Peut-être y a-t-il songé. La résistance de Christine Villancy ne serait alors pas seulement justifiée par la différence d'âge, sa pureté et sa fierté naturelles, mais par sa stupeur d'être l'objet du désir d'un homme qui manque tellement de naturel.

L'inhumanité de Ravier est rendue encore plus sensible par les relations qu'il entretient avec Mlle Andriot, la vieille fille dont il a obtenu l'absolu dévouement grâce au charme qu'il a exercé. On comprend mal alors qu'il s'étonne de la déclaration d'amour qu'elle lui fait. Il devait la craindre depuis si longtemps ! Mais je ne reprocherai pas à Montherlant d'avoir choisi pour confidente de la passion que Ravier éprouve pour Christine cette vieille fille sensible et malheureuse. La cruauté, en apparence inconsciente, de Ravier appartient à la meilleure psychologie théâtrale ou romanesque. Ses scènes avec Mlle Andriot sont les plus pathétiques de la pièce.

Il est vrai que Montherlant a montré une grande rigueur dans la construction de sa pièce. La jeune fille n'apparaît qu'au cours de trois scènes très brèves, comme pour justifier, les deux premières fois, la passion de Ravier — la dernière, pour que la pièce s'achève sur le triomphe de Don Juan. Nous ne connaissons donc l'objet de ses vœux que par ses conversations avec Mlle Andriot, confidente rebelle en qui le langage de l'amour éveille l'amour. Tout se passe dans l'imagination de Ravier. Ses scènes de séduction ne sont que des exercices de volonté. C'est à la force que Christine doit céder.

Et comme on n'ignore pas qu'elle vient elle-même s'offrir à Ravier pour qu'il lui rende un important service, la pièce s'achève sur une défaite de l'orgueil de Ravier. Ce sont les événements qui l'ont servi, plus que sa force. Il n'en est pas amer : le désir existe autant que le désintéressement qu'il aurait pu éprouver. Montherlant déploie tant d'habileté dans sa démonstration que les moralistes y perdraient leur latin — à moins qu'ils ne soient des moralistes cyniques, du type Choderlos de Laclos, du type Montherlant.

L'interprétation de *Celles qu'on prend dans ses bras* est plus

(1) *Montherlant et les femmes* (Éd. Plon).

gênante lorsqu'on assiste au spectacle que quand on s'en souvient. Victor Francen a bien les traits d'un antiquaire parisien, mais bien peu ceux d'un personnage de Montherlant. Il paraît enfin plus âgé que ne l'indiquent les intentions de l'auteur. Mais il est bien préférable à Henri Rollan, à Yonnel ou à Pierre Blanchar que nous craignons de voir dans le rôle du pape de *Malatesta*.

Gaby Morlay, excellente actrice, qu'il était irritant de voir dans de perpétuels mauvais rôles, n'a évidemment pas le physique d'une vieille fille diplômée de l'École du Louvre, refoulée et laide. D'autre part, elle bouscule un peu le texte de Montherlant qui exige des acteurs moins de naturel que le théâtre de boulevard.

Car, pour avoir renoncé aux costumes du XVIe siècle, Montherlant n'est pas un auteur de boulevard. On sent bien que, si le théâtre l'attire, c'est afin d'y entendre son style parlé à haute voix, ses pensées secrètes, ses obsessions dites à tous. Son œuvre passée, les nombreux livres écrits sur lui, en un mot : sa légende, accompagnent ses pièces d'un cortège où l'on ne distingue plus très bien la nouveauté du passé. Cet égocentrisme est assez nouveau dans l'histoire du théâtre pour que Montherlant ne se limite plus à des sujets déjà traités par lui, mais nous donne la suite d'un théâtre qui l'apparentait à Calderon et à Corneille et lui faisait prendre leur visage, leur voix...



Si Ravier, le personnage de *Celles qu'on prend dans ses bras*, appartient à la bourgeoisie parisienne, nous voilà revenu, avec François Mauriac et après Gabriel Marcel, à la bourgeoisie de province. Sordide, fermée, en proie à ses monotones ratiocinations, à son avarice, mais traversée toujours par une passion d'autant plus forte qu'elle est plus fortement contenue.

François Mauriac écrivait jadis cette phrase que je cite de mémoire, mais que je n'ai pu oublier : « Ma province a fait de moi une mule aveugle pour moudre son grain. » N'est-il pas surprenant de penser que François Mauriac, Parisien depuis si longtemps, ouvert à tous les problèmes qui bouleversent le monde, directeur de l'opinion de toute une partie de la France, soit demeuré fidèle à ses premiers thèmes d'inspiration? Ne serait-ce pas que, passé vingt ans, le monde que l'on découvre ne s'offre plus à nous avec le même mystère, la même violence? Mauriac, si peu provincial, l'est resté dans le plus profond de son être, et je suppose que, s'il ne se peint pas lui-même dans tous ces personnages qu'il avoue lui appartenir entièrement, c'est toujours le monde de sa jeunesse qui le hante, comme s'il était demeuré le jeune homme timide qui observe les grandes personnes qui l'entourent : cette bourgeoisie qu'il a dû tellement haïr.

Le Feu sur la terre ou *Le Pays sans chemin* (1) est avant tout un nouveau fragment de cette fresque commencée il y a plus de trente ans. Certes, François Mauriac a voulu dépeindre l'amour excessif d'une sœur pour son frère, comme Gabriel Marcel peignait

(1) Au théâtre Hébertot.

celui d'une mère pour son fils. Mais cette Laure terrifiante qui, elle aussi, stylise sa cruauté et détruit tout ce qui pourrait lui ôter son frère insignifiant, n'est pas la seule héroïne de ce salon démodé où éclatent les scènes de famille. Les personnages qui l'entourent nous intéressent autant qu'elle. François Mauriac n'a pu s'empêcher de les détailler, de nous les montrer tous dans l'exercice de leurs fonctions conventionnelles, propres à chacun d'entre eux. A ce point de vue, ce n'est pas à Racine que l'on pense, mais à Balzac qui ne peut rester les yeux fixés sur un seul personnage, mais décrit toute une société.

Le public ne s'y trompe pas. Comme il se reconnaît sur la scène, il s'indigne de voir ses noirceurs étalées. On parle beaucoup d'argent dans la pièce : n'est-ce pas le sujet central de conversation — ou de disputes — de toutes les familles? Lorsqu'un des personnages parle d'aller à l'hôtel pour échapper à cet enfer, Mauriac retrouve, bien malgré lui, un mot de Céline : « Dans les familles, tout le monde se hait, mais on continue à vivre ensemble, parce que ça coûte moins cher que d'aller à l'hôtel. » Tout devient objet de marchandage : le mariage, l'église, le séminaire, l'amour. Un sacrement n'est là que pour protéger une honorabilité, par ailleurs défaillante. Le père pardonne à son fils de n'avoir pas fait ses études de droit, parce qu'il lui rembourse le prix de ses études. Le fils lui-même revient, avec femme et enfant, sous le toit paternel parce qu'il n'a pas l'argent pour se payer des vacances... On pourrait croire cependant que ce fils « qui ne vit que pour créer » est libre de ses actes. Mais non seulement il subit l'emprise de sa sœur qu'il n'aime pas vraiment, mais il est prêt à trahir pour la première jeune fille désirable qui lui tombe sous la main.

Dans ce panier grouillant de vipères, une seule passion à l'état pur : l'amour de Laure pour son frère. Mais elle n'est ni Eugénie de Guérin, ni Henriette Renan, ni Jacqueline Pascal — encore moins l'Anabella de la pièce de Ford. Laure attaque et défend son amour avec les armes qu'elle voit employer autour d'elle. Elle aussi sait jouer, quand il le faut, du mariage d'argent, du mariage à l'église, du libertinage, de la faiblesse de son frère. Ailleurs, dans un autre milieu, elle serait peut-être à la hauteur de sa haute passion. Chez ces hobereaux landais ruinés, elle plie ses ailes. Et ce n'est pas une moindre tragédie que de voir cette femme frustrée de l'expression même de sa passion dont personne autour d'elle ne saisit le sens, que l'on semble même avoir accepté une fois pour toutes, comme une infirmité dont on a peur qu'elle soit porteuse de mauvais sorts.

Non, Laure n'est pas séparée de sa famille. A trente-quatre ans, donc vieille fille, elle n'a jamais songé à la quitter. Personne ne s'est jamais inquiété qu'elle rentre le soir, après avoir marché seule toute la journée dans les landes, le visage couvert de larmes mal séchées. Seul, son frère... Et encore. Nous savons qu'il ne reste là que par amour d'une jeune fille. A peine la douleur de sa sœur le gêne-t-elle. Comme elle le lui dit : il ne lui a jamais rien sacrifié, — sa volonté exceptée.

Qu'ont-ils d'ailleurs en commun? Lorsqu'ils sont en tête à

tête et qu'ils ne se disputent plus, ils évoquent de pauvres souvenirs d'enfance, comme un frère et une sœur normaux, comme tous ceux qui croient que « le paradis est derrière eux ».

Prisonnière de sa famille, même pas révoltée contre elle, Laure est seule avec sa passion. Lorsque tout le monde s'attend à sa mort : la fin normale que tous avaient prévue pour elle (ça les arrangerait si bien), elle les déçoit. Sa passion est surtout rêvée. Elle ne lutte que contre ce qui l'empêche de rêver — comme les enfants se fâchent lorsqu'on ne croit pas à leurs fantasmes. Elle adaptera son rêve aux circonstances, elle vivra pour regarder la chambre vide de son frère, pour garder ses cigarettes à demi-brûlées, ses tableaux qu'elle seule connaît.

Il est dommage que Jany Holt soit belle et jeune, que sa voix soit si précise, qu'elle ne soit à aucun moment cette vieille fille de trente-quatre ans. Mais ne peut-on voir dans le choix de cette actrice une volonté supplémentaire de l'auteur de créer une sœur de rêve, une Lucile qui n'a pas eu la chance de naître à Combourg?

Jean Leuvrais, lui, exagère la veulerie du frère, peintre sans génie, et mari infidèle. Son physique, son allure ne justifient pas la passion qu'en quatre actes trois femmes éprouvent pour lui.

Je trouve les autres acteurs excellents. J'avais fait la même remarque à la pièce de Gabriel Marcel : c'est étonnant de voir comme les acteurs deviennent facilement des bourgeois provinciaux. Trop facilement peut-être : ils sont trop vrais pour le théâtre.

A moins que ce théâtre en prose ne justifie pas de transposition. Gabriel Marcel, Montherlant, François Mauriac comptent depuis longtemps parmi nos meilleurs écrivains. Si réaliste qu'il soit, leur langage ne trahit jamais leur style d'écrivain. Ils ont choisi pour leur pièce des sujets de romans. Soumis à la réalité psychologique de leurs personnages, ils ne se permettent aucune liberté. Leurs pièces se jouent entre quatre murs. Notre présence est indiscrète. Mais notre indiscrétion est justifiée — surtout en ce qui concerne Gabriel Marcel et François Mauriac — par le mépris qu'ils ont des familles bourgeoises dans lesquelles ils nous font pénétrer. Montherlant, lui, nous ouvre sa propre maison.

Guy Dumur.

LE CINÉMA

UN FILM RÉALISTE

Enfant, le cinéma aimait les miracles. Facilement, on lui faisait prendre une vessie pour une lanterne. Des pigeons sortaient des chapeaux : il ne demandait pas comment. C'était une fête. Elle dura l'espace d'un matin. Maintenant, restent les dessins animés, très souvent imbéciles, où un public très mûr croit *devoir*

s'amuser — et Cocteau. Grand artificier du cinéma, il occupe une place privilégiée : *La Belle et la Bête*, *Orphée* sont de fastueuses machines à miracles. Mais d'avoir fait ses premiers pas sous le règne du Petit Père Combes est une fâcheuse coïncidence que le cinéma n'a pas fini d'expier. Cet art magique s'est efforcé de reconnaître, à son tour, que deux et deux font quatre et d'accepter le programme électoral du parti radical-socialiste. C'est triste, pour un art, de naître au XXe siècle.

Marcel Aymé éprouve, lui aussi, un peu de cette tristesse. Mais il la chasse. Les juments sont vertes ; les hommes passent les murailles, changent de visages ; les chiens ressuscitent : ces vérités d'expérience permettent de prendre en patience le mal, la cruauté, la tristesse de vivre. A la différence de Cocteau qui croit au miracle et s'acquitte de sa fonction de thaumaturge le dimanche, c'est en semaine, pour Marcel Aymé, que ces choses fabuleuses arrivent. Cocteau insiste sur leur caractère exceptionnel, sur leur singularité, Aymé sur leur banalité, sur leur universalité. Ainsi, *La Belle Image* présente le cas d'un homme qui, ayant changé de visage, n'a d'autre ambition que de conquérir, incognito, le cœur de la femme légitime auprès de qui les jours lui étaient monotones. Il ne viendrait à l'idée de personne de prendre Cérusier, directeur d'une agence de publicité, pour un être rare, anormal, malade, fou, ou victime d'un accident si extraordinaire qu'il l'éloignerait de l'humanité. Nous rencontrons tous les jours Cérusier sur la plate-forme de l'autobus. Les colombes qui sortent des chapeaux, Marcel Aymé les a invitées à picorer dans sa main. C'est un spectacle, familier et parisien, qui n'effarouche personne. Le public prend les colombes pour des pigeons. Le tour est joué. On est en plein réalisme.

En effet, le film que Claude Heymann a adapté du conte romanesque de Marcel Aymé, ressemble à un film réaliste. Les rues ne sont pas des rues en trompe-l'œil ; l'appartement est un appartement. Pas une journée de studio ; pas un décor qui ne soit un décor naturel. Pas d' « autre monde. » Pas de fée ; pas de voix d'outre-tombe. Mais quand on nous demande de croire que Cérusier a changé de visage, nous le croyons sans peine. Voilà la récompense de l'honnêteté dans les moyens.

Voici maintenant celle de l'audace. Le mari, la femme et l'amant, qui ont fait la fortune du cinéma-théâtre bourgeois, ont assuré aussi sa misère. Le châtiment du réalisme, au cinéma, c'est de paraître faux. A voir les films « réalistes » et « humains », on finirait par douter qu'il existe encore des femmes pour tromper leurs maris, on finirait par douter qu'il existe encore des hommes et des femmes. Le « fantastique » de Marcel Aymé lui permet, non de visiter la Lune, mais de revenir doucement sur cette terre désertée. Mme Cérusier trompe, sans le savoir, son mari avec lui-même. C'est un prodige. Mais le vrai prodige est que nous croyons à ce couple. Ce n'est pas un couple de cinéma. Nous croyons à sa lassitude, à sa gentillesse, à sa sottise romanesque, à sa tendresse.

A plus d'un titre, ce film est exemplaire. Il l'est par l'excellente interprétation de Françoise Christophe et de Frank Villard. Il

l'est aussi par son « économie ». Le public est si naïf que les millions qu'a coûté une bande, quand ils dépassent la centaine, sont des arguments publicitaires. On n'osera donc pas se faire gloire du coût très bas de la *Belle Image*. Pourtant, la crise du cinéma français ne trouvera de solution que dans la réduction massive des prix de revient des films. Il faudra suppléer à l'argent par de l'imagination. On attendait Marcel Aymé.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

LITTÉRATURE MUSICALE

Le temps musical (1), que vient de publier Mme Gisèle Brelet, nous est présenté comme un essai d'esthétique nouvelle de la musique, une philosophie nouvelle du temps fondée sur la musique, et unissant l'analyse positive et l'interprétation philosophique, le savoir technique et l'expérience musicale. Mme Gisèle Brelet, à qui l'on doit déjà des études extrêmement intéressantes telles que *la Musique, architecture temporelle* (2) et *Esthétique et création musicale* (3), a entrepris ici, et réalisé, un travail fort ambitieux consistant en l'établissement d'une méthode originale jetant les fondements d'une esthétique neuve, susceptible d'ailleurs d'être indéfiniment enrichie, et où se trouvent résolus les principaux problèmes de l'esthétique musicale. Les 800 pages de ces 2 gros volumes n'étaient donc pas de trop pour aborder efficacement et épuiser un sujet aussi vaste par lui-même, et aussi riche en prolongements.

Le premier tome est consacré à l'étude de la forme sonore et de la forme rythmique. Il s'ouvre par une introduction qui est probablement l'un des chapitres les plus remarquables de l'ouvrage, et où l'auteur, tout en situant son sujet, esquisse une hiérarchie des œuvres d'art dans leur rapport avec la notion de temps, confronte sous cet angle les arts de l'espace et la musique, ce qui la conduit à isoler sa notion de temps musical, cet « immense présent s'élargissant pour embrasser la totalité de la vie temporelle de l'œuvre musicale qui s'y accomplit et s'y possède ». Mme Brelet examine ensuite les métaphysiques transcendantes : celle de Schopenhauer, bien entendu, classique de la question, dont elle reconnaît les intuitions géniales, mais souligne l'erreur d'avoir fâcheusement assujetti la musique à une métaphysique

(1) Presses universitaires de France. 2 vol.
(2) Journal de psychologie (janvier-mars 1940-41)
(3) Presses universitaires de France.

qui la mutile et la fausse ; Bergson ensuite, dont la métaphysique ne lui paraît pas devoir satisfaire le musicien. Et elle conclut cette introduction en nous conduisant à la nécessité de la recherche d'une « métaphysique immanente de la musique ».

La première partie, consacrée à la forme sonore, examine successivement à la lumière des notions de temps et d'espace celle de sonorité, le devenir de la mélodie, la mélodie et l'expression d'où se dégage l'idée de *durée vécue* par opposition au *temps contemplé* qui est étudié dans le chapitre suivant intitulé : « Le présent de l'harmonie », enfin l'harmonie et la pensée.

La deuxième partie, consacrée à la forme rythmique, envisage la nature du rythme musical, sa durée, sa structure, et confronte rythme et temps musical, puis temps musical et *tempo*.

La troisième partie est intitulée : « La forme musicale » et passe en revue les notions d'expression musicale, de durée psychologique, de pensée musicale, de devenir musical. Un dernier chapitre rapproche l'idée de temps musical d'une philosophie du temps et conclut en suggérant que « c'est au sein même du temps musical immédiatement vécu et dont elle explicite la cohérence latente, que se construit comme de soi le système de cette esthétique où l'expérience musicale de chacun pourra prendre conscience d'elle-même ».

L'intérêt de cet ouvrage s'augmente du fait que Mme Gisèle Brelet n'a pas travaillé uniquement dans l'abstrait : elle s'appuie sur une expérience concrète dont elle nous livre les fruits en des exemples empruntés aux œuvres musicales de Bach à Schönberg. La pianiste qu'elle est vient ici épauler solidement et efficacement le docteur ès lettres, et tous deux se complètent opportunément pour analyser et mettre en lumière des points de vue et des perspectives soit nouveaux, soit injustement négligés d'ordinaire. C'est là un magnifique travail qui marquera une date dans l'histoire de la philosophie de la musique, et qui donne à celle-ci une impulsion et une vigueur nouvelles.

Une seule petite critique cependant : Mme Brelet n'a pas résisté à la secrète volupté d'utiliser tout au long l'effroyable jargon professionnel des philosophes. Certains développements, certaines analyses le requièrent évidemment, mais non, à mon sens, l'ensemble de l'ouvrage qui va se trouver ainsi alourdi aux yeux de beaucoup de lecteurs pour lesquels ce patois sublime restera aussi hermétique que l'argot pour les gens qui ne sont pas du « milieu »... On le regrette d'autant plus que, par quelques-unes de ses citations (de Maine de Biran et d'Étienne Souriau en particulier) Mme Brelet nous montre involontairement que l'on peut, dans une certaine mesure, utiliser sans déchoir la langue vulgaire.

Notes de lecture.

La musique d'orgue française de Jehan Titelouze à Jehan Alain, par Norbert Dufourcq (1). Cet ouvrage, paru il y a une dizaine

(1) Éd. Floury.

d'années, avait été rapidement épuisé. Il faut saluer sa réédition, car il reste le document essentiel en la matière. Avec la sobriété qui lui est coutumière, Norbert Dufourcq retrace l'histoire de notre splendide école d'orgue à travers les trois derniers siècles. Loin d'être un froid travail de comptabilité musicologique, c'est un récit très vivant où la physionomie de chacun se dresse dans sa vraie lumière, où la production de chacun est caractérisée dans ses tendances, située dans son cadre, avec un remarquable sens des rapports et des nécessités historiques. On y suit également l'évolution des grandes formes de la musique d'orgue, et du sentiment religieux en musique.

Les Français sont-ils musiciens? par Bernard Gavoty (1). La question peut paraître un peu ahurissante. Bernard Gavoty nous explique cependant de façon irréfutable pourquoi elle se pose, et comment la résoudre : plus qu'ils ne croient, moins qu'ils ne pourraient. Et pour y apporter cette réponse, il dresse un bilan de notre histoire musicale, bilan qui embrasse la musicalité française sous ses deux angles, celui de l'estrade et celui de la salle, l'artiste et le public : *la France, peuple de musiciens*, et *la France, peuple musicien*. Pas de chauvinisme, pas de défaitisme non plus : cette étude se place sous le signe de l'objectivité la plus incontestable. Sous le signe de l'agrément aussi, ce qui ne surprendra pas ceux qui connaissent le talent d'écrivain et de narrateur du critique du *Figaro*.

CLAUDE ROSTAND.

LES BEAUX-ARTS

HEUR ET MALHEUR DE L'ART SACRÉ MODERNE

C'est un lieu commun, depuis dix ou quinze lustres, que de dénoncer la décadence de l'art sacré. Mille Jérémies l'ont fait, et certains, Huysmans en particulier, avec une fureur grandiose que le prophète n'eût pas désavouée. Mais rares sont ceux, en revanche, qui ont cherché à découvrir la cause de cette décrépitude. Essayons donc aujourd'hui de le faire.

★

Ce n'est pas, me semble-t-il, dans la déchristianisation générale que nous la trouverons. Art et foi ont rarement, Dieu me pardonne, d'étroites relations, et d'excellents chrétiens ont été de tout temps, et particulièrement au XIXe siècle, des artistes fort

(1) Éd. du Conquistador.

médiocres : ainsi Flandrin, chez qui toutes les vertus bourgeoises se paraient exquisément d'une fleur vraiment évangélique, et qui cependant, en tant que peintre... Tandis qu'inversement des incroyants, des païens même, ont laissé, au cours de ce même siècle, des œuvres sacrées authentiques. Delacroix, voltairien notoire, n'en est pas moins l'auteur de la *Pitié* de Saint-Denis du Saint-Sacrement et de la décoration de la chapellle des Anges à Saint-Sulpice, qui ne le cèdent en rien aux plus belles décorations sacrées de la Renaissance — celle, par exemple, de la prestigieuse Scuola de San Rocco. Et le spectacle à l'exposition du Musée d'Art moderne, de son *Calvaire* et de son *Saint Étienne* persuade facilement que Tintoret avait son héritier et son pair dans ce grand bourgeois sceptique et inquiet. C'est Rembrandt, en revanche, qui se continue en Daumier, et c'est l'émotion des *Pèlerins d'Emmaüs* de l'un que nous retrouvons dans les ouvrages religieux de l'autre, sa *Madeleine*, son *Samaritain*. Sensible, en vrai révolutionnaire de 1848, à la détresse des humbles, à toute souffrance humaine, lui aussi, comme le grand hollandais « bon jusqu'à l'extravagance », l'incroyant Daumier a senti profondément toute une partie de la bonne nouvelle évangélique et l'a exprimée dans ses quelques œuvres sacrées avec autant de bonheur que les plus grands peintres chrétiens du passé. Agnostique, mais penché avidement sur toute source qui pût étancher sa soif de connaître, science moderne, boudhisme, christianisme, Odilon Redon a suscité quelques-unes des figures du Christ et du Précurseur les plus surnaturelles qui soient. Et comment oublier ces chefs-d'œuvre où Gauguin, utilisant les thèmes chrétiens pour dire son âme douloureuse et son inquiétude spirituelle, leur a redonné vie plastique et efficience humaine : *Le Christ jaune, Le Christ au Jardin des Oliviers, Je vous salue Marie (Ia Orana Maria)?* Moins riche, la sculpture nous fournit cependant l'exemple du *Calvaire* de Rude, que les Parisiens dédaignent au fin fond de l'église Saint-Vincent de Paul, et qui n'en vaut pas moins les ouvrages puissants d'un Claus Sluter — sa source directe.

Et voici qu'en faisant justice d'une fausse explication de la décadence qui nous occupe, cette constatation nous fait prendre conscience d'un fait trop souvent négligé, et dont il faut bien cependant tenir compte pour trouver la raison de la crise de l'art sacré : le XIXe siècle a compté, çà et là, des œuvres religieuses. Et ces *Rari nantes in gurgite vasto* eussent été beaucoup plus nombreux, si leurs auteurs avaient eu l'occasion d'exploiter plus souvent la veine religieuse, c'est-à-dire, tout compte fait, si l'Église avait seulement songé à s'adresser à eux : ce qu'elle se garda bien de faire. Car ces peintres et ces sculpteurs — les seuls qui fussent de vrais artistes, les seuls à qui eût été départi le don mystérieux du génie — étaient tous des indépendants, des révoltés, des maudits. De sorte que nous touchons du doigt la cause — une des causes — de l'effondrement de l'art sacré depuis cent cinquante ans : le refus de l'Église de s'adresser aux réels créateurs authentiques. « Malheur à ceux par qui le scandale arrive »? Malheur, bien plutôt, à ceux qui les ignorent, ne leur font pas appel, ne

bénissent pas leur légitime, leur héroïque, leur nécessaire, leur saint scandale !

Tout se passe, en effet, comme si, doutant soudain d'elle-même, et, bien plus, abdiquant sa fonction directrice séculaire, l'Église du XIX[e] siècle s'en était remis, en affaire d'art, à l'État, d'une part, et aux fidèles, de l'autre. Lamentable temps ! Elle n'accorde son *Imprimatur* qu'à ceux à qui l'État donne son *Nihil obstat*, et sans se demander si ces mauvais artistes étaient de bons chrétiens. Ce n'est pas devant ce brave dévot de Cézanne que posa tel prince de l'Église, mais devant un des princes de la Franc-Maçonnerie ! Les lauriers dont la main de Marianne chargeait la tête de l'un constituaient pour l'autre un garant suffisant. Chrétiens, non chrétiens, antichrétiens, qu'importe ! La qualité d'officiel suffit.

D'autant qu'elle va de pair, en ces temps de démocratie, avec la faveur de la foule. Et pour quelle raison, je vous le demande, le public chrétien aurait-il eu le goût moins perverti que l'autre? Bien au contraire, certains faits historiques et sociaux contribuaient, au cours de ce XIX[e] siècle, à dépraver encore davantage son jugement. On sait, en effet, que les fidèles se recrutent alors principalement dans une noblesse en pleine déconfiture, une bourgeoisie en plein épanouissement. Or celle-là, enfermée dans ses châteaux de province, ses vieux hôtels du faubourg Saint-Germain, parmi ses boiseries et ses meubles d'Ancien Régime, tournée politiquement, moralement, intellectuellement, religieusement vers le passé, ne pouvait, en matière d'art, qu'entretenir un culte stérile des formes périmées, et souhaiter, bien plus, que les artistes d'aujourd'hui copiassent ceux d'hier. Et pour celle-ci, que composait une majorité écrasante de philistins sans formation comme sans tradition artistiques, elle était partagée entre deux sentiments également néfastes : le besoin, d'une part, d'imiter les anciennes élites aristocratiques défaillantes, ce qui la conduisait à prôner, elle aussi, le pastiche du passé ; une admiration suffisante, de l'autre, pour cette industrie qui faisait sa force et qu'elle proposait, plus ou moins consciemment, comme modèle à l'art. Fi de ces tapisseries, de ces dentelles, de ces tissus, de ces meubles faits à la main, pleins de repentirs, asymétriques, inégaux. Ceux qui sortent des machines ne sont-ils pas plus réguliers et mieux achevés? L'amour du « fini » — comme le mécanique peut « finir » — fit ainsi son apparition dans l'histoire du goût, entraînant le déclin rapide de l'artisanat, et poussant les bourgeois à chérir l'art qui ressemblât aux produits fabriqués. Dans le même temps, le développement de la photographie, à laquelle leurs yeux s'habituent d'autant mieux que leurs mains, souvent, la pratiquent, ancre dans leur esprit la conviction — en relation avec le positivisme qui triomphait partout alors — que la peinture n'est rien de plus que la copie de la réalité. A peine peut-on choisir dans la nature, pour en éliminer l'expressif, le puissant, le laid, n'en retenir que le plaisant. Et ainsi se dégage la Trinité esthétique bourgeoise : Joli, Ressemblance, Fini, tous caractères qu'il faut en plus couler, si possible, dans le moule du pastiche. De cet idéal (?) artistique

(???) quelle preuve plus significative, dans le domaine de l'art sacré, que les Vierges de Bouguereau?

Joséphisme artistique, d'une part, démagogie artistique, de l'autre, à ces deux causes d'avilissement s'en ajoutait une troisième : l'idée, vraiment inouïe, que l'art sacré est domaine réservé, chasse gardée de spécialistes, et qu'il convient de s'adresser exclusivement à ces fabricants qui ont pignon sur rue — pourquoi pas inscription au registre du commerce?... Comme si, pour ne pas remonter au delà de la Renaissance, l'Église du XVIe et du XVIIe siècle n'avait pas commandé les tableaux destinés à ses sanctuaires à Tintoret et à Greco, à Rubens et à Georges de la Tour — peintres qui se gardaient bien de limiter leur activité à la production religieuse. Or qui ne voit que s'y enfermer, c'est non seulement restreindre fâcheusement son horizon, mais se couper des courants actifs de la production artistique, se retirer de la vie, s'engager sur un chemin dont le terme est à Saint-Sulpice, frôler perpétuellement la production industrielle et commerciale, courir le risque de s'avilir?... Troisième raison, et combien efficace, de la crise moderne de l'art sacré.

Le XIXe siècle ne se contenta pas de frapper l'art sacré de ces trois plaies fatales, il développa aussi les germes de décadence que le Concile de Trente et la Contre-Réforme avaient déjà semés en lui : le goût du fade et celui de l'engoncé.

Exploitant sur une grande échelle la veine que deux siècles plus tôt Guido Reni, Van Dyck, Murillo avaient cultivée avec prédilection, les peintres du XIXe qui travaillaient pour un public chrétien de plus en plus émasculé et une Église, en art, de plus en plus italianisée, les gavèrent de confiseries, les enivrèrent des irops frelatés. Ce ne furent qu'Enfants Jésus pomponnés et frisés, Vierges qui — voilà le vrai scandale ! — ressemblaient aux « beautés professionnelles » du temps (et s'en inspiraient !) Jeanne d'Arc extasiées comme Mme Sarah Bernhardt à la fin de sa grande scène, saints Joseph de bonne compagnie, saints Jean poupards et souriants. Comment ne pas se rappeler, du coup, le mot de Claudel disant qu'à la question de l'Écriture : « Si le sel perd sa saveur, avec quoi le salera-t-on? » les catholiques du XIXe siècle avaient répondu en chœur : « Avec du sucre... »

Cet amour du douceâtre avait été, lors de sa naissance au XVIIe siècle, le fait surtout de l'Europe des Habsbourgs, de l'Europe des Jésuites. La France janséniste ne l'avait guère connu, mais elle n'en avait donné que mieux dans un autre danger : celui — oserai-je l'écrire? — de la constipation. Traiter les thèmes sacrés avec un respect formaliste; se refuser, en les peignant, à toute familiarité, toute vérité humble et directe; les vider, de ce fait, de leur substance humaine; rechercher de préférence la correction, la gravité; se pousser le col; être ennuyeux et morne — délibérément — en croyant ainsi être digne et religieux — telle fut l'attitude de bon nombre d'artistes sacrés du XVIIe siècle français, et celle que reprirent les Ingresques du XIXe, les Lyonnais en particulier. C'était oublier que le Christianisme est religion de l'Incarnation — dans le même temps que les autres professionnels

de la peinture religieuse, prodigues de mignonneries, négligeaient, d'un cœur guilleret, qu'elle est religion de la Rédemption, de la Rédemption par la Passion. Ceux-là faisaient l'ange, et ceux-ci bêtifiaient. La place, de la sorte, pour un art chrétien véritable? et pour un art chrétien qui fût de l'art tout court?



Analyser les causes de cet avilissement, c'est, en même temps, en découvrir les remèdes et concevoir l'espérance d'une renaissance de l'art sacré, car, je ne crains pas de le dire, jamais depuis bien des siècles, les chances de l'art chrétien, les chances de l'art sacré n'ont été plus considérables qu'aujourd'hui.

Si le premier de ses maux fut une confiance mal placée dans les artistes-lauréats, le premier remède doit être de ne jamais avoir recours à leurs offices. Remède facile à appliquer en un temps où, tout au moins en France, l'État ne croit plus dans ses institutions artistiques officielles, essaye de les corriger, et sait bien que ce n'est ni à l'Institut, ni à l'École des Beaux-Arts, ni au Salon des Artistes français que l'on trouve les vrais artistes. Espérons qu'à son tour l'Église l'imitera et frappera aux portes où il convient de frapper.

Il lui sera peut-être plus difficile de guérir de sa docilité à l'égard du goût (?) des fidèles — qui se confond souvent avec son propre goût. La cure, du moins, a été entreprise par la sympathique revue de l'*Art sacré* qui n'a cessé de prêcher (*Vox clamantis in deserto?* Pas trop) qu'il se faut adresser, sans tenir un compte excessif des préjugés du public, non aux mercantis de Saint-Sulpice ni aux spécialistes de la bondieuserie, mais aux artistes, aux grands artistes, qu'ils soient chrétiens ou ne le soient pas. L'existence de l'église du Plateau d'Assy, celle de la chapelle des Domicaines de Vence, la présence d'ouvrages de Bazaine, de Manessier, de Singier, dans des couvents, autant de signes encourageants et qui promettent un avenir meilleur

Avenir qu'il serait impardonnable de gâcher — et c'est là, sans doute, après tant de malheurs, l'heur vrai de l'art sacré et son heure. Jamais l'art, jamais les artistes ne furent plus disposés qu'aujourd'hui à travailler pour les sanctuaires. Défunt — en France du moins — le goût la correction ; malade, celui de la fadeur. Notre temps produit l'amour du tragique et du tragique saignant, si je puis ainsi parler, pris à même la vie, fourni par la vie même. Jamais la Passion ne fut plus actuelle. Le moment de Rouault est enfin venu — dont le succès récent, jusque dans les milieux catholiques les plus fossilisés, me semble de bon, d'heureux augure. Peut-être sommes-nous prêts à reprendre conscience de l'immanence du Christianisme et de la divinisation qu'il a fait subir à toute chose, jusqu'à la douleur, et jusqu'à la chair même.

Mais, si un art chrétien direct, humain, totalement humain, humain, s'il le faut, avec pathétique, expressionniste, si l'on veut, est redevenu possible, comme il l'était au XVe siècle, une autre perspective, s'ouvre pour une autre forme de l'art chrétien. La

raison, s'il vous plaît, pour laquelle tant d'artistes, qui sont rien moins que croyants, ont accepté avec reconnaissance de travailler pour les églises? C'est que les églises leur offraient des murs et que l'art d'aujourd'hui est essentiellement, substantiellement, mural, la peinture aussi bien que la tapisserie et que le vitrail. Que l'Église, donc, regardant au delà de la Renaissance, se rappelle le Moyen âge, l'*Apocalypse* d'Angers, les verrières de Chartres, la voûte de Saint-Savin — qu'elle redevienne le champion de l'art monumental, et les artistes rivaliseront pour orner les sanctuaires de vitraux de tentures, de fresques. *Domine, diligam decorem domus tuæ*...

D'autant que, si la tradition chrétienne se peut accorder de l'expressionnisme contemporain, elle n'a aucune raison pour rejeter l'irréalisme d'aujourd'hui. Religion d'Incarnation, le christianisme postule aussi un Dieu transcendant, et l'art de Byzance, qui mit l'accent sur cet aspect du message de l'Écriture, n'est pas moins chrétien-catholique, que celui du XVe siècle. Volontiers visionnaire, plus volontiers abstrait, l'art contemporain s'insère, de la sorte, dans une tradition essentielle de l'art chrétien, et ce n'est pas hasard si ce sont les Cubistes et leur postérité qui ont, parallèlement à Rouault, pratiqué l'art sacré avec le plus de complaisance. Art sacré, art tout court, leurs voies se frôlent désormais : l'exposition du Musée national d'art moderne le prouve. Puissent-elles demain se confondre!

BERNARD DORIVAL.

LA VIE COMME ELLE VIENT

LÉGENDE ET RETOUR DE VICTOR SÉGALEN (1878-1919)

Mystérieux, très mystérieux rapports des choses ; tambours qui, frappés au Levant retentissent au Ponant, réveil des dragons pour de nouveaux combats, corrélations et coincïdences, chemins tracés ailleurs et qui s'arrêtent là, fantômes surgis des pages des livres et s'incorporant dans leur réalité, comment s'étonner que les Signes saluent celui qui a compris les Signes, et que l'Absence célébrée par l'Absent, devienne pour nous sa présence, au point qu'il suffirait, nous le sentons, de rien, de moins que rien pour que s'abattent les murs comme les parois d'un château de cartes, et nous apparaisse, vivant, celui pour qui nous sommes rassemblés ici, Victor Ségalen.

Ici, dans cette petite librairie à l'ombre de son beau nom de

« Palmes », et si proche de Saint-Sulpice que les cloches la font vibrer. C'est là que trente ans après la mort prématurée de Victor Ségalen en 1919, sa fille vient d'assembler un trésor de souvenirs : images, lettres, manuscrits, documents d'art et d'archéologie, portraits, tableaux et bois de Gauguin, panneaux et soies de Chine. La petite fille que j'ai vue si peu après la mort de son père et qu'on ne pouvait pas oublier à cause de ses vastes yeux sérieux, beaucoup trop graves alors pour un visage d'enfant, la petite fille en noir devenue cette jeune femme vêtue de noir à laquelle je ne puis m'empêcher de demander, évoquant cette rencontre ancienne. « C'était le chagrin qui vous donnait ce regard-là, n'est-ce pas? » Et elle de me répondre : « Oui et puis aussi la responsabilité... »

Je pense que ce sentiment précoce de la responsabilité qui concernait alors ses frères plus jeunes qu'elle, nous vaut, reportée sur son véritable sujet, l'Exposition Ségalen. Et pour moi, ma présence en ce lieu est d'abord dictée par la piété, par la gratitude.

Heureux ceux qui découvrent le monde par les yeux des poètes ! Car l'image qu'ils en gardent, frappée de leur génie ne peut périr. Toute jeune, trois poètes m'ont donné l'Asie. Ils se nommaient Boissière, Henri Daguerche, Victor Ségalen. Par leurs livres, par leur influence, par leur vision réverbérée ils m'ont enrichie d'un trésor contre lequel l'Asie d'aujourd'hui ravagée de guerre et de la peste pire encore des doctrines, ne peut prévaloir. Haute et singulière image, dépouillée, presque désertique, jalonnée de stèles, avec çà et là un portique éclaté, un pan de temple sur lequel galope un coursier, un cheval de pierre, un oiseau de blason sur une paroi, une colline assemblée à la main, poignée par poignée et dont le faîte s'ouvre sur la fumée pétrifiée d'un arbre ; l'Asie aussi des palais, « mes deux cent soixante-dix palais tramés entre eux de galeries opaques s'emplissant seulement de mes traces alternées », et celui fermé à tous qui s'ouvrait pour les amours mystérieuses du jeune *René Leys* ou Maurice Roy, et de l'impératrice.

Le magicien qui plus particulièrement, m'offrait tout cela, est mort après une courte existence, mais si comblée, si riche des aspirations, des dons, des curiosités les plus diverses, que maintenant encore, et surtout devant l'achevé de cette œuvre, on se demande comment il a pu l'accomplir. Je dis bien l'accomplir, car la question s'est posée, se pose, se posera encore, de savoir ce qu'il eût pu encore découvrir et donner. Je crois, moi, à la perfection, à l'accomplissement des vies brèves, et qu'elles sont préservées de la dispersion, du doute, peut-être même du désespoir. Il est accordé à certaines âmes, à certains génies d'une grâce, d'une qualité, d'une résonance exceptionnelles, de demeurer dans leur unité merveilleuse de jeunesse, intouchés par la destruction, exempts de ce sédiment de dureté, de prudence, disons même d'avarice de soi, qui les eût fatalement enveloppés d'un linceul de pierre.

Sur ces images, sur ces photographies de mission, je recueille précieusement les traits de cet inconnu si profondément familier.

Quelle beauté ! Le rêve, le travail, l'excellence de l'âme ont modelé le visage même qui ne pouvait, ne devait pas vieillir. La vieillesse de Ségalen c'est à nous de la vivre, à nous de nous employer à pénétrer dans son œuvre considérable en dépit d'une apparente brièveté, à nous de transmettre les leçons qu'il nous proposait et que nous en avons tirées. A nous, s'il nous plaît, de résoudre cette énigme légère : les amours vraies ou supposées de Maurice Roy, alias René Leys et de l'impératrice. Après, nous reprendrons page par page les *Stèles* et les *Peintures*, et tout sera lecture nouvelle, découverte nouvelle, et nouvelles avenues ouvertes vers de nouveaux pays.

Une des raisons qui me font penser à la prédestination de Victor Ségalen, c'est qu'il a volé comme la flèche vers ses buts, et les a atteints en leur cœur même. Je ne vois en lui, autour de lui, aucun tâtonnement. Son choix humain c'est la pitié, et c'est l'aventure. Il est donc médecin et marin. Son choix spirituel c'est une sagesse, une beauté qu'il ne peut découvrir qu'au sein de la plus étrange civilisation. A peine effleure-t-il l'Océanie, pour recueillir les reliques tièdes encore de Gauguin, et c'est, aussitôt après, la Chine.

Si l'on considère l'expérience des archéologues, des sinologues, de tous les devanciers de Victor Ségalen, de ses successeurs aussi, il appert que la Chine se découvre peu à peu, parcimonieusement, lentement, soulevant pour le laisser retomber aussitôt, son voile millénaire. Mais qu'apparaissent ceux qu'elle reconnaît pour ses enfants, et tout aussitôt leur appartient le secret de ses villes secrètes, les détours de ses cours et de ses temples, son sol même qui s'ouvre, ses collines qui se fendent et ses murailles qui se renversent. Victor Ségalen qui, d'instinct, récuse l'influence du bouddhisme dans l'art chinois, et porte sa prédilection sur l'art antérieur au ve siècle, ne devait-il pas être celui qui découvrirait le cheval de Hong-Kin-Ping?

« J'ai eu la bonne fortune de mettre la main sur la plus ancienne statue de pierre que l'on ait jamais signalée en Chine. C'est un cheval nu, piétinant un barbare Hiong-Nou, daté sans conteste de l'année 117 avant Jésus-Christ. Pour la première fois l'ère chrétienne est franchie... »

Puis au cours de la même mission, les dix-huit piliers funéraires dont celui de Chen avec ses oiseaux rouges mâle et femelle, son lièvre lunaire pilant la drogue d'immortalité, et la galopade des animaux fastes, dont la licorne « au coup de reins plus dur qu'un saut de poulain nomade »...

Et les dédales souterrains aux tombeaux rupestres de Tsen-Tch'ouan dont Ségalen consacre l'identification. Et le tracé des routes de pénétration bouddhique en Chine occidentale (les falaises aux mille bouddhas).

Victor Ségalen n'était pas le seul. Deux amis éminents l'encadraient. Jean Lartigue et Gilbert de Voisins. C'est avec eux qu'il devait repartir encore en janvier 1914, mission dite de la « Grande Diagonale » qui les mena à travers la Chine jusqu'au Thibet où les atteignit le 11 août 1914 la déclaration de la guerre. Victor

Ségalen rejoignit les fusiliers marins en Belgique. Mais il revit la Chine encore une fois, chargé par le gouvernement, non plus de travaux d'archéologie, mais du recrutement des travailleurs chinois. Il rentra en France un peu avant la fin de la guerre, à bout de forces, pour mourir le 21 mai 1919 au Huelgoat. Sa légende commençait...

Un esprit si libre, si épris d'espace, si impatient d'engranger en peu de temps ce qu'une vie deux fois plus longue aurait eu peine à contenir. Une passion pour l'art aussi forte et qui embrassait la musique — il fut l'ami de Debussy — la peinture — il fut un fervent de Gauguin, et le camarade compréhensif de Daniel de Monfreid ; la poésie — il échangeait avec Claudel des lettres émues — l'archéologie — il arrachait au sol, à l'antiquité, aux civilisations leurs plus précieuses confidences, tout cela aurait pu le disperser, l'écarteler par des chemins divergents. Mais en lui se faisait la magnifique unité de tous ces dons, de toutes ces passions. Il était poète et le poète transpose. Son sens de la méthode et de l'ordre allaient même le servir encore dans cette poésie qui est tout équilibre, sécurité verbale, économie d'espace et de moyens, grandeur. Ces stèles dont il choisit le symbole sont comme le lieu géométrique de sa multiple personnalité, debout et solitaire en présence de l'infini. Il ne traduit pas leurs textes, mais elles supportent le sien. Il les pose sur notre chemin chacune avec son message propre, sa très particulière philosophie. Elles sont à la fois la Chine et Victor Ségalen. Le passé et l'avenir, et ce qui survivra lorsque l'Asie d'aujourd'hui s'abîmera dans l'horreur de ses guerres inexpiables. Déjà elles sont significatives, non de ce qui est perdu, mais de ce qu'un homme peut sauver d'essentiel pour l'offrir à d'autres hommes quand *tout* sera définitivement perdu ; quand les peuples auront été anéantis par les bombes, noyés dans le pétrole, avilis par les querelles intestines, réduits en esclavage par les maîtres qu'ils se donnent, et moulus comme le grain et vannés aux quatre vents de la destruction.

Le Thibet envahi, le Dalaï Lama enchaîné, la jonque faisant eau de toutes parts, le plus vieil empire du monde s'écroulant... Mais aussi cette petite librairie française, provinciale au cœur de Paris, éventée de cloches, emplie du silence fervent et passionné des visiteurs de Victor Ségalen, et les beaux manuscrits dans leurs enveloppes de soie, et Pierre Jean Jouve lisant à mi-voix *l'Arbre enchaîné* et la fille de Victor Ségalen, Annie Joly-Ségalen (à laquelle il écrivait « sois sage, ... mais pas trop ») promenant ses beaux yeux noirs qui n'ont pas changé, sur le trésor assemblé par sa merveilleuse piété filiale. Ce qui ne meurt pas en vérité c'est ce qu'un grand cœur, une grande pensée édifient en dehors du périssable. C'est la foi de l'homme plus forte que la destinée de l'homme et survolant les tombeaux. C'est ce que l'homme arrache à la vie pour en faire son éternité. Ce qui ne meurt pas non plus, c'est la révérence que de telles et si rares figures humaines ne cessent d'inspirer. A ma connaissance il n'y a pas de groupement des amis de Victor Ségalen ; mais des êtres différents qui ne s'étaient jamais vus, qui ne s'étaient jamais parlé, se retrouvent

soudain, là, *en* Victor Ségalen, et se séparent amis, riches de cette rencontre, en ce lieu, près de ce mort immortel...

Il me souvient d'une pièce de théâtre chinoise que j'ai vue jouer il y a de si longues, longues années et dont je n'ai jamais oublié la beauté mélancolique, mais j'étais à l'âge où l'on n'a pas besoin de critiquer pour être heureux, et où l'on accepte sa joie comme une eau pure et fraîche. Je me souviens des décors, de la grâce, de la musique de cette pièce qui se nommait : *Chagrin dans le Palais de Han.*

Ah ! quand vous êtes parti, Victor Ségalen, il dut y avoir en vérité grande peine, dans le Palais de Han.

GERMAINE BEAUMONT.

PROMENADES

BOUTS D'ESSAI

Le vieil homme en gris était seul dans la salle à manger, achevant son breakfast. Je m'assis en face de lui et je l'observais qui trempait une brioche entière dans son café au lait. J'appris qu'il était médecin et habitait San-Francisco, mais qu'il avait exercé pendant vingt ans à Paris, à l'hôpital américain de Neuilly où son ami le Dr Brown l'avait appelé en 1920. Il (le vieil homme en gris) venait de terminer une enquête sur les conditions sanitaires dans les pays belligérants et son ami le Dr Brown lui avait dit : « Je suis débordé de travail. Il faut que vous restiez avec moi. » Il était resté.

— Mon plus ancien souvenir, dit le vieil homme (la brioche, gonflée de café au lait, s'égouttait comme une éponge le long de son menton couvert d'un poil dur), c'est dans le train, avec mes parents, quand nous avons traversé les États-Unis, en 82 ou 83. Mes parents étaient du New Jersey. C'était au milieu des plaines de l'Ouest, quelque part dans le Missouri ou le Kansas. Le train a été stoppé par des milliers de buffalos qui allaient dans le Sud, à la recherche de pâturages. Je vois encore la scène. Des gens étaient descendus du train pour voir passer les bêtes. Il y en avait des milliers, monsieur. J'avais sept ans et le train a dû s'arrêter pendant vingt minutes au moins. C'était l'Amérique de ce temps-là...

Il dit encore :

— En 1906, j'étais à Lisbonne, à un congrès international de

médecins (son ami le Dr Brown, qui devait l'appeler auprès de lui à l'hôpital américain de Neuilly, était là, lui aussi). Le soir de notre banquet, à la fin du repas, notre président s'était levé pour commencer la série des discours. Il avait prononcé seulement quelques mots qu'un serveur s'approcha de lui et lui présenta un télégramme. « Vous permettez, messieurs » dit notre président en interrompant son speech. Il décacheta le télégramme, le parcourut. Nous le vîmes se troubler et, d'une voix changée, il dit : « Messieurs, il vient d'y avoir un grand tremblement de terre à San-Francisco. La ville est en flammes. » Monsieur, j'avais tout ce que je possédais à San-Francisco. Je quittai l'Europe par le premier bateau ; j'arrivai en Californie, à temps pour lutter contre l'épidémie de peste qui s'était déclarée dans la ville à la suite du tremblement de terre. Je fus mobilisé sur place. Monsieur, j'ai vu des scènes horribles, comparables à celles que raconte de Foë, dans son récit de la grande peste de Londres. J'ai vu des choses que je ne pourrais pas raconter. J'ai vu beaucoup de choses dans ma vie. Mais mon plus ancien souvenir, c'est celui de la horde de buffalos, stoppant le train dans les plaines de l'Ouest. J'avais sept ans et mon père était descendu du train pour voir passer les bêtes...

L'Amérique, il y a cinquante ans, me disais-je, c'était encore les buffalos, Frisco incendié...

Dans ce temps-là, je traversais l'Atlantique en toute saison de l'année. Les passagers me racontaient leur vie. La nuit, le cœur oppressé par un besoin éperdu de dévouement, je suivais à distance, sur le pont désert, tandis qu'à l'horizon s'allumaient les premiers feux d'Europe, la silhouette tragique des impératrices en exil. Je reconnaissais, au large de la statue de la Liberté, le glas noyé, plaintif, d'une bouée flottante, et je voyais monter à bord, émergeant du brouillard matinal, le groupe inquiétant des fonctionnaires de l'émigration. Les sommets des gratte-ciel brillaient dans le ciel.



Les coudes s'appuyaient sur la table tailladée où s'inscrivaient, en ronde bosse, des initiales, des rosaces, des emblèmes sculptés au couteau. Sur les murs, dans leurs cadres, les membres des équipes d'aviron, les joueurs de football, les escrimeurs, appuyés sur des balustrades, bombaient le torse, le visage barré d'une moustache d'encre, devant une toile peinte représentant un sous-bois. Les bouteilles de champagne se succédaient sans interruption. Je regardai le garçon à la petite moustache blonde qui parlait avec l'accent d'Oxford. C'était lui qui nous avait invités dans son club, le plus fermé du collège, où il possédait sa cave particulière. La veille, pour fêter l'anniversaire de ses vingt ans, il avait offert un grand dîner à quinze de ses amis : à la fin du banquet, chacun des convives avait reçu, en guise de souvenir, un cure-dents en or.

— Je vais en Grèce cet été, pour faire des fouilles, disait le garçon à la moustache blonde.

Il portait un gilet écossais à boutons dorés.

Par-dessus les têtes, à travers le vitrail écussonné aux armes de l'université, je pouvais voir les fenêtres à ogives de la bibliothèque, vaisseau flamboyant du xve siècle chauffé au gas-oil, et les clochetons des collèges et le beffroi d'où s'envolait, chaque jour, un carillon flamand. J'assistais avec sympathie au triomphe paradoxal de Viollet-le-Duc, entre un garage et un cinéma. Le Gothique me protégeait. Avec quelle dévotion je m'étais plié aux rites courtois et mortels qui réglaient, sur le *campus*, les évolutions des professeurs et des élèves ! Trois fois par semaine, je m'enfouissais dans des fauteuils de cuir fauve, profonds comme des tombeaux, tenant d'une main en équilibre la tasse de thé qu'une fondation établie spécialement par un mécène ancien élève, banquier ou fabricant d'armes, permettait d'offrir aux membres du département ; je mêlai mes applaudissements discrets à ceux qui saluaient la péroraison d'une conférence, prononcée par un membre de notre club, sur Chrétien de Troyes ; j'appartenais à la figuration d'un film sur la vie intellectuelle au moyen âge.

Le garçon à la moustache blonde élevait des deux mains un immense verre à dégustation, aux flancs rebondis, plein à ras bord de Mumm cordon rouge.

D'un cabinet particulier nous parvenaient des chants :

We are three little sheeps
Who have lost their way...



La femme de ménage, qui venait tous les matins faire ma chambre, était Irlandaise. Poudrée et pomponnée, vêtue d'un tablier blanc, chaussures blanches et bas blancs, elle avait des prétentions à l'élégance. Mais tout ce blanc était jaune et la laque rouge dont elle enduisait ses ongles, écaillée par plaques, laissait voir la crasse. Tous les étés, elle prenait l'avion pour aller passer ses vacances dans son pays, — et ce n'était pas le côté le moins pittoresque de son personnage que celui d'une voyageuse transatlantique.

Des photographies de moi, qui avaient été prises à New-York au sommet d'un gratte-ciel, traînaient sur le bureau. La femme de ménage s'en empara.

— Est-ce que je peux, dit-elle avec un temps de retard. « Elles sont rudement bonnes, ces photos, » ajouta-t-elle.

— Pas mal...

Elle les regardait l'une après l'autre — il y en avait cinq — d'un air d'approbation et de contentement, que je m'expliquai tout de même mal.

— Puis-je en garder une, dit-elle.

Un peu surpris, je répondis :

— Bien sûr. Prenez celle qui vous plaira.

Elle choisit une photographie, la regarda longuement, la mit

dans la poche de son tablier. Puis elle saisit son chiffon, essuya le bureau en soulevant les livres, les papiers.

— Vous voyez, dit-elle. Devinez combien j'ai de photos de tous les *boys* que j'ai eus ici, depuis 1930? Oui, monsieur, depuis 1930 ; 1930 — 1950, hein ! Vingt ans, ça fait... J'en ai plus de cinq cents. Oui, monsieur. Plus de cinq cents photos, rangées dans un grand album. Il y en a qui sont sympathiques, de ces garçons. On aime à regarder leur portrait, de temps en temps, vous comprenez, à imaginer ce qu'ils pensent. Quelques-uns d'entre eux m'ont donné des photographies de leurs petites amies. Oh ! j'ai eu des garçons très gentils ; au bout de trois ans, je commençais à bien les connaître. Et puis, ils s'en vont...

Elle était sur le seuil de la porte.

— Oui, monsieur, dit-elle, cette photo-là (elle mit la main sur la poche de son tablier), cette photo-là ira rejoindre celles qui sont dans l'album.

— Je suis très flatté, dis-je.

— Oui, monsieur : elle ira les rejoindre.



J'avais connu Barbara au cours d'une réunion, au soir d'un match de foot ball. J'allais souvent lui rendre visite dans son collège. Je la retrouvais, le samedi matin, à la sortie d'un cours de littérature française sur Villon et les grands rhétoriqueurs (le gothique me poursuivait), non maquillée et le cheveu défait, vêtue d'un short en tartan aux couleurs du clan Gordon (mais elle avait le droit, elle, m'avait-elle dit fièrement, de porter le tartan Gordon, car sa mère était une Gordon), ou d'un *blue-jean* couvert de taches sur lequel, négligemment, flottaient les pans d'une chemise d'homme. Elle m'apostrophait dans un français argotique où se bousculaient les « ça biche », « ça carbure... » et, me prenant par le bras, m'entraînait dans le seul bar de la petite ville fréquenté par les jeunes filles du collège, où « Fred », le gros barman en veste blanche, l'accueillait avec un sourire complice qui me faisait frémir et lui servait un *Bourbon on the rock*. Les poings aux joues, elle évoquait pour moi son année d'études à Paris, les cafés du carrefour Vavin et les bistrots de la rue de la Gaîté, qu'elle connaissait tous. « A Paris, me disait-elle, je sentais qu'il me manquait quelque chose et que c'était d'avoir été malheureuse. Je voulais être malheureuse, mais il n'y avait rien à faire, je ne le pouvais pas. Et puis, j'ai rencontré un garçon, et j'ai été malheureuse. » Elle voulait retourner vivre à Paris, y aimer de nouveau ; elle voulait aimer et être aimée, voyager, connaître toute chose ; elle était faite pour toutes les choses bonnes de la vie et je l'écoutais, des heures durant, me confier ses souvenirs, ses désirs, et je me désespérais de ne pouvoir lui venir en aide.

Je peux voir son mince visage étonné, ses dents éclatantes, presque trop grandes pour la gracilité du visage (et son sourire aussi était trop large, qui démentait le regard inquiet de ses yeux bleu-lavande) ; je peux la voir à la chapelle méthodiste, le cou

émergeant du col empesé rabattu sur son ample robe noire de chœur (et j'avais quelque peine, dans les premières minutes du service, à la retrouver dans le groupe pressé des chanteuses), la tête penchée sur l'épaule, comme les petits chanteurs de Donatello, battant la mesure, puis renversée en arrière, dans une sorte d'extase mystique, tandis que s'élevait l'admirable *There is a Balm in Gilead* (et c'était une joie à demi-sacrilège que je ressentais, en songeant que cette même bouche qui clamait la gloire du Dieu des batailles s'ouvrirait, un instant plus tard, sous ma bouche) ; ou bien dessinant dans l'eau verte de la piscine, au cours d'une exhibition de l'équipe de natation dont elle faisait partie, des fleurs de chair qui se formaient, se défaisaient, se reconstituaient au rythme vieillot d'une valse viennoise diffusée par un pick-up, jusqu'à ce qu'éclate un moment de parfaite beauté, née de la synchronisation des mouvements, de la noblesse lente et gracieuse des battements de bras et de jambes, un moment où, voyant tourner sous les projecteurs multicolores cette rosace rose et charnue de seins et de cuisses, je devais détourner mon visage, pour qu'on ne vît pas l'émotion qui le possédait.



La jeune fille de garde, visiblement étonnée de mon insistance et montrant — me sembla-t-il — quelque humeur, m'avait assuré, après avoir téléphoné plusieurs fois dans sa chambre, que personne ne répondait. Je ne savais que faire. Je me dirigeai vers la rivière. Des équipes d'aviron s'entraînaient. Les robes rouges des *seniors*, jaunes des *juniors*, bleues des *sophomores*, vertes des *freshmen*, mettaient sur l'eau des taches vives. Les voix des barreurs, criant dans leurs porte-voix pour rythmer l'effort des rameuses, se faisaient écho : « *Catch, two, three*... (le *three* maintenu sur une note haute, jusqu'à ce que l'aviron, à fin de course, ait été sorti de l'eau d'une traction brusque) *four. Catch, two, three... four. Catch, two*... » Soudain, je crus la reconnaître, dans l'une des embarcations, et déjà mon bras se levait pour lui faire signe, mais, un instant plus tard, je vis que ce n'était pas elle.



— Savez-vous comment est morte lady Brett?

La salle, autour de nous, était noire, et je devinais dans l'ombre les couples muets des étudiantes et de leurs *dates*, penchés l'un vers l'autre, main dans la main. La machine à musique jouait sans arrêt *Bewitched*. Barbara, un peu grise, me fixait de ses yeux brillants aux cils lourds de rimmel. La nicotine avait déposé un léger cercle jaune à l'intérieur de ses narines, et ces deux taches douteuses, qui soulignaient le dessin admirable du nez, mettaient une trace d'impureté sur son visage trop beau, me le rendaient plus précieux, plus soumis. Depuis un voyage en Espagne, elle se piquait d'être devenue aficionado et je savais qu'elle recevait, chaque

semaine, un journal torero. *Le Soleil se lève aussi* était sa Bible ; je la soupçonnais de se prendre pour lady Brett.

— Tous les personnages d'Hemingway ont existé, disait Barbara. Lady Brett est morte dans un petit village du Mexique, à trente-cinq ans. C'est l'alcoolisme qui l'a tuée. Et savez-vous comment s'est déroulé son enterrement? Le cercueil a été porté à l'église par quatre péons. Quand ils sont revenus le chercher, après la cérémonie, pour le conduire au cimetière, ils étaient ivres. Ils sont sortis en titubant et, sur le porche, le cercueil leur a échappé, dégringolant les marches, et il s'est ouvert. Les planches étaient de mauvais bois, hâtivement clouées. Incapables de reprendre leur fardeau, les péons se sont affalés dans l'ombre de l'église, cuvant leur vin, et le corps de lady Brett, à moitié sorti de la bière, est resté un après-midi entier exposé sur la place du village, dans le soleil.



Dès les premiers jours du printemps, Barbara se levait à l'aube et, armée d'une jumelle, surveillait le passage d'oiseaux migrateurs venant du Sud et qui s'arrêtent quelques jours, le temps de lustrer leurs plumes, près d'un point d'eau de la Nouvelle Angleterre, avant de reprendre leur voyage vers le Nord.



Ils étaient assis en cercle, en train de parler et de boire, quand il se fit un bref silence dans la conversation. Le professeur B..., très excité, eut l'idée subite de montrer à ses amis comment on jouait au jeu dangereux de la roulette russe. Il repoussa en riant leurs protestations et alla chercher un revolver du calibre 37, pour lequel il possédait un permis de port d'armes. Il commença alors la démonstration qui devait se terminer en tragédie.

Le jeu consiste à placer une seule balle dans une des six chambres d'un revolver, à tourner le barillet rapidement, et, l'arme contre la tempe, à presser la détente. La première fois que le professeur B... l'essaya, le chien, en s'abaissant, fit entendre son cliquetis : il avait gagné.

Après qu'il eut ainsi gagné plusieurs fois, les spectateurs le supplièrent d'arrêter. Mais il insista : « Je vais le faire encore une seule fois. » Le cylindre du revolver tourna. Le professeur pressa la détente. La balle lui perça la tempe droite.



Tous les soirs, le guide qui nous avait conduits jusqu'au camp, et qui préparait les repas (il connaissait une recette de farce aux herbes et à la mie de pain, dont il bourrait les énormes truites du lac, à la chair molle et fade), mettait du sel sur les souches, à proximité de la hutte qui servait de salle à manger, et les daims gracieux venaient le lécher, une patte levée et prêts à fuir. Les racoons

effrontés entraient jusque dans la cuisine, nettoyaient avec leur patte le fond des pots de confiture. Nous vivions en hommes des bois, vêtus de la veste des trappeurs en grosse laine à damiers noirs et rouges et nous explorions en canoë les rives du lac. Aucun courrier ne nous parvint pendant dix jours. Le soir, nous allumions un grand feu, et, roulés dans des couvertures, nous passions une partie de la nuit à voir danser les flammes, et Bill chantait *When I was a Bachelor...* et *Swanee River...*, et *On yonder hill...*, en s'accompagnant de la guitare, et il faisait passer la bouteille de scotch. Il chantait aussi des chants russes qu'il avait appris en Allemagne, des soldats de l'Armée Rouge. On avait vu des ours venir pêcher au bord du lac, quelques jours plus tôt, et un soir, au détour d'un sentier, un élan s'était enfui devant nous. C'était dans une réserve de chasse et de pêche, cachée aux creux des Adirondacks, et je songeais que des Français étaient venus dans ces bois, trois siècles auparavant, et qu'ils avaient navigué sur ce lac, qui leur devait son nom.

MICHEL MOHRT.

DÉBATS

En publiant notre numéro spécial, Aspects de l'occultisme, *nous indiquions que nous voulions d'abord faire entendre des témoins : ni un plaidoyer ni un réquisitoire. On sait le succès obtenu par ce numéro qui a dû être réédité. Dans une prochaine livraison, Albert-Marie Schmidt consacrera une chronique aux livres récemment parus sur l'occultisme.*

Toutefois, notre Table *ne serait pas* ronde *si la contradiction, quelle que soit la forme qu'elle puisse prendre, n'était pas admise à s'y exprimer. C'est pourquoi nous croyons devoir, aujourd'hui, laisser la parole à Jacques Laurent.*

UN GRAND INITIÉ MÉCONNU : HECTOR MALOT

L'étude qui suit ne prétend pas à l'originalité. De mon maître Abellio je tiens le goût du chiffrage secret, de mon maître Carrouges le culte de ces analogies qui établissent un lien astral entre des poètes qui ne se sont jamais vus. C'est à cette double lumière que je dois ma méthode ; encore, telle que je l'ai exposée dans ma thèse *Un cas d'Introversion ou la Psychanalyse du Bonhomme*

d'Ampère (1), était-elle déviée par un excès de symbolisme littéraire. Aujourd'hui c'est une méthode plus pure et plus rigoureuse que j'offre au public dans mes observations sur ce grand initié méconnu qu'est l'auteur de *Sans Famille;* j'ai nommé HECTOR MALOT.

La traduction numérique du nom même d'HECTOR MALOT nous révèle, derrière l'écrivain, le grand initié. Tout le monde sait qu'on reconnaît celui-ci à ce que son nom doit présenter, après examen numérique, des « faveurs symétriques (2) ». HECTOR MALOT est un des seuls prophètes à les présenter toutes. Qu'on en juge plutôt.

Soit la traduction de son nom en alphabet numérique :

H	E	C	T	O	R
8	5	3	20	15	18
M	A	L	O	T	
13	1	12	15	20	

Les *faveurs* sautent aux yeux. Voici celles que le grand public peut apercevoir le plus facilement.

1° $$8 = 5 + 3$$ $$13 = 1 + 12$$

Ainsi, la première lettre du prénom et la première du nom sont chacune égales à la somme des deux suivantes.

2° $$5 + 1 = \frac{12}{2}$$ $$5 + 1 = 3 \times 2$$

Ainsi la deuxième lettre du prénom ajoutée à la deuxième lettre du nom donne bien le double de la troisième lettre du prénom et la moitié de la troisième lettre du nom.

3° $$20 + 15 = 35$$ $$15 + 20 = 35$$

Ainsi la quatrième lettre du prénom ajoutée à la quatrième lettre du nom donne bien la même somme que la cinquième lettre du prénom ajoutée à la cinquième lettre du nom.

4° On sait que le terribourris (3) consiste à tirer une nouvelle valeur du chiffre obtenu en additionnant les nombres qui le composent. Soit les trois premières lettres du prénom HECTOR. Leur somme est 16. Le terribourris de 16 est : $1 + 6 = 7$.

(1) Éd. Mome.

(2) Cf. le *Livre de la Hiérarchie céleste,* de SAINT DENIS L'ARÉOPAGITE ; et aussi le *De Fundamento Sapientiæ,* de PARACELSE.

(3) De préférence au terme judaïque j'emploie l'expression médiévale telle qu'on la trouve dans la tradition albigeoise et telle qu'elle apparaît dans l'œuvre de Jean FROISSART : « Il menait tel terribourris et tel brouillis qu'il semblait que tous les diables de l'Enfer fussent là dedans et dussent tout emporter. » (Chronique de Messire Pierre de BÉARN).

La somme des trois premières lettres du nom MALOT est 26, dont le terribourris est 8.

On appelle carré zoharique ou brouillis le terribourris de la somme de deux terribourris. Effectuons-le. La somme de 8 et de 7 est 15 dont le terribourris est 6. On a donc :

Brouillis d'HECTOR MALOT : 6.
Terribourris des trois premières lettres du prénom : 7
— — — nom : 8

On se trouve évidemment devant une progression mystique où 6 représente le nombre de la Plante (tel que la valeur du milieu, 3, est exactement égale à la valeur de l'Être, 3, ce dernier ne pouvant vaincre le Milieu) où 7 représente le nombre de la Bête-Allant (1) (grâce à la supériorité de la valeur de l'Être, 4, sur la valeur du Milieu, 3, il y a eu ébauche de libération (2)), où 8 représente le nombre de l'Homme-Entier (3) (par rapport à la valeur du Milieu celle de l'Être est montée à 5, d'où victoire sur l'Animalité). Autrement dit, la preuve est donnée qu'HECTOR MALOT a antérieurement satisfait aux trois incarnations végétale, animale et humaine.

Mais tout le monde sait qu'une incarnation humaine ne suffit pas et que trois sont nécessaires. En l'occurrence, elles ont été également accomplies : en effet, la somme des quatrième et cinquième lettres du nom donne 35 dont le terribourris est 8, ce qui signifie une seconde incarnation humaine. Et la somme des quatrième et cinquième lettres du prénom donne encore 35, donc encore un terribourris égal à 8, soit une troisième incarnation humaine.

5° Au cours de ses trois incarnations humaines le futur initié doit satisfaire aux trois épreuves indiquées avec précision par Trithème dans son *Polygraphia cabbalistica*. Pendant la première il doit entrevoir la Loi par le logos, c'est-à-dire à travers un rideau (derascha). Pendant la seconde, il l'aperçoit par le symbole, c'est-à-dire à travers un voile (agada). Pendant la troisième il la voit directement sous forme de mystère (monhe), puis meurt. S'il a réussi, il revient une quatrième fois sous un aspect humain, mais il est un initié et a donc droit à la valeur 9.

Nous avions précisément laissé de côté la lettre « r », dernière lettre du prénom HECTOR. Or, son chiffre est 18, dont le terribourris est 9. La preuve de la grande initiation d'HECTOR MALOT est donc donnée et sa progression mystique 6, 7, 8, 8, 8, 9 peut être déclarée parfaite. Dès lors il ne s'agit plus que de déceler le message qu'il nous a adressé dans son roman : *Sans famille*.

(1) Et non la Bête-Allaitant comme certains auteurs l'ont écrit par confusion.
(2) *Versuchbefreiung*.
(3) Cette tournure prête à une interprétation sexuelle. Celle-ci n'est pas inexacte, mais ne doit pas faire oublier qu' « Entier » doit être surtout accepté dans son sens usuel d'accord entre le Pour-Soi et l'En-Soi.



Notons tout de suite l'importance de la première phrase du livre qui est : *Je suis un enfant trouvé.* Elle est facilement traductible sous :

1° Son aspect numérique (nouménique). Si l'on divise cette phrase en deux segments et qu'on effectue le terribourris des valeurs de chaque lettre du premier segment qui est *Je suis un enfant* on obtient 68. Or ce segment qui est le premier de l'œuvre-message doit être coté 1 ce qui donne $68 + 1 = 69$.

Personne n'ignore l'importance de ce nombre symbole dans la tradition orphique. Qu'on se satisfasse de la tendance des disciples d'Eliphas Lévi qui l'apparentent au Chaos ou qu'on se réfère au commentateur du *Livre des Morts,* il n'en reste pas moins vrai que l'opération qu'il représente implique d'abord le Silence.

Cependant silence, en occultisme, signifie non pas *se taire,* mais *taire,* c'est-à-dire *garder le secret.* Or, garder le secret, c'est à la fois ne pas le divulguer et le transmettre dans une langue réservée aux initiés. Dès la première ligne, HECTOR MALOT nous avertit donc du caractère occulte de son ouvrage.

2° Son aspect signe, qui s'éclaire grâce à deux clefs, l'une formelle consistant à étudier l'étymologie et l'histoire des termes employés, l'autre discursive, consistant à accepter le récit dans sa simplicité vulgaire. Par exemple « métropolitain », examiné avec la première clef, est une image de l'enfantement de la Cité, examiné avec la seconde clef, un moyen de locomotion souterrain.

La première clef appliquée à la première phrase du livre attire notre attention sur *enfant* qui, étymologiquement, signifie « qui ne parle pas », c'est-à-dire un *secret.* La phrase devient : *Je suis un secret,* ce qui est l'exact équivalent littéraire de la formule 69. Appliquons notre clef au second segment *trouvé.* Nous constatons que sans en changer la prononciation on peut en faire *trouvez!* La phrase donne : *Je suis un secret. Trouvez!* ce qui est un appel aux aspirants à l'initiation parvenus au moins à leur deuxième incarnation.

L'emploi de la seconde clef ouvre une autre perspective. *Je suis un enfant trouvé* signifie que le locuteur n'a pas été engendré. Le paragraphe suivant précise d'ailleurs : « Jusqu'à huit ans j'ai cru que, comme tous les autres enfants, j'avais une mère ». Il est donc flagrant que l'être dont HECTOR MALOT nous communique le message n'est autre qu'un homonculus.

On connaît assez bien l'homonculus pour que je me borne ici à rappeler les descriptions les plus frappantes qui en ont été données par Goethe (*Second Faust*) par William Maxwell (*Medicina magnetica* 1679) par Eliphas Lévi et par Saint Thomas d'Aquin qui s'attache fréquemment à en faire le portrait. Paracelse lui-même dans son *De natura rerum* fournit des

éclaircissements saisissants : « Renfermez pendant quarante jours dans l'alambic de la liqueur spermatique (1) jusqu'à ce qu'elle se putréfie et commence de vivre et s'émouvoir. Après ce temps, il apparaîtra une forme semblable à l'homme, mais beaucoup plus petite, transparente et presque sans substance. »

Tout comme l'Homonculus, Rémy, le locuteur d'HECTOR MALOT, nous indique qu'il est né sans génération humaine ; de l'homonculus il présente en outre l'aspect exact. Un personnage, le père Barberin (le « Maçon », c'est-à-dire l'Affilié) décrit ainsi Rémy : « C'est délicat, c'est maigre, pas de bras, pas de jambes ». Un autre personnage, Vitalis, après avoir examiné ses membres constate, lui aussi : « Trop mince ». Et tout aussitôt il achète Rémy à Barberin, avide de devenir le maître d'un homonculus. La scène de l'Achat est dans la grande tradition de la littérature occulte.

Revenant en arrière, rappelons-nous que c'est sous le signe 69 que l'œuvre est placée. Or 69 détient en alchimie une signification précise. Il est le nombre de la Copulation (ou Combinaison) inusitée, en opposition à la Combinaison (ou Copulation) normale, telle que celle du mercure avec le soufre. Ce nombre est donc ici pour nous rappeler à quel procédé extraordinaire Rémy doit le jour. Ce chiffre rend également compte des alliages extraordinaires qui sont la nourriture initiale de l'homonculus, comme on peut en avoir le menu dans les *Noces Chimiques*, de Rosenkreutz (1390). En tout cas, c'est une nouvelle confirmation de la nature homonculesque du personnage principal de *Sans famille*.

Ces points acquis, le lecteur est avide de dégager un enseignement pratique de ce message. C'est là une erreur trop vulgaire : un grand initié n'est pas une diseuse de bonne aventure, n'annonce pas des faits. Il révèle des lois et ces lois ne sont elles-mêmes compréhensibles pour le lecteur que si, après avoir effectué de lui-même l'incarnation en 6 et en 7 il en est à sa seconde incarnation terrestre, ce qui n'est pas forcément le cas de tous les lecteurs de cette Revue. Je compte déterminer pour eux les lignes de pente de *Sans famille* où la Loi peut être saisie. Comme cette recherche déborderait les cadres de la présente étude, j'en trace seulement les grandes lignes.

1° La somme des lettres composant les noms de *Vitalis* (le Maître-Détenteur-de-l'Art) et du chien *Capi* (l'Animal Canin) sont l'un 92, l'autre 29. Leurs terribourris donnent l'un et l'autre 11 et leur double terribourris (1 + 1) donne 2. On sait qu'il suffit d'accoler la valeur du double terribourris et la valeur de la première lettre du nom pour obtenir le rang de l'Être en question dans la Nature. Pour le Chien *Capi* nous obtenons 32, il est donc la forme

(1) Beaucoup de prudence doit entourer cette opération qui risque toujours de donner naissance à des incubes ou à des succubes. (Cf. *Le Labyrinthe des Médecins errants* et le *De origine morborum invisibilium* de PARACELSE.)

de toute la Création (1) mais non parvenue encore au Miroir, c'est-à-dire à la Conscience. Pour *Vitalis*, le chiffre obtenu est 22 c'est-à-dire tout l'Art, ou le Miroir qui ne reflète Rien. Ils ont l'un et l'autre une maîtrise complète l'un de l'Instinct, l'autre de l'Intelligence, mais ne peuvent communiquer pour établir la Synthèse. Bergson a formulé cette agaçante incapacité : « L'intelligence se pose des problèmes que seul l'instinct pourrait résoudre, mais l'instinct ne se les pose pas ». Le thème de *Sans famille* est précisément dans la volonté de la Bête Parfaite (*Capi*) et du Maître-ès-Arts (*Vitalis*) de fondre leur intuition et leur science grâce au truchement de l'homonculus RÉMY.

2° Il est de première importance d'établir les liens secrets d'initié à initié, comme l'a finement observé M. Carrouges (*La Table ronde* nos 32-33). De même que celui-ci a jeté entre Mallarmé et Poë un pont fulgurant en découvrant que ce n'était pas par hasard que ces deux poètes avaient été émus par l'aspect funèbre de certains oiseaux de nuit, de même nous pensons réussir à établir la parenté mystique d'HECTOR MALOT. Le nom de son double étonnera peut-être : BUFFON. Ce dernier, dans son *Histoire Naturelle* raconte, à propos du singe, comment un de ces animaux qui, malade, avait été saigné, s'empressa, dès qu'il se fut de nouveau enrhumé, de tendre la veine de son bras au médecin. Or, dans *Sans famille*, HECTOR MALOT prête au Singe Joli-Cœur un manège en tous points semblable : « Avant que je fusse entré dans la troupe, Joli-Cœur avait eu une fluxion de poitrine et on l'avait saigné au bras ; en ce moment, se sentant de nouveau malade, il nous tendait le bras pour qu'on le saignât encore » Il est clair que la répétition de cette anecdote en apparence anodine marque la lignée occulte des deux grands initiés BUFFON et HECTOR MALOT. On pourrait objecter qu'HECTOR MALOT a utilisé le texte de BUFFON lu antérieurement. Sur ce point, nous ne pouvons que faire nôtre la réplique de M. Michel Carrouges qui défend en ces termes, le bien-fondé de son rapprochement mystérieux entre Mallarmé et Poë : « On peut croire le problème résolu d'avance, pour Mallarmé, sous prétexte qu'il connaissait d'avance le poème de Poë. Ce serait attacher une importance très excessive au problème dit des sources littéraires. Rien de plus trompeur que le mot source en pareil cas. Bien entendu, il existe des influences littéraires, et la longue fréquentation de Poë par Mallarmé n'a pu manquer d'agir sur lui. Mais combien d'autres ont assidûment pratiqué l'œuvre de Poë sans en tirer autre chose qu'un enthousiasme inefficace? ». Et combien d'autres que MALOT ont lu BUFFON qui n'en ont même pas tiré un enthousiasme inefficace !

On voit que le message est de poids. Et l'on ne peut que s'insurger devant la minceur des comptes rendus consacrés par les manuels universitaires à HECTOR MALOT. Comment ne pas partager l'indi-

(1) Cf. le *Sepher Ietzirah*. La Création s'y effectue par les 32 Voies Merveilleuses, sous les 3 formes sepher, sephar, siphur, 10 sephiroth, 22 lettres fondamentales (3 mères, 7 doubles et 12 simples).

gnation du critique de « Carrefour » observant de son côté que Claude de Saint-Martin n'est même pas cité dans ces manuels qui accordent plusieurs pages à un vulgaire auteur de comédie tel que Beaumarchais. Comment ne pas être navré tout autant par l'aveuglement d'un Jean Paulhan (1) qui ose reprocher à Jules Lemaître d'avoir donné une importance excessive à HECTOR MALOT !!! Quelle futile susceptibilité littéraire a pu le pousser à déprécier une manifestation de l'Au-delà dont il aurait dû convenir qu'elle donnait à penser. A penser quoi? Mystère. Mais précisément, quel mystère grisant et profondément vénérable que celui des phénomènes qui nous dépassent.

JACQUES LAURENT.

(1) *Les Fleurs de Tarbes*. Éd. Gallimard.

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1950 — Nos 25 à 36.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1950. 62136.

POUR LES ÉTRENNES

offrez

à vos amis

un abonnement

d'un AN à

LA TABLE RONDE

NOËL arrive une fois l'an
LA TABLE RONDE
arrive douze fois par an et
vous rappellera douze fois
au souvenir de vos amis

CONDITIONS D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union française. . . .	780 fr.	1 500 fr.
Étranger-Union postale	900 fr.	1 750 fr.

On peut s'abonner, soit chez les Libraires, soit à la Librairie Plon, 8, rue Garancière, Paris (6e) ; le montant de l'abonnement peut être réglé par mandat, par chèque bancaire au nom de la Librairie Plon ou par chèque postal Paris 43-79.

Tous ceux de nos lecteurs qui renouvelleront ou souscriront un abonnement avant le 31 Décembre 1950 bénéficieront de l'ancien tarif, soit :

	SIX MOIS	UN AN
France et Union française.	700 fr.	1 350 fr.
Etranger-Union postale	820 fr.	1 600 fr.

Voir au dos les Bulletins de souscription



M ....

(adresse) ....

....

déclare souscrire à .... *abonnements*

à servir aux adresses suivantes :

1

M ....

(adresse) ....

....

....

BULLETINS DE SOUSCRIPTION A

2

M ....

(adresse) ....

....

....

RETOURNER A LA TABLE RONDE

3

M ....

(adresse) ....

....

....

8, RUE GARANCIÈRE, PARIS-VIe Ardt



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
PÉRIODIQUES

Printed in France. PRIX DU NUMÉRO : 125 fr.

N. M. P. P.